MÉDITATIONS

OU

DISCOURS RELIGIEUX

SUR

LES SUJETS LES PLUS IMPORTANS DU CHRISTIANISME,

PAR M. J. J. RODRIGUEZ DE BASTOS,
Ancien Ministre de l'Intérieur du royaume de Portugal;

TRADUITS DU PORTUGAIS

PAR M.me J. DE SILVA;

[illegible]

M. L'ABBÉ A. DENYS,

EX-1ER AUMÔNIER DE LA CHARITÉ, A PARIS,
CHANOINE HONORAIRE DE MONTPELLIER.

PARIS,
…UG. DAVESNE, LIBRAIRE,
RUE CASSETTE, 25, PRÈS S.-SULPICE.

1845.

MÉDITATIONS

OU

DISCOURS RELIGIEUX.

MÉDITATIONS

OU

DISCOURS RELIGIEUX

SUR

LES SUJETS LES PLUS IMPORTANS
DU CHRISTIANISME,

PAR M. J. J. RODRIGUEZ DE BASTOS,
Ancien Ministre de l'Intérieur du royaume de Portugal;

TRADUITS DU PORTUGAIS

PAR M.me J. DE SILVA;

PUBLIÉS PAR

M. L'ABBÉ A. DENYS,

PREMIER AUMÔNIER DE LA CHARITÉ, A PARIS,
CHANOINE HONORAIRE DE MONTPELLIER.

PARIS,
AUG. DAVESNE, LIBRAIRE,
RUE CASSETTE, 25, PRÈS S.-SULPICE.

1845.

BEAUVAIS. — Imprimerie et Stéréotypie d'ACH. DESJARDINS.

A

Monsieur l'Abbé A. Denys,

premier Aumônier de la Charité, à Paris,
Chanoine honoraire de Montpellier.

Qui de nous n'a connu ces affaissemens intimes où l'âme succombant, en quelque sorte, sous le poids de l'affliction, sent tout-à-coup ses forces se raviver par la lecture d'un ouvrage, dont les pensées semblent un écho de nos sentimens? Quel cœur religieux n'a ressenti la douce, la consolante influence de quelques paroles descendues du haut de la chaire de vérité? qui n'a quelquefois accueilli,

comme pour soi, ces paroles que l'Eglise adresse à ses enfans, au milieu des saints offices? Mais surtout qui d'entre nous n'a éprouvé le charme qui suit la lecture d'un livre tombé sous la main & que l'on dirait dicté par nous?...

Ce fut dans une semblable circonstance, dans un de ces momens où mon âme, brisée de douleur, cherchait des consolations dans la pensée religieuse, que les Méditations suivantes se trouvèrent sous ma main... J'en avais entendu l'éloge, mais ce ne fut point par curiosité que j'ouvris ce livre. Je parcourus d'abord le chapitre qui traite de l'amour de Dieu, & les sentimens exprimés dans ces pages me parurent en si parfaite harmonie avec ceux que j'éprouvais, que je m'empressai de lire l'ouvrage dans son entier, & bientôt je pris la résolution de le traduire.

Ce travail, Monsieur l'Abbé, a été une consolation pour mon esprit & un bienfait pour mon cœur. Je songeai, dès aussitôt, à

vous prier d'agréer l'hommage de cette traduction. Je ne pouvais, en effet, la mieux placer que sous vos auspices, car, à chaque page, je retrouvais des pensées que, bien des fois, vous avez exprimées devant moi. Ce livre m'a semblé continuer ce que vous avez fait bien souvent, c'est-à-dire me soutenir aux heures d'accablement, rectifier les idées fausses de mon jugement, & surtout me rappeler que ce n'est point pour cette terre, notre exil, que nous travaillons. Il est d'ailleurs tel chapitre de cet ouvrage dont les idées s'identifient complètement avec certains passages de votre remarquable Essai biographique sur la vie de M. l'Abbé Liautard, dans lesquels vos vues élevées établissent un système admirable d'éducation, pour le développement du cœur & de l'esprit de la jeunesse.

J'ai tâché d'être, le plus possible, traducteur simple & très-fidèle. Je connais assez votre manière de penser & de juger, pour espérer, Monsieur l'Abbé, que vous daignerez accueillir l'offrande de cette traduc-

tion, faible témoignage de ma vive & sincère reconnaissance & de mon plus profond respect.

Je compte même tellement sur votre bienveillance, que je n'hésite pas à vous prier de vouloir bien vous charger de la publication de ce livre.

L'auteur de la traduction.

Lisbonne 1845.

Cet ouvrage a été écrit dans la langue portugaise; j'ai maintenu avec exactitude les passages qui s'adressent à la patrie de l'auteur, au mérite et aux vertus duquel j'aurais désiré être capable de rendre un digne et juste hommage.

(Note du traducteur.)

AVANT-PROPOS.

La première partie de cet ouvrage a été soumise à l'approbation de Monseigneur l'Archevêque de Paris, et, à cette occasion, je reçus, le 5 septembre dernier (1844), la lettre suivante :

A M. l'Abbé DENYS, *premier Aumônier de la Charité.*

« Monsieur l'Abbé,

» J'ai eu l'honneur de vous prévenir, il y » a au moins huit jours, que l'examen relatif » à votre ouvrage était terminé, et que la

» *Commission* avait conclu à son approba-
» tion.

» Veuillez voir à cet effet Monsieur l'Abbé
» de la Couture, 7, rue de l'Ouest, et rece-
» voir l'assurance de mon respectueux dé-
» vouement.

» E. Hiron,
» *Chan. hon., prosecrétaire.* »

La deuxième partie me fut transmise plus tard, et, pressé de livrer le travail au public, j'ai d'autant plus regretté de ne pouvoir placer les derniers chapitres sous l'autorité protectrice de la *Commission* de l'Archevêché, que ce complément, j'en suis persuadé, aurait obtenu l'approbation dont la première partie a été trouvée digne.

Ce livre est écrit sous l'inspiration la plus chrétienne et la plus orthodoxe. C'est l'œuvre d'un homme éminent, qui, frappé des désordres de l'esprit dans son pays, en Portugal, s'impose la noble tâche de ramener

l'intelligence aux principes de la vérité par des entretiens empreints d'une haute philosophie, mais simples en leur énoncé, supérieurement enchaînés par une logique saine et par une grande puissance d'argumentation.

Ce livre, à mon avis, n'est pas seulement un bon livre. S'il n'est pas un travail indispensable, il est, du moins, d'une grande utilité : nécessaire même aux chrétiens pour sauvegarder en leur âme l'action d'une foi vive, nécessaire surtout au clergé pour combattre l'erreur et maintenir les vrais principes de notre sainte religion. Les chapitres de cet ouvrage traitent *de Dieu*, *de l'âme*, *de la révélation*, *de l'amour de Dieu et du prochain*, et subséquemment de toutes les questions qui s'y rattachent et que les passions interprètent à leur gré, dans ce que nous appelons la société, c'est-à-dire le monde intelligent. C'est un véritable Code religieux et philosophique. L'auteur y fait preuve d'une

érudition immense. Lorsqu'il proclame un précepte évangélique, il cite immédiatement une autorité humaine chez les anciens et chez les modernes, qui force, par des argumens péremptoires, l'opiniâtre résistance du scepticisme à s'avouer vaincue. Les Pères de l'Eglise, les philosophes de tous les temps, les orateurs, les hommes d'état, les magistrats, les écrivains, les poètes viennent tour à tour confondre l'incrédulité. L'auteur combat également les sophismes et l'impiété des hautes intelligences qui, en France surtout, ont travesti les textes des lois saintes, et causé des ravages incalculables dans le monde.

On dirait, en parcourant ces pages, que l'on assiste à une série de discours simples, aux prônes que fait le prêtre à la suite de la lecture des saints Evangiles, n'était la forme, qui n'est pas suffisamment variée ; n'était le style, qui affecte une allure qui rappelle, un peu trop, la manière des logiciens. Ce livre

est un fond inépuisable de saines doctrines, de vérités éternelles, de littérature sacrée, de textes et d'opinions littéraires et philosophiques. C'est une causerie facile et savante, accessible à toutes les intelligences ; le *vade mecum* de l'esprit qui doute, du cœur qui chancelle, de l'âme qui combat, de l'intelligence qui raisonne ; c'est, en un mot, un admirable résumé philosophique et religieux qui manque à la bibliothèque catholique.

Le cercle forcément étroit dans lequel est circonscrit chaque article, entraîne quelquefois l'auteur à ce que l'on pourrait nommer l'*extrême* des principes ; c'est ce qui m'a déterminé à annoter certains passages, afin de défendre l'auteur contre une accusation d'exagération, et pour préciser la véritable intention de l'auteur, en indiquant le sens réel de sa pensée.

Le traducteur est un savant philologue et un philosophe très-chrétien, malgré sa mo-

destie, cette noblesse d'humilité des âmes élevées, qui protestera contre mes justes éloges. Contrairement au précepte d'Horace, il a, autant que possible, traduit mot à mot le présent livre, se reposant sur moi du soin de rectifier ce que j'estimerais défectueux en cette sincérité littéraire. C'est ce que j'ai essayé, pénétré, d'ailleurs, de la difficulté d'une telle entreprise.

Il me reste à remercier le traducteur de sa bienveillance en ma faveur. Il m'est doux de lui dire qu'il a fait une bonne œuvre et un excellent travail. Dieu qui lit au fond des cœurs, Dieu lui tiendra compte de son ouvrage, de ses efforts et de ses combats. C'est que le traducteur est du nombre de ces âmes que la Providence éprouve, afin, sans doute, d'augmenter leur mérite devant l'éternelle justice. Parmi ces âmes éprouvées, il en est peu qui, comme celles du traducteur, aient connu l'amertume dans des situations très-diverses,

et du sommet à la base de l'échelle sociale. Mais la justice du Seigneur se manifeste, même en ce monde; et cette âme affligée reçut en partage une force qu'on pourrait dire surhumaine, à la comparer à ce qu'on appelle, dans le monde, grandeur de caractère. C'est dans la religion que le traducteur puisa cette puissance que j'ai souvent admirée dans nos entretiens religieux, lorsque nous parcourions, par la pensée, les sentimens épineux de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert jusqu'à mourir par amour pour les hommes!

L'abbé A. DENYS.

Hôpital de la Charité, Mai 1845.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Ni l'intérêt, ni la vanité, n'ont contribué à la publication du présent ouvrage.

Témoin de l'état déplorable de la religion et de la morale, dans ce pays (1), l'auteur a voulu élever la voix. Ce n'est point qu'il ignore son impuissance et ne reconnaisse son incapacité, mais le voyageur, au bord d'un précipice, ne serait-il pas heureux d'être averti par la plus faible voix.

Où trouver un objet plus important et plus grave que la religion? Sans elle, il

(1) Le Portugal.

n'existe ni véritable morale ni vraie liberté ; sans la religion, il n'est point de société possible. Le pouvoir des lois n'a qu'une force superficielle, la religion seule est assez puissante pour pénétrer les cœurs et pour les dominer. Toute combinaison politique, toute forme de gouvernement, n'assurera jamais sa stabilité ou son triomphe sans le secours de la religion. En un mot, rien ne saurait la remplacer. Lorsque ses liens sacrés se relâchent ou se brisent, les vices augmentent, les crimes se multiplient, tout devient bientôt désordre, confusion, anarchie.

Une erreur profonde et dangereuse s'est répandue parmi nous, dans ces derniers temps, non point comme la tempête qui brise et détruit, et fait place au calme, mais comme une maladie qui, dans son principe, mine lentement et finit par devenir chronique et incurable. Bien des individus, de tout âge et de toute condition, se sont imaginé

que la liberté est incompatible avec la religion. Avec cette opinion, complètement fausse, et des œuvres qui en sont la conséquence, ces individus minent, peu à peu, la racine d'un arbre qui devait fleurir pour le bien, et croître pour leur bonheur.

Un écrivain, dont tous les partis ont une haute opinion, a dit, et d'autres l'ont pensé avant lui, que des peuples religieux pouvaient être esclaves, mais qu'un peuple vraiment libre ne saurait jamais être irreligieux.

Lisez l'histoire et vous ne douterez point de cette vérité. Elle vous apprendra qu'aujourd'hui même la véritable liberté ne se trouve que chez les peuples qui sont réellement religieux.

MEDITATIONS,

OU

DISCOURS RELIGIEUX

SUR LES SUJETS LES PLUS IMPORTANS DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE I.

DU SENTIMENT RELIGIEUX.

« Le Seigneur a gravé en nous la lumière » de son visage, » dit le poète inspiré (1). Et en effet, combien l'homme serait peu en rapport avec sa destinée, si le Créateur, en le formant, n'eût imprimé en son âme le sentiment de la divinité.

De là ce fait : qu'il suffit à chacun de se recueillir en lui-même et d'interroger son cœur, pour être convaincu qu'il existe en lui, qu'il

(1) Ps. 4, v. 7.

existe en nous tous, un principe religieux, un instinct, un sentiment intime, indépendant de notre volonté, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Ce principe, cet instinct ou ce sentiment, n'est borné ni par les temps, ni par les lieux ou les circonstances, ni par les individus. On le rencontre chez tous les peuples civilisés, quels qu'aient été leurs traditions, leurs lois ou leurs usages : il existe également dans les tribus errantes du désert, et même parmi les sauvages, qui, semblables aux animaux féroces, habitent au fond des bois.

Quelques-uns de ces sauvages, suivant des rapports très-exacts, savent à peine articuler quelques cris inintelligibles ; ils cherchent au hasard une nourriture incertaine, lorsqu'ils sont excités par la faim, et végètent ensuite dans l'indolence la plus complète, dans les cavités des rochers ou à l'ombre de quelques arbres, comme si la raison n'existait pas encore en eux, ou qu'elle les eût abandonnés. Malgré cet état d'abrutissement, il est encore une chose qui vient les ranimer; parfois une lumière inconnue vient briller, quoi-

que confusément, au milieu des ténèbres qui les environnent; c'est le *sentiment religieux* qui les agite.

Long-temps avant que les observateurs les plus expérimentés sur ce sujet, ceux qui, par un sentiment de charité, ont bravé les mers orageuses, les glaces, le feu des tropiques, la faim, la soif, la persécution, la mort, nous eussent révélé ces faits, d'autres voyageurs les examinèrent scrupuleusement et nous firent connaître la vérité en forçant l'incrédulité à l'attester. D'ailleurs, le petit nombre de voyageurs qui, par un sentiment de mauvaise foi ou par défaut de zèle et d'attention dans leurs recherches, ont avancé qu'il existait des peuples sauvages entièrement dépourvus de tout sentiment religieux, sont démentis de la manière la plus formelle par tous ceux qui se sont disposés avec soin et par de pénibles études à l'examen de cette question, et qui, n'accueillant qu'avec réserve les rapports vagues et peu exacts, ont apporté dans cette recherche la plus scrupuleuse attention et un zèle infatigable.

Cependant, des philosophes voulurent

éclaircir cette difficulté. Leur indépendance, leur liberté d'opinions plaçaient ces savans au-dessus de tout soupçon de partialité d'esprit, et ils se livrèrent à l'examen sérieux et approfondi des nombreux voyages entrepris sur toutes les parties du globe. Le résultat de cet examen a été cette conviction profondément établie que tous les voyageurs qui ont douté de l'existence universelle du sentiment religieux n'ont point examiné attentivement les peuples dont ils ont ainsi parlé ; qu'ils en ont jugé sur de simples rapports et sans avoir eu de communication directe avec eux. Quand ils ont déclaré que ces peuples étaient dépourvus de tout sentiment religieux, ils ne les connaissaient pas, et n'étaient pas en état d'apprécier sous quelle forme ce principe existait en eux ; ils ont jugé de leurs usages d'après ceux de quelque individu, et ont peut-être blâmé l'absence d'une loi par le seul fait de l'infraction individuelle à cette loi. Ainsi, par exemple : l'un de ces voyageurs ayant entendu dire à un nègre que sa religion consistait dans l'obéissance à son roi, en a tiré cette conclusion, que ce peuple était dénué

de tout principe religieux, sans se rappeler, en premier lieu, que la pensée d'un individu pouvait ne pas être l'opinion de tous, et oubliant également que ce peuple adorait en effet son roi, qu'il croyait être fils du soleil et frère de la lune. D'autres, par cela seul qu'ils n'ont point trouvé le mot *Dieu* dans le langage d'un peuple, ont supposé que ce peuple n'avait aucune idée de Dieu, comme si la pensée d'un être créateur, arbitre suprême de tous les êtres, dût dépendre d'une manière absolue d'un son ou d'une parole. D'autres enfin, ont, par le fait seul de l'immoralité d'un peuple, supposé son incrédulité complète, comme si des hommes religieux ne pouvaient exister au milieu d'autres hommes dépourvus de moralité.

Le *Patriarche de l'incrédulité* lui-même, si nous osons nommer ainsi celui qui en a été le défenseur le plus énergique et le plus impudent, après avoir établi la comparaison qui existe entre quelques ouvrages de voyageurs qui ont refusé de reconnaître ce principe religieux, et le grand nombre qui démentent cette fausseté d'une manière positive,

n'a pu résister aux témoignages les plus irrécusables de l'histoire. Il convient que les notions de la divinité sont généralement répandues par toute la terre, et il s'efforce simplement d'affaiblir l'importance de ce fait, en cherchant à confondre les différentes croyances, et à les assimiler à d'autres idées qui n'appartiennent ni à tous les pays, ni à toutes les époques, et qui n'ont point obtenu le concours et l'appui universel du genre humain. On peut ajouter que ces voyageurs, dont nous parlons, ignorans ou de mauvaise foi, n'ont point su faire une juste distinction entre les *idées religieuses* et le *sentiment religieux*, deux choses bien différentes. Leurs ouvrages mêmes, loin de prouver l'absence de ce sentiment, en établissent au contraire la réalité. Ces auteurs, en effet, sont les premiers à nous raconter que ces peuples, auxquels ils ne veulent pas reconnaître des idées religieuses, croient à la magie, aux enchantemens, aux pouvoirs surnaturels; qu'ils ont des prêtres qui se disent en rapport avec des êtres invisibles; qu'ils offrent des sacrifices aux âmes des morts, et croient à l'existence

d'un autre monde que ces âmes vont habiter. Et qui peut refuser de reconnaître en tout ceci le sentiment religieux? Les signes par lesquels ce sentiment se révèle sont bien variés, il est vrai, et l'ignorance ou l'erreur lui a souvent imprimé ses étranges aberrations; mais, soit que ces signes se révèlent dans toute leur pureté, ou ne se montrent que sous l'enveloppe d'erreurs absurdes ou extravagantes, ils ne tendent pas moins à nous montrer qu'il est au fond du cœur humain une chose ou un principe qui le porte sans cesse vers les régions invisibles du merveilleux et de l'infini, qui lui fait pressentir en quelque sorte, quoique d'une manière obscure, sa destinée, l'existence d'un pouvoir suprême, la nécessité d'un culte, et qui le dispose à recevoir la lumière de la révélation.

Si ce principe, que la plus riche des langues serait inhabile à désigner d'une manière convenable, n'était pas une loi générale de la nature humaine, comment le trouverait-on établi parmi des peuples si complètement différens en leurs usages, parmi des hommes si peu semblables dans leurs penchans et leurs

habitudes, au sein de la civilisation et de l'abondance, aussi bien qu'au centre de la barbarie et de l'ignorance? Qui donc porta ce principe d'une extrémité du monde jusqu'à l'autre, aux déserts les plus arides, aux forêts les plus sombres, aux îles les moins connues avant que le chemin des mers n'eût été franchi, et que des rapports eussent été établis entre les nations éloignées?

Peut-être, dira-t-on, que si ce principe était nécessaire à notre nature, il se révélerait à nous dans notre plus tendre enfance. Cependant, personne ne peut nier que la raison ne soit innée en nous, et pourtant se dévoile-t-elle clairement dans les premiers momens de notre existence? Le sentiment du bien et du mal, de la justice et de l'injustice, ne sont-ils pas naturels en nous: et malgré cela ne se développent-ils point lentement dans nos âmes, en proportion de notre développement physique? La plante manquerait-elle à sa destinée naturelle de fleurir et de porter des fruits, par cela seul que ce n'est que graduellement qu'elle acquiert sa beauté et sa perfection? Et qui d'entre nous peut se rap-

peler les sentimens et les pensées des premiers mois, des premières années de sa vie? Qui sait si quelques-uns des sons inarticulés que laissent échapper les petits enfans, ne seraient point la première expression d'un sentiment immortel? Châteaubriand, persuadé que ces petits êtres apportent, en naissant, l'instinct du Créateur, ce don divin, ce sentiment mystérieux, ineffable, dont nous parlons, invoque, comme preuve de cette vérité, leurs inquiétudes, leurs terreurs nocturnes, leur tendance à lever les yeux au ciel, et d'autres circonstances qui échappent rarement à ceux qui les examinent attentivement (1).

En vain viendrait-on, suivant le système de Loke, nier l'existence des sentimens *innés;* car il y a une différence entre le *germe* des idées religieuses et ces *idées* elles-mêmes: le principe religieux est une chose, et le développement de ces principes une autre chose. D'où il suit que ceux qui refusent d'admettre l'existence de tout sentiment qui ne soit originairement fondé sur *les sens*, tombent dans

(1) Génie du Christianisme, tom. 1, liv. 6, ch. 4.

une grande erreur, et Locke, selon l'avis d'un philosophe contemporain (1), fit preuve de peu de connaissance des animaux et de l'homme, lorsqu'il voulut, non seulement adopter ce jugement erroné, mais encore le propager et, si l'on peut dire, l'étendre. Aujourd'hui, en dépit de son autorité, l'existence des *idées innées* est généralement reçue, et assurément de toutes ces *idées*, la plus remarquable, tant par son universalité que par la grandeur, la sublimité de son principe, c'est l'idée de Dieu, quoiqu'elle ne soit que bien imparfaite, tant qu'une vive lumière ne vient pas dissiper les ténèbres qui l'environnent. Et si l'idée de Dieu est *innée* en nous, comment le principe ou le fondement de cette idée ne le serait-il pas également? ce principe dont les idées religieuses ne sont que le développement, ce principe si fécond en poésie intime, véritable poésie de l'âme.

Certes! à moins de renier la nature, on ne peut refuser de croire que cette disposition ne soit innée en nous, ou, pour mieux dire,

(1) Saint Pierre.

qu'elle ne commence à exister avec nous. En effet, si elle ne naissait point avec l'homme, d'où lui viendrait-elle? La révélation de cette vérité, faite par Dieu même au premier père des humains, et transmise par ceux-ci à leurs descendans par une tradition constante, en serait-elle le principe? Mais qui aurait donc pu la faire connaître à tant d'hommes entièrement dépourvus d'instruction? Par qui donc aurait été distribuée cette nourriture de vie à tant d'enfans délaissés de leurs pères, semblables aux bêtes féroces, et qui comme elles habitent au fond des bois.

Qu'on ne croie pas néanmoins que refuser d'attribuer à la révélation l'existence de ce sentiment religieux, soit, en quelque sorte, douter de sa divine origine : loin de là, c'est, au contraire, la reconnaître, car l'Etre Suprême est seul assez puissant pour imprimer en caractères ineffaçables, dans le cœur humain, un sentiment aussi auguste; lui seul peut faire à l'homme ce don céleste qui le rend semblable aux anges, et l'élève au-dessus de tous les êtres de la création

Les abeilles, elles seules, savent former le

délicat rayon de miel que nulle industrie humaine n'a jamais su imiter, et rien n'est plus admirable que l'ordre parfait qui les gouverne. Les castors bâtissent des retraites pour se garantir de la rigueur des saisons. Bien d'autres animaux surpassent l'homme en agilité, en force, et par les effets admirables d'un instinct extraordinaire, mais aucun d'eux n'a l'instinct religieux ; pas même l'*aigle* qui, dans son vol audacieux, s'élève au-dessus des nuages et semble implorer un céleste appui. Refuser de nous reconnaître ce sentiment, c'est prétendre nous dépouiller de la plus belle de nos prérogatives, de celle qui, plus encore que la raison, nous élève au-dessus des animaux ; c'est nous confondre avec eux, et nous faire descendre de cette sphère élevée dans laquelle le Créateur nous a placés.

Qui donc ne reconnaît en lui-même ce sentiment? Quel est celui qui peut méconnaître ce guide divin, qui, l'élevant au-dessus des faiblesses humaines, l'avertit si souvent de ce que la raison même lui laisserait ignorer ; qui sait combattre au-dedans de son

âme, lorsque cette raison s'égare et réussit enfin si souvent à la vaincre? Lorsque l'esprit d'impiété vient dresser contre nous ses batteries infernales, quelle est cette force intérieure qui repousse au-dedans de nous ses projets, ses tentatives? Et ce vide immense que nous éprouvons sans cesse dans nos cœurs, d'où vient-il? que peut-il nous annoncer? Quel est l'ambitieux comblé de biens et de richesses, le conquérant au sein de ses victoires, le monarque assis sur son trône, qui soit parfaitement satisfait? D'où vient cette inquiétude qui les poursuit, ce désir toujours renaissant, ce besoin continuel d'un bonheur qui sans cesse leur échappe, en un mot, cette tendance perpétuelle du fini à l'infini?

Il suffit de peu pour satisfaire les animaux; l'homme seul n'est jamais content. Pour ceux-là la nature bornée et visible suffit; l'invisible, au contraire, exerce une immense influence sur nous. Leurs espérances et leurs craintes ne peuvent s'étendre au-delà de la vie; pour nous, la mort n'est point le terme de nos craintes ni de nos espérances. Dans

leurs souffrances, ils n'implorent point l'appui et le secours du ciel, tandis que, quel que soit le degré d'oubli auquel nos passions aient pu nous conduire, nous nous surprenons encore à invoquer ce secours dès que le malheur nous accable ou que le danger nous menace. Qu'on demande aux malheureux échappés d'un naufrage quel est le sentiment qui a rempli leurs âmes, à part celui de la terreur, lorsque la mort leur apparaissait dans toute son horreur, et que les abîmes s'entrouvraient pour les engloutir, quels étaient ces cris qu'ils élevaient vers le ciel, quels étaient ces vœux qu'ils formaient avec tant d'ardeur, et à qui étaient-ils adressés? Qu'on leur demande si, dans des sentimens de pareilles angoisses, on a pu découvrir en eux quelque sentiment d'indifférence et d'apathie, ou même un vestige d'impiété?

Chose admirable! Le sentiment religieux n'est point semblable aux autres sentimens dont l'activité diminue ou qui s'effacent avec le temps, que le malheur peut anéantir ou que fait taire le danger. Loin de là, ce sentiment s'affermit avec le temps, grandit avec

l'âge, déploie toute sa force dans le malheur et dans le danger. Délaissés par le monde, il nous est un appui pour parvenir à un autre monde. Poursuivis par l'injustice et la puissance des hommes, il nous montre un tribunal suprême établi au-dessus de tous les hommes. Si nous pleurons la perte d'un objet qui nous fut cher, dit un écrivain célèbre, ce sentiment vient, pour ainsi dire, jeter au-dessus de l'abîme un pont que nous traversons par la pensée. Enfin, si la vie nous échappe, nous trouvons en lui des ailes pour nous porter vers une autre vie.

Qui que tu sois, ô homme! qu'aveuglent les passions, lorsque dans le cours de tes plaisirs insensés, ton âme, tout-à-coup troublée par le sentiment religieux, se persuade que le bonheur est dans l'absence de ce sentiment, tu es victime de l'erreur. Quand les sources du plaisir seront entièrement taries pour toi, lorsque les infortunes s'appesantiront sur ton être, où trouver le baume nécessaire à tes blessures, un soulagement à tes douleurs? — Englouti dans l'abîme des passions, invoquant à ton secours les sophismes

de l'impiété, tu crois avoir arraché de ton cœur le plus durable de tous les sentimens! C'est une erreur encore. La main toute puissante qui grava ce sentiment dans ton âme l'y retient malgré tes efforts. Il t'agitera lorsque tu y penseras le moins, et malheur à toi s'il ne se faisait sentir qu'à l'heure où toute espérance serait évanouie, si tu n'en ressentais le réveil que pour entendre annoncer la vengeance du Seigneur, que pour commencer ton supplice!

CHAPITRE II.

DE L'ATHÉISME.

« Parcourez la terre, et vous y trouverez des villes sans murailles, où les sciences et les arts sont inconnus; vous trouverez des peuples qui n'ont point de roi, vous en rencontrerez même qui n'ont point d'habitations fixes, qui vivent sans lois, sans usages, ignorant les exercices du corps, l'emploi et l'existence de l'argent; mais vous n'en rencontrerez pas un seul sans Dieu, sans culte et sans sacrifice. »

Voilà ce qu'écrivait, il y a bientôt dix-huit siècles, un des génies de la Grèce (1), et ce qu'après lui ont pensé et écrit bien d'autres savans. Et pourtant dans ce temps-là, comme

(1) Plut. contr. Colot. §. 43.

aujourd'hui, il existait malheureusement des athées.

De même qu'il existe des monstres dans l'ordre physique, il en existe aussi dans l'ordre intellectuel. Tout dans l'univers révèle l'existence de Dieu : les cieux et la terre le célèbrent à l'envi ; les athées sont les seuls qui méconnaissent ou rejettent cette croyance. Nous portons au-dedans de nous-mêmes l'image de Dieu. Tout se réunit en nous et hors de nous pour en parler ; son pouvoir est gravé en caractères indélébiles sur tous ses ouvrages. On l'admire également dans le lion superbe comme dans le plus vil des insectes, dans la fureur des vents qui soulèvent le sein des mers, comme dans le moindre zéphyr qui agite l'herbe des prairies ; mais malgré tout, l'athée reste sourd à la voix qui lui parle intérieurement, cette voix qui est celle de Dieu même, et le spectacle de l'univers entier semble être muet pour lui.

Et où trouve-t-on des athées? Dans la solitude, au fond des déserts? Non : car dans le recueillement, les inspirations de la nature sont si puissantes, que celui qui vit ainsi so-

litaire ne peut guère éviter d'être religieux, quelque bornée que soit son intelligence ou quelqu'imparfaits que soient ses sens. La solitude concentre et fortifie les facultés de l'âme, la société les divise et les affaiblit. Aussi c'est au milieu de ce relâchement social qu'on trouve des athées.

Les philosophes attribuent leur effrayante existence aux causes suivantes : à l'extravagance des fausses religions chez les anciens, aux excès du fanatisme chez les modernes, à l'ignorance, à l'ambition d'acquérir de la célébrité, et enfin au désir de fuir cette pensée importune d'un Etre Suprême, souverain vengeur du crime.

Suivant Bacon, les premiers pas vers la philosophie peuvent conduire à l'athéisme ; mais la véritable philosophie qui embrasse l'ordre et l'arrangement de toutes choses dépendantes d'un principe souverain, conduit naturellement à la religion. L'Ecriture déclare que l'athéisme est le *résultat de la corruption du cœur*. Et, en effet, sans cette corruption, aucun autre motif ne peut être assez fort pour produire un effet aussi redoutable.

La connaissance de la fausseté de quelques religions exciterait, dans des cœurs purs, le désir de connaître la vérité et non point la résolution insensée de mépriser toute croyance. Les excès du fanatisme pourraient conduire à une légitime aversion pour toute sorte d'égarement humain, et non point à nier l'existence de cet Etre Suprême, qui les condamne et les défend. L'ignorance seule, sans être unie à la perversité, ne pourrait non plus produire ce résultat; car Dieu s'est révélé par le sentiment intime de l'âme aux ignorans aussi bien qu'aux savans. Quant au désir de se rendre célèbre, ce désir, dépourvu d'une certaine perversité, conduirait naturellement celui qui l'éprouve sur le chemin d'une honorable gloire, plutôt qu'à une honteuse célébrité. Les premiers pas, dans le chemin de la science, tendent plutôt à détruire des erreurs qu'à en faire naître. Et la pensée d'un Etre rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime, ne peut être redoutable qu'à des esprits criminels et pervers.

En ce point, comme en tout autre, la simplicité des Ecritures est donc bien préférable

aux opinions et aux discours des philosophes. Les causes auxquelles ceux-ci rapportent l'athéisme ne pourraient rien sans cette corruption ; leurs efforts seraient inutiles, leurs combats impuissans contre des âmes vertueuses, ou plutôt ne pourraient même pas exister. Elles sont toujours le signe de mauvaises dispositions. On peut les comparer aux infirmités corporelles qui n'offrent leurs premiers symptômes que lorsqu'un vice intérieur a travaillé long-temps à en développer le germe.

Rien n'est donc plus faux que cette assertion, qu'il y a eu des hommes vertueux qui étaient athées. Comment en effet concilier ces idées si opposées de corruption et de vertu ? Qui oserait donc appeler vertueux l'homme qui méconnaît son bienfaiteur, le fils qui renie son père ? « *Entre tous les athées,* » dit le poète sacré, *il n'en existe point un* » *seul qui fasse le bien, leurs bouches exha-* » *lent l'odeur infecte des tombeaux ; le venin* » *des serpens est sur leurs lèvres* (1).»

Les athées ne connaissent d'autre frein

(1) Ps. 12.

contre les passions que les lois humaines; mais combien de crimes sont commis en secret, contre lesquels la justice est impuissante, et qui bravent la rigueur des lois! Qu'ils nous disent eux-mêmes, quel peut être dans leurs institutions impies le frein utile contre de tels crimes! « *Les gens de bien*, dit Levis, *qui « n'ont pas de religion, me font trembler, » comme les danseurs de corde par leur dan- » gereux équilibre* (1). »

La vertu sans Dieu n'est qu'un vain mot. La morale naturelle, dont tant de faux philosophes se sont vantés, n'est qu'une vaine chimère. Ils se nomment disciples de la nature, et ne sont que des disciples sans maître: ils parlent de probité, et cette probité n'existe point; mais quand même elle existerait, quelle garantie offrirait-elle? Qui peut ignorer la puissance tentatrice des passions et du crime; et que peut opposer à cette puissance la simple philosophie? Ce ne sera point la honte, lorsqu'il n'y a point de témoins; ce ne sera point le devoir, lorsque l'intérêt étouffe ce sentiment; ce ne sera point l'hon-

(1) Maximes, etc.

neur, car les passions parlent plus haut que l'honneur; ni la raison elle-même, car bien souvent la raison ne sert qu'à nous tromper par une indigne condescendance, et ne nous épargne point les moyens de transiger avec nos remords.

La pureté des mœurs qu'on a remarquée quelquefois, dans un petit nombre d'athées, n'était qu'une apparence trompeuse, un voile dont ils s'enveloppaient, un masque qui les cachait. Daluc fait mention d'une association fameuse, où l'on n'admettait que des athées, et qui conserva assez long-temps une réputation intacte. Elle était composée de criminels qui vivaient dans leurs familles d'une manière parfaitement conforme aux lois de la société, et qui, durant la nuit, se rendaient dans des lieux déserts afin d'y commettre toutes sortes de crimes et d'actes de violence.

Le plus étrange des athées dont on fasse mention dans les annales de l'humanité, fut Théopa, lequel remplaça le gouvernement modéré de l'Egypte par la plus odieuse tyrannie, qui fit fermer tous les temples, et sacrifia sa propre fille pour élever une pyramide.

L'état de l'Egypte fut alors horrible : et pourtant celui de la France le fut encore bien davantage, lorsque la révolution lui porta le funeste don de l'athéisme. L'immoralité ne connut plus de bornes : les hommes surpassèrent par leur cruauté les animaux les plus féroces, et l'enfer parut s'entr'ouvrir pour vomir sur la terre des torrens de ses laves ardentes.

Ah! si l'on pouvait comprendre l'existence d'une société stable, entièrement composée d'athées, quel serait l'homme, doué de sens commun, qui consentît à vivre au sein de cette société, qu'on pourrait comparer à l'empire de satan, divisé contre lui-même? Quel serait le peuple qui, devant élire un souverain, laisserait tomber son libre choix sur un athée? Quel est celui qui voudrait se choisir un ami parmi les athées, ou bien quel est l'homme qui pourrait consentir à prendre pour épouse une femme qui, d'elle-même, tenterait de briser le premier chaînon des liens qui l'attachaient au ciel?

Mais les athées ne sont pas seulement pervers, ils sont encore malheureux dès ce

monde. Leurs cœurs ressemblent aux vagues de la mer battues par la tempête (1). Ils tremblent lorsque nul autre ne tremble, car pour les impies il n'est ni repos ni paix (2). L'espérance que la religion a mise au rang des vertus qu'elle nous donne comme un secours, une consolation dans les travaux de la vie, n'existe point pour eux. En deçà de la mort, il n'est guère autre chose que douleurs et misères; et au-delà de la mort, qu'est-ce que leur imagination inquiète et craintive leur présente? une existence heureuse? Non; un anéantissement total? Encore une fois non. — Si du moins les athées pouvaient se persuader que tout finit pour eux avec la mort! Mais, non; la mort qui ouvre les portes du ciel à l'homme religieux, n'est pour l'athée qu'un affreux chaos. Les preuves de l'existence de Dieu se trouvent partout; les preuves du contraire n'existent nulle part. L'insensé dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu, il n'y a point d'autre vie; mais l'existence de Dieu et l'immortalité n'en sont pas moins

(1) Isaïe ch. 57, v. 20.

(2) *Id.* ch. 57, v. 21; ch. 48, v. 22.

gravés dans son âme en caractères ineffaçables. Il s'efforce d'éteindre ce sentiment, de le fuir, mais toujours il en est poursuivi : il cherche à se tromper, à s'aveugler, et la vérité ne lui en apparaît pas moins brillante.

Le roi prophète, en parlant des athées, emploie avec justesse ces paroles : « *Dixit insipiens in corde suo; non est Deus* (1). » Car en effet l'impie ne sent point dans son cœur que Dieu n'existe pas ; mais au contraire il connaît et ressent cette existence de Dieu ; mais il *dit* qu'il n'y a pas de Dieu, parce qu'il lui conviendrait mieux que Dieu n'existât pas : sa révolte est toute en paroles, mais non point dans ses sentimens. Si la religion promettait également le ciel aux bons et aux méchans, il n'y aurait pas un seul incrédule.

Dans l'origine, l'incrédule ne mérite guère ce nom ; il est semblable à l'homme qui, tout en ayant une excellente vue, ferme les yeux à la lumière, par cela seul qu'elle l'incommode. Lorsque plus tard la vérité se retire, et que la grâce, si souvent repoussée, l'abandonne, alors sa raison faiblit, son intelligence s'obs-

(1) Ps. 13.

curcit. Il appelle l'évidence à son aide, et l'évidence ne lui est d'aucun secours; il voit dans le doute un fantôme importun, et ce doute augmente sans cesse; il cherche à dépasser les limites de cette incertitude; mais il n'y eut jamais encore un seul athée qui pût y parvenir.

Young était bien convaincu de cette vérité, lorsqu'il disait : « Donnez-moi un athée, » quelque subtil et ferme qu'il soit en appa- » rence, et en outre le plus vicieux et couvert » de crimes, et je défie qu'avec toutes les » ressources de la science humaine, il puisse » jamais dépasser le doute. » Montesquieu ne l'était pas moins non plus, lorsqu'il disait aux incrédules soi-disant philosophes : « Votre » philosophie n'est que l'éclair menaçant qui » annonce l'obscurité et la tempête. » Et, en effet, l'incrédulité est la nuit avec toutes ses ténèbres, c'est le bouleversement sérieux de tous les élémens qui composent l'ordre moral. Pour l'incrédule, le monde est un chaos, l'homme une énigme, la vie un immense malheur.

La religion est-elle une erreur ou une réa-

lité? Si c'est une erreur, voici quelques heures multipliées par quelques centaines ou milliers de jours : ou, si on le veut, voici cinquante ou soixante années que l'homme religieux, le pénitent ou le solitaire, aura perdues : il ne court que ce seul risque. Mais, si au contraire, comme nous en avons les preuves, la religion est une réalité, il n'est point dans ce monde un danger comparable à celui que les incrédules bravent. La seule idée des maux, et des maux éternels qu'ils se préparent, trouble l'imagination ; la pensée est trop bornée pour les comprendre, et la parole humaine est impruissante à les exprimer.

Quel sera l'athée assez follement imprévoyant pour ne jamais faire ce raisonnement? Et, lorsqu'il l'aura fait, comment ne se sentira-t-il point troublé par le remords, ébranlé, anéanti? De son manque de réflexion à cet égard provient l'inconséquence de sa conduite, et l'état de guerre et de trouble dans lequel les impies ne cessent de vivre. Ils se disent inaccessibles à la crainte, au-dessus des préjugés, et pourtant les plus intrépides en apparence ne peuvent supporter la solitude,

et frémissent de terreur dans les momens où ils prétendent se jouer du péril, comme l'ont franchement avoué ceux qui, abjurant leurs erreurs, se sont jetés dans les bras de la religion (1).

Quelques-uns encore, à l'heure suprême du danger et de la douleur, cédant à une sorte d'instinct, et à une puissance intérieure et irrésistible, ont levé leurs pensées et leurs yeux vers le ciel, et, en opposition évidente avec leur incrédulité prétendue, ont eu recours au souverain arbitre des destinées humaines, et invoqué le suprême consolateur des affligés.

Bias, voyageant dans l'Archipel, avec quelques athées, une violente tempête survint, et ceux qui niaient l'existence de l'Etre Suprême commencèrent à implorer son secours. « Taisez-vous, leur dit le sage avec » ironie, je crains que Dieu ne s'aperçoive » que vous êtes ici. » Lorsque les athées semblent feindre une intrépidité qui est loin d'eux, leur position est pénible et difficile, et cependant elle n'est pas désespérée, alors que, par un mouvement en apparence invo-

(1) Bergier, Traité de la vraie religion.

lontaire, ils se soumettent aux devoirs religieux, quoique la foi ne soit pas encore en leur âme; l'espérance est une lumière qui ne durera peut-être guère, mais du moins, dans ces momens solennels et de danger, elle ne s'est point complètement évanouie pour eux. Mais il est un état bien plus effrayant, bien plus malheureux, c'est celui dans lequel se trouvent des athées qui, voyant approcher le terme de leur coupable vie, éprouvent au fond de leurs cœurs une lutte cruelle, appellent la foi à leur aide et ne peuvent l'obtenir.

Désirer la foi et ne pouvoir l'obtenir, c'est, d'après l'avis de bien des moralistes, un des plus grands malheurs qui existent, et, selon l'énergique expression de quelques autres, le dernier supplice que les athées endurent en ce monde. Ils ont méprisé les grâces du Seigneur, lorsqu'elles leur étaient miséricordieusement offertes; ils ont fermé les yeux, lorsque la lumière brillait pour eux, et lorsque cette lumière s'est éteinte, leurs yeux se rouvrent en vain! Le désespoir alors s'empare d'eux et leur fait éprouver une petite partie des tourmens auxquels ils sont condamnés.

Qui peut envisager sans crainte et sans horreur un athée à son lit de mort? Tout est fini pour lui, excepté un vif et poignant remords, excepté une cruelle incertitude, et ces éternelles douleurs que son imagination lui montre au travers des ténèbres de son incrédulité. La religion, qui répand de si douces consolations dans le cœur de l'homme vertueux, ne peut rien faire pour l'athée, qui n'en peut rien attendre non plus. Depuis longtemps éloigné de Dieu, il va bientôt s'éloigner des hommes; où pourra-t-il trouver du repos en ce moment? Ce ne sera point dans le néant, car le néant n'est qu'un vain rêve, formé dans son délire; ce ne sera point auprès d'un ami, car il n'est point d'amis au-delà de la tombe; ce ne sera point en Dieu, car il n'est point de Dieu pour lui. L'Etre Suprême qu'il méconnut durant sa vie, le méconnaîtra lui-même après sa mort, et l'abandonnera à la rigueur de ses vengeances.

CHAPITRE III.

DU RATIONALISME.

De toutes les erreurs qui ont exercé leur déplorable influence sur les destinées du genre humain, la plus fatale, sans contredit, est celle qui attribue à la raison une importance plus grande et des droits plus impérieux que ceux qui lui appartiennent en réalité. C'est en vain que l'expérience de l'homme s'élève contre un guide souvent infidèle et sans cesse inconstant; bien des hommes aveugles ont refusé d'en reconnaître aucun autre pour les conduire : semblables au léger papillon qui continue son vol autour de la flamme qui l'a brûlé, jusqu'à ce qu'enfin il y trouve sa mort.

Les déistes enseignent que la raison est le seul phare et le guide unique que Dieu nous ait

donné pour nous éclairer et nous indiquer le culte que nous devons lui rendre; selon eux il n'existe point de révélation, ils préfèrent marcher dans des sentiers arides et tortueux, s'aventurer au milieu de précipices, plutôt que de suivre une voie large et sûre, sous de magnifiques ombrages, et la clarté brillante du jour.

Les plus grands philosophes de l'antiquité ont pensé que si Dieu n'avait donné à l'homme d'autre guide que la raison, il aurait infailliblement dû périr. Serait-ce en effet la raison qui apprend à l'enfant à chercher dans le sein maternel sa première nourriture? Est-ce elle encore qui lui enseigne les signes par lesquels il fera connaître sa faim ou sa douleur? Dieu nous donne l'instinct et le sentiment qui nous viennent si puissamment en aide jusqu'à l'époque où la raison tardive vient nous donner son soutien et ses conseils; et lors même que celle-ci est développée dans nos âmes, nos premiers guides ne nous abandonnent point, et nous suivent fidèlement jusqu'au dernier instant de notre pénible existence.

Le poète qui a dit que Dieu dirige l'ins-

tinct, mais que l'homme dirige lui-même la raison, a dit une grande vérité (1). La raison est bien souvent dirigée par nous; l'instinct ainsi que le sentiment est l'œuvre de la nature. La raison peut changer avec l'âge, se modifier, se pervertir avec les années. Dans les premiers jours de la vie, elle n'est point la même que lorsqu'elle a respiré l'air empoisonné et corrupteur des passions: mais l'instinct, le sentiment sont éternellement les mêmes. Les erreurs de la raison sont incertaines et changeantes comme les temps, elles varient avec les circonstances, tandis que les inspirations de l'instinct, la vérité des sentimens ne se modifient jamais.

Bossuet se méfiait tellement de la raison, qu'il croyait à peine à ce qu'il voyait et à ce qu'il touchait (2). Bayle dit que la raison est capable de tout confondre, de faire douter de tout, de détruire tout; selon lui c'est une véritable Pénélope, qui défait la nuit l'ouvrage de la journée (3).

(1) Pope.

(2) Sermon pour la fête de tous les saints.

(3) Dict.

Il n'existe point d'erreur ni d'absurdité à laquelle la raison n'ait prêté son appui. « Les
» Chinois, dit un écrivain (1), croient avoir
» raison lorsqu'ils exposent leurs enfans nou-
» veaux-nés dans les rues et sur les places
» publiques; les Indiens ne se croient pas
» moins raisonnables lorsqu'ils obligent les
» femmes à se brûler sur les tombeaux de
» leurs époux; les Arabes, lorsqu'ils attaquent
» et dépouillent les caravanes; les Barbares-
» ques, en infestant les mers. »

Qui d'entre nous n'a jamais été séduit par des conseils raisonnables en apparence? Et à qui n'est-il point arrivé de tomber dans un précipice, guidé par une raison imprévoyante? Qui de nous osera dire que, dans le cours d'un seul jour ou d'une seule heure, sa raison ne lui ait point inspiré des choses tour-à-tour opposées entre elles? Qui osera se vanter de n'avoir jamais confondu sa voix avec la voix trompeuse des passions?

Lorsque la guerre civile divise et désole une nation, lorsque crimes, violences, injustices se renouvellent chaque jour, qu'on

(1) Lamennais.

demande à chaque parti ou à chacun des individus qui composent ces partis de quel côté se trouve la raison, l'on verra que chacun répondra de même qu'elle ne peut être que de son côté, et l'on reconnaîtra que tous se mettent également à l'abri de cette raison, pour excuser et sanctionner les plus monstrueux attentats.

S'il arrive, dans quelques rares occasions, que la raison combatte nos désirs et nos préventions, dans bien d'autres, au contraire, elle les soutient et les encourage, en dépit des lois éternelles et invariables de la justice. Combien de fois ne nous dissimule-t-elle pas la laideur du vice, l'énormité du crime? Combien de fois ne donne-t-elle pas aux rois des conseils contraires aux intérêts de leurs peuples, n'excite-t-elle pas ces derniers contre leurs rois? Bouleversant toutes les idées, protégeant tous les intérêts, c'est elle qui condamne aujourd'hui l'anarchie pour maintenir le despotisme, et demain abolit le despotisme en faveur de l'anarchie.

Ceux qui, pour justifier l'empire de la raison, portent tout leur blâme sur les passions,

ne réussissent pas dans leur but de prouver ses droits à nous régir. Là même où les passions sont impuissantes, souvent la raison nous donne des conseils peu durables et incertains, et les chutes que nous devons à son influence ne sont que trop fréquentes. Pourtant, s'il n'en était pas ainsi ; si en effet cette raison était pour nous un guide assuré, alors que notre âme est calme ou apathique, et qu'elle nous abandonnât dès que nous sommes agités par les impétueux orages des passions, que faudrait-il en conclure ? Que, semblable à un faux ami, elle nous suivrait partout tant que nous serions heureux, mais nous délaisserait et nous fuirait même à l'heure du malheur et du péril; ou bien encore qu'elle serait semblable à un pilote inhabile qui conduirait en sûreté un navire, lorsqu'une brise légère viendrait enfler ses voiles, et le laisserait se briser sur la côte ou sombrer au fond des mers, dès qu'il serait assailli par des vents contraires.

Pitoyable système que celui qui ne reconnaît d'autre lumière que celle de la raison, d'autre religion que ce que cette raison nous

enseigne! Ceux qui pensent ainsi doivent nous supposer dans un état d'abandon fatal, durant tout le temps qui s'écoule entre notre naissance et le développement de notre intelligence; ils nous doivent supposer complètement incrédules ou athées, durant un espace de temps assez considérable de notre courte existence, ils commencent par fonder sur le sable un édifice destiné à s'élever au-dessus des cieux.

L'homme ne peut, au moyen de sa raison seule, connaître ce qui se passe au dedans de lui-même, et il serait capable, sans autre secours, de découvrir ce qui se passe au-delà des astres? Il ignore l'origine des choses bornées qui l'entourent, et il pourrait comprendre l'Etre infini qui, à sa voix puissante, les fit sortir du néant! Composé déplorable de principes contraires, le même jour le voit former des projets et les abandonner, chercher la vérité et accueillir l'erreur, et, à la poursuite du bonheur, ne rencontrer que malheur et tristesse; et il pourrait, guidé par les conseils fallacieux d'une raison qui s'ignore elle-même, s'élevant au-dessus de sa

légèreté naturelle, comprendre les moyens véritables de servir l'Etre Suprême, de lui rendre l'adoration qui lui est due, l'hommage qu'il exige?

Que l'on examine quels ont été les progrès de la religion, fondés simplement sur la raison, dans ces temps de lumières où fleurissaient les sciences, en Egypte, dans la Grèce et à Rome, et qu'on juge de ce que cette raison peut produire par les résultats de tant de siècles. Et pourtant, cette raison humaine était aidée et conduite par des traditions obscures et défigurées. Il est vrai que les déistes rejettent ces traditions, ne voulant reconnaître que ce que la raison, abandonnée à elle-même, peut enseigner, et donnent le nom impropre de religion à une des plus complètes aberrations auxquelles l'esprit humain fût jamais porté dans son plus absurde délire.

La raison, abandonnée à elle-même, ne peut se trouver que chez quelques sauvages délaissés sans ressource et sans soutien, peu de temps après leur naissance, élevés au fond des bois et ne communiquant qu'avec les ani-

maux dépourvus de raison. L'intelligence de ces sauvages n'est guère plus élevée que celle de leurs compagnons habituels. L'admirable spectacle que leur présente la nature, son langage si éloquent et si majestueux, parlent peu à leur imagination, bien moins encore à leur cœur. Chez eux le sentiment religieux se borne à un instinct, à un sentiment qui n'a nul rapport avec la raison. Ainsi, la seule condition dans laquelle on pourrait admettre l'existence du rationalisme, est précisément celle qui prouve l'erreur dans laquelle se trouvent les déistes. L'existence de ce principe ne peut non plus se trouver parmi les hommes qui vivent réunis en société, car là manque précisément cette condition essentielle de l'isolement et abandon de la raison, puisque dans l'état social la raison est constamment aidée, conduite ou modifiée par l'éducation ou l'exemple, et par conséquent on ne peut jamais la considérer comme étant abandonnée à ses propres ressources et lumières.

Si, parcourant la vaste étendue du monde, on cherche parmi les défenseurs enthousiastes de la religion soi-disant *naturelle*, quel

est celui dont la raison n'a reçu aucun secours étranger, et qui n'ait dû qu'à ses seules ressources le peu de vérité pure et sublime que la véritable religion peut reconnaître en lui, nous n'en trouvons pas un seul. Ces vérités ont une origine plus noble et plus élevée. Il en est également ainsi de certaines notions exactes que l'on rencontre dans les ouvrages de quelques philosophes de l'antiquité, relativement à l'existence de Dieu et de l'homme, et qu'ils ont prétendu faire connaître comme le résultat de leurs méditations et de la lucidité de leur esprit, quoi qu'il n'en fût point ainsi, puisque ces vérités leur étaient venues primitivement des anciennes traditions, et ces dernières d'une révélation toute divine, ainsi que bien des théologiens profonds l'ont découvert et prouvé (1).

Et si de pareilles maximes n'ont pu être produites par la raison cultivée des plus grands génies, comment pourrait-on croire que des vérités semblables fussent formées par la raison vulgaire et erronée des déistes?

(1) Voisin, Psaner, Bochart, Huet, Goguet, Bossuet, etc., etc.

Et quelles sont les idées sur lesquelles les déistes sont d'accord entre eux? Quel est leur code religieux? Leur incroyable variété de sentimens et d'opinions ne prouve-t-elle pas l'impossibilité, pour eux, de produire un code religieux quelconque, ou de s'arrêter à une croyance positive? Divisés entre eux et sans persévérance dans leurs opinions, ils proclament une religion dont la base est plus mobile que le sable du désert, plus inconstante que les ondes de la mer; une religion qui ne fut celle d'aucun peuple, d'aucune nation, qui ne peut se fonder sur aucune tradition, s'appuyer sur aucun prodige, qui ne peut, par sa seule autorité, maintenir les individus ni dominer les peuples; enfin une religion qui n'a même pas de droits à ce nom sacré, et qui n'est que l'invention d'un prodigieux orgueil, ou le monstrueux produit de la plus complète démence.

Mais doit-on pour cela renier jusqu'au nom de religion naturelle, et la raison serait-elle un don dangereux ou pour le moins de nulle valeur? Non, certes! La religion primitive, celle que Dieu lui-même grava au fond de nos

cœurs et enseigna à nos premiers parens, cette religion si parfaitement en rapport avec notre nature, a été nommée *religion naturelle*, et quoique assurément elle soit tout à la fois surnaturelle et révélée, ce nom peut lui être donné; mais la *religion naturelle* des déistes est bien différente de celle-là, car elle n'est rien moins que la destruction et l'anéantissement de toute religion, le triomphe de la raison, fondé sur l'ignorance, la vanité, l'orgueil. Et cependant personne ne pourra conclure de tout ce qui a été dit contre la raison, qu'il faille la considérer comme nuisible ou inutile. Cette conséquence est loin de la volonté de Dieu : tout, jusqu'aux animaux féroces et aux plantes vénéneuses, fut donné à l'homme pour son utilité, et il serait insensé de prétendre que la raison seule ne lui aurait pas été donnée dans ce but.

C'est l'abus de toute chose qui produit le mal, car par l'abus on contrarie les desseins de la providence. Ainsi le fer qui, dans les mains de l'homme, était destiné à ouvrir les entrailles fécondes de la terre, est employé par lui à donner la mort à son semblable; ou

bien encore il sert comme d'un poison funeste et meurtrier de ces mêmes plantes qui, employées habilement, pourraient rétablir la santé ou prolonger la vie. — C'est ainsi que les dons du Seigneur dégénèrent entre les faibles mains de l'homme, lorsque cet être chétif et dépendant veut prétendre à une force et à une indépendance qui ne peuvent lui appartenir, lorsque, ne possédant qu'une intelligence étroite et bornée, il prétend découvrir, avec son secours, des secrets que la sagesse éternelle et infinie est seule capable de révéler, lorsqu'il emploie pour marcher dans les chemins tortueux de l'erreur les soutiens qui lui furent accordés pour le guider dans la route large et sûre de la vérité; enfin, lorsqu'il accorde à la raison individuelle, toujours inconstante et sujette à l'erreur, cette prééminance qui ne peut appartenir qu'à la raison souveraine, à la raison infinie.

Mais encore, les déistes, les défenseurs enthousiastes de la raison individuelle, ont-ils une conviction profonde de la justesse de leur croyance, la certitude qu'ils ne se trompent point? Non : jamais ils ne peuvent ac-

quérir cette certitude. Toujours livrés à un doute désolant, à une incertitude perpétuelle, cette idée les torture sans relâche : que peut-être ils se trompent et qu'il existe en effet une religion fondée sur la révélation, et que le souverain auteur de cette religion demandera, un jour, un compte sévère à celui qui l'aura méprisée. Ils disent que Dieu se contente du culte rationel que chacun peut lui rendre, d'après les lumières qu'il a reçues à cet effet; mais ceci n'est qu'un raisonnement vague fondé sur la possibilité, et il n'est rien qui prouve qu'en effet Dieu veuille se contenter de si peu. Ils prétendent qualifier leur incrédulité de force, de raison; mais ils n'en sont pas moins constamment tourmentés par leur cruelle incertitude, et par la pensée qu'il est possible que cette prétendue force de raison ne soit qu'une coupable témérité, surtout lorsqu'ils se veulent rappeler que le don de la pensée n'a pas été accordé uniquement à eux, et qu'un si grand nombre de sages et de génies l'ont employé d'une manière différente.

Leur position n'est, par conséquent, rien moins qu'heureuse et tranquille. Il leur man-

que une base de sûreté, une garantie de paix et de repos. L'espérance, douce compagne de la foi, ne les soutient pas de ses divines consolations. Le présent est pour eux un chaos ; que dirons-nous donc de leur avenir? Ils ont beau s'efforcer d'en fuir la simple pensée, bien souvent elle leur apparaîtra pleine de terreurs, de souffrances, sans leur laisser entrevoir le moindre soulagement à tant de maux, ni la possibilité d'y remédier.

Et si leur incrédulité les condamne à ces inquiétudes, à ces dangers, quels sont les avantages qu'elle leur offre en échange? Assurément il n'en est aucun. Autrefois un vague désir de devenir célèbre, de s'attirer le nom d'esprits forts, ou la réputation de savant, pouvait avoir quelque poids; mais les idées et les opinions ont changé de nos jours, et il serait difficile de rencontrer quelqu'un, actuellement, qui consentît à reconnaître que le seul nom de déiste dût naturellement être un signe de science ou de célébrité.

Et que pouvait valoir dans des temps éloignés la célébrité qui n'était pas fondée sur l'héroïsme de la vertu? Néron se rendit cé-

lèbre par l'incendie de Rome, et le calife Omar en réduisant en cendres l'immense et précieux dépôt des connaissances humaines ; mais jusqu'à ce jour, il n'est personne qui leur ait envié la funeste célébrité qu'ils se sont acquise par de semblables actes, dont l'histoire conserve à jamais dans ses pages le vivant souvenir. Quelle importance donner aussi à la désignation d'*esprit fort*, que les philosophes les plus illustres, ceux qui ont le mieux doté le monde de leurs doctrines et de leurs découvertes, ont constamment rejetée, ou bien encore comment peut-on donner le nom de force à ce qui n'est, en réalité, que faiblesse et misère ? Et encore la réputation de savant, acquise au prix de l'incrédulité, que serait-elle, si non une imposture qu'on ne pourrait soutenir long-temps ? Il est écrit au livre de la sagesse, que tous ceux qui n'ont point la science de Dieu ne sont que vanité (1) ; ainsi c'est en vain qu'ils s'épuisent pour atteindre par des chemins tortueux une haute réputation, car, au moment où ils croiront être parvenus à ce but de leur ambition,

(1) Sag.e 13-1.

il leur échappera et ils ne trouveront à sa place qu'une honteuse confusion ou une impuissante vanité.

La science de Dieu est la seule science véritable. Hors d'elle, il n'y a rien qu'aveuglement, ignorance, ténèbres. A son rayon lumineux la raison peut s'épurer, les tempêtes des passions se calment, le vice paraît dans toute son horreur, la vertu se montre ornée de tous ses attraits; par elle encore les secrets du ciel sont révélés à la terre, et la terre peut connaître les chemins qui mènent au ciel.

CHAPITRE IV.

DE LA RÉVÉLATION.

« Athéniens ! en passant devant l'un de vos » autels, j'ai vu cette inscription : *Au Dieu* » *inconnu*. C'est ce même Dieu que vous ado- » rez, sans le connaître, que je viens en ce » jour vous annoncer. »

C'est en ces termes que saint Paul annonce son éloquent discours à l'aréopage d'Athènes (1). Et cette auguste assemblée, composée des hommes les plus illustres et les plus remarquables de l'époque, et qui renfermait en son sein tant de science, tant de lumières, entendit pour la première fois des vérités que la seule raison et la seule intelligence n'eussent jamais pu lui faire connaître.

(1) Act. Ap. 17, v. 23.

Bien des siècles auparavant, les plus fameux d'entre les philosophes avouaient leur ignorance en ce qui concerne la religion. Ils avaient également reconnu la nécessité de la révélation et en àvaient clairement exprimé le désir. Déjà ils avaient adopté pour maxime cette vérité, que *Dieu seul peut nous faire connaître Dieu.* Quelques-uns d'entre eux, quoique divisés sur plusieurs points de croyance, n'en étaient pas moins parfaitement d'accord sur l'importance et la nécessité de la révélation. En effet, elle seule peut suppléer à tout ce qui manque à nos lumières naturelles, et à la faiblesse impuissante de notre intelligence. C'est la colonne lumineuse qui éclaire notre route, guide et conduit nos pas (1).

Tous les anciens législateurs qui ont entrepris de réunir les peuples sous une règle unique et dans un même culte, et qui ont prétendu fonder leur obéissance sur un principe plus durable que celui de la crainte ou de la force matérielle, ont eu recours à la révélation, malgré leur ignorance complète de la seule révélation véritable. Minos allait sou-

(1) Ps. 118, v. 105.

vent au *Mont-Dictée*, comme pour y recevoir les instructions de Jupiter. Licurgue fit un voyage à Delphes, afin de consulter Apollon. Numa se disait inspiré par la nymphe Egérie, Mahomet par l'archange Gabriel. Tous ces législateurs des peuples ont constamment pensé que toute autorité était impossible sans un fondement religieux, et que la religion ne serait jamais qu'un vain nom, si elle n'était basée sur la révélation. C'est ainsi qu'ils préférèrent à une autorité toute matérielle et peu durable, dès qu'elle n'est point soutenue par l'opinion, le secours de ces erreurs qui, aux yeux des peuples, donnaient à leurs enseignemens l'apparence et le poids de la révélation divine. Et comment s'étonner que les philosophes et les anciens législateurs des peuples aient parlé et agi de cette manière, puisque la croyance à la révélation est, ainsi que la pensée de Dieu, imprimée dans le cœur humain, et que l'on trouve la meilleure preuve de la vérité de cette croyance dans le concours universel des peuples. Un homme peut se tromper, plusieurs hommes réunis le peuvent également; mais l'univers entier ne peut

se réunir dans la croyance d'une fausseté. L'erreur a ses limites, et son étendue est bien moindre que ne l'est celle de la vérité. Semblable à la mer, elle menace parfois d'inonder le monde de ses torrens dévastateurs; mais, comme elle aussi, ses efforts sont bornés et aussi impuissans que ceux des ondes, lorsqu'elles tentent, mais en vain, de dépasser les limites que le Créateur lui-même traça au rivage. Etonnante faiblesse de l'homme! Il lui est donné de pressentir, au fond de son âme, l'existence de Dieu, mais son imagination s'égare; il se précipite dans l'absurde et d'erreur en erreur, s'il n'est éclairé par le lumineux rayon de la révélation : il comprend également la nécessité de cette révélation, mais sa volonté inconstante l'entraîne à sa perte, lui montrant souvent ses rêves comme des réalités, à moins que la *foi*, comme une bienfaisante étoile, ne vienne à son aide au milieu des ténèbres.

Et quelle est large et abondante la part de ce présent que Dieu répand, comme une pluie bienfaisante, sur les peuples qui naissent et vivent au sein de la vraie religion! Les plantes

entr'ouvrent leurs calices délicats aux gouttes de la rosée vivifiante, et combien d'hommes pourtant, hélas! qui ferment leurs cœurs aux douces et salutaires rosées du ciel! Combien en est-il, parmi eux, qui lisent avec une avide curiosité les plus révoltantes productions de l'esprit humain, et ne jetteront pas même un coup-d'œil sur le grand livre des vérités éternelles et révélées; combien d'entre eux se laissent entraîner par les erreurs de quelques pervers, et deviennent sourds aux conseils des véritables sages, et à la voix de leur propre cœur! L'obscurité de la foi et la profondeur des divins mystères leur sont insupportables, comme s'il fallait leur préférer les absurdes inconséquences de l'impiété, et comme si Dieu était tenu de leur accorder une intelligence égale à la sienne. L'orgueil de ces hommes ne leur permet pas de se soumettre humblement à une autorité divine, comme si la paix, qui résulte de cette soumission, n'était pas préférable aux inquiétudes d'une insolente curiosité, ou bien encore, si la préférence accordée aux perpétuelles hésitations d'un cœur sans loi et sans guide, n'était pas

le dernier terme de la plus déplorable présomption.

La révélation est aussi ancienne que le monde, mais ne parvint à son dernier degré de perfection, que lorsque le Christianisme vint remplacer l'ancienne Loi.

Si l'existence de quelques incrédules paraît étrangement effrayante durant le temps qui précéda la parfaite révélation de la vérité par le Christianisme, combien ne semble-t-il pas bien autrement étonnant d'en voir encore de nos jours! Comment se peut-il qu'ils n'aïent point été ébranlés, en voyant les innombrables conquêtes que la vérité révélée n'a cessé de faire depuis cette dernière époque. Sa voix puissante se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde, touchant les cœurs, dominant les intelligences. Ses lois et sa morale vont porter la civilisation partout l'univers, et avec elles des consolations à toutes les douleurs et des preuves évidentes de sa sublime origine. Grâces à cette vérité divine, l'homme le plus élevé est toujours humble, l'homme le plus abaissé toujours noble et grand, le prisonnier au fond de son cachot reste cons-

tamment libre. Et quelle comparaison pourrait-on établir entre la science fondée sur cette base inébranlable, et toute la science purement humaine? Et où pourrait-elle puiser, sinon en Dieu seul, cette sublime onction qui persuade, cette force qui attire, cette supériorité qui domine? Que l'on compare nos livres sacrés avec ceux des peuples infidèles, et qu'on juge de la différence qui existe entre eux. Quelques-uns de ces derniers, tels que les ouvrages des Egyptiens ou ceux de Numa, n'existent plus. D'autres, tels que ceux de Confucius ou de Foé, sont tombés dans le mépris ou l'oubli. Les nôtres seuls, durent et dureront jusqu'à la fin des temps. Dans les maximes de Confucius, dans le *Zand Avesta*, le *Veidan*, l'*Edda*, les Poëmes Sanscrits ou le *Coran*, tout est imparfait, vulgaire et humain; la lecture de ces ouvrages ne sert ni à élever l'esprit ni à toucher le cœur. Au contraire, quiconque lit nos auteurs sacrés, avec les dispositions requises, se sent doucement ébranlé; il semble que cette lecture l'élève peu à peu au-dessus de la terre et le transporte dans une atmosphère toute céleste. C'est alors

que la vérité apparaît dans toute sa pureté à l'âme qui la cherche. « Alors, comme » disait Shéridan en parlant de Moore, » l'âme du poète brille en scintillant tel qu'un » rayon lumineux, détaché de l'astre du jour, » semble se jouer doucement, jusqu'à ce qu'il » puisse retourner au centre d'où il est sorti, » et s'unir de nouveau à ce foyer de chaleu- » reuse lumière. » Alors un Michel-Ange donne aux arts le merveilleux tableau du *Jugement dernier*. Alors Canova nous offre la magnifique statue de la Madeleine pénitente. Alors enfin un obscure solitaire, après avoir excité l'admiration de Rubens par son fameux tableau du *Moine mourant*, détruit pour toujours ses pinceaux et ses couleurs, afin de se dérober à une importune célébrité.

Oh! combien la Bible est riche et sublime dans toutes ses pages! Que de trésors cachés y seront découverts par celui qui explore avec soin cette mine inépuisable! Quelles nombreuses inspirations ne procure point cette lecture à celui qui pénètre sous les portiques sacrés de cet édifice éternel! Où trouver une égale réunion de douceur et de force, de gran-

deur et de simplicité? La Fontaine a dit bien peu de chose, lorsqu'il assure que le style de la Bible réunit la douceur de Virgile et la majesteuuse grandeur d'Homère. Le Verbe divin s'y découvre sous les formes les plus diverses, et y a dépassé tout ce que le talent, purement humain, a jamais pu produire. Quelle comparaison pourrait-on établir entre Hérodote ou tous les autres historiens anciens et modernes, et le premier historien du genre humain? Quel législateur, avant ou après Moïse, a jamais pu former un code de lois comparable à ce *code* immortel, qui contient, en si peu de lignes, tout ce que l'homme doit à Dieu et à son semblable? Quel ouvrage, émané de la main des philosophes d'aucun temps, pourrait contenir autant d'instruction lumineuse que le *Livre de la Sagesse?* Quelle connaissance du cœur humain se révèle à chaque page de ce livre! Quels principes admirables et utiles de justice, d'humanité, de morale et de politique! Les rois et leurs sujets, les grands et les petits, tous en général, quels que soient leur sexe, leur âge, leur condition; enfin tous, sans exception, peuvent venir y

puiser de l'instruction et des lumières. Trouverait-on des hymnes que l'on osât comparer à ceux que David a chantés au Seigneur? Où trouver une sagesse humaine capable de nous inspirer ou enseigner la morale de l'Evangile? Le monde a-t-il pu jamais produire un amour comparable à celui de l'*Homme-Dieu*, se chargeant du poids accablant des iniquités du monde, s'associant à toutes nos misères, répandant tout son sang pour notre rédemption, rattachant en un mot la terre au ciel, et nous conduisant à la félicité suprême. L'admiration augmente encore et la foi se fortifie, lorsqu'on passe de l'examen des lettres sacrées à celui des différens sites dont elles font mention. On y trouve des preuves certaines de l'accomplissement d'un grand nombre de prophéties. On voit encore les endroits où les plus grands prodiges se sont opérés. La Bible en main, l'observateur attentif peut les découvrir, sans que d'autres renseignemens lui soient nécessaires. Le voyageur sent ses yeux baignés de larmes, et la conviction arrive à l'esprit le plus indécis.

Doit-on conclure de tout ceci que la lec-

ture de la Bible suffise à celui qui a visité ces sites, ces monumens qui nous restent? Non: Ceux qui disent « la Bible, toute la Bible, » rien que la Bible, » sont tombés dans une grave erreur. La Tradition sans la Bible, ni la Bible sans la Tradition, ne saurait suffire à celui qui aspire à une instruction complète, et à la connaissance de la vraie révélation. Réunies ensemble, elles enseignent, elles éclaircissent tout; séparées l'une de l'autre, elles laissent des lacunes où la lumière vient s'obscurcir, et creusent des abîmes où l'esprit vient se perdre. La Bible, il est vrai, est le plus complet et le plus parfait des livres; mais qui osera dire que sans le secours de la Tradition on puisse y trouver tout, ou bien tout y comprendre? « Ouvrez la Bible, dit le docteur » Balgui, choisissez la première page qui se » trouvera sous votre main, dans l'Ancien ou » dans le Nouveau Testament, et de bonne » foi dites-nous si vous n'y trouvez rien qui » vous semble difficile à expliquer? »

Et quelle preuve plus évidente de cette vérité que la déplorable histoire des Juifs? Ils furent témoins de l'évènement le plus pro

digieux qui soit jamais arrivé en ce monde ; de la plus étonnante merveille que la terre ait montrée aux cieux ; eux-mêmes l'ont vue lorsque s'ébranlant sur ses fondemens elle s'entrouvrit, et que le soleil voila sa lumière, et la nature entière se couvrit de deuil ; en ce moment où sur le bois de la croix expirait le véritable Messie, que ce malheureux peuple attendait depuis si long-temps, et qui lui avait été annoncé par les prophètes, ils furent témoins de ces merveilles, et malgré cela ils persistèrent dans leur étrange aveuglement ; aujourd'hui encore leurs yeux restent fermés à l'évidence, et ils continuent à attendre une époque passée depuis dix-huit siècles, et qui fut signalée par les plus étonnans prodiges. Ce qui rend cet aveuglement encore plus surprenant, c'est que ce peuple déicide, après avoir méconnu et rejeté le véritable Messie, malgré l'évidence des livres saints et la clarté des preuves qu'ils y trouvaient, s'est laissé tromper et séduire par plus de soixante-dix imposteurs, qui se sont prétendus tour-à-tour le véritable Messie qui leur était promis, et cela depuis le pre-

mier, *Barcochebas*, jusqu'à *Zabathaï Scévi.*

D'autre part, nous voyons que jusqu'à la fin du seizième siècle, on avait interprété de de plus de deux cents manières différentes ces paroles, assurément les plus claires et précises qu'on puisse trouver dans le Nouveau Testament : « *Ceci est mon corps.* » Et si un peuple tout entier a pu se tromper et persister dans son aveuglement au sujet d'un événement si clairement annoncé, si publiquement reconnu, si prodigieusement réalisé; si un aussi grand nombre d'individus ont pu donner des interprétations différentes, et étrangement opposées à un texte des plus clairs et d'une simplicité remarquable, quelle ne sera point la diversité d'opinions sur des points d'une difficulté incontestable!

La Tradition est l'interprète infaillible de l'Ecriture. Méconnaître son autorité et laisser au capricieux arbitre de chaque individu, aux rêveries, aux délires de la raison humaine, l'intelligence de ces lois sacrées, c'est préférer le danger à la sûreté, c'est soumettre la foi à la raison, tandis que c'est, au contraire, la raison qui doit se ployer au

joug bienfaisant de la foi. Les protestans sont un exemple de ce que nous venons d'avancer. Ils croient à la nécessité de la révélation, ils lisent et étudient la Bible; mais, laissant un libre essor à la raison inconstante et fragile, tandis qu'ils méprisent et rejettent la boussole qui devait les diriger dans leur pénible navigation, ils se perdent et viennent échouer contre les écueils dangereux d'une mer, dont ils s'imaginaient prévoir tous les périls, tandis qu'elle leur est presqu'entièrement inconnue.

Il n'y a de véritable certitude et de paix, à l'égard de la révélation, que pour les catholiques. Tandis que ceux qui défendent la liberté d'interprétation, s'agitent, se combattent, et n'obtiennent pour résultat que de vaines probabilités ou de fausses espérances, ceux qui se reposent sur les promesses faites par Jésus-Christ à son Eglise, et qui croient également à la révélation verbale ou à la révélation écrite, jouissent d'une union et d'une tranquillité d'esprit qui, les disposant à parvenir à un bonheur éternel, semble encore leur donner, dès ce monde, un avant-goût de cette félicité promise.

CHAPITRE V.

DE L'INDIFFÉRENCE.

L'indifférence en matière de religion existe sous différentes formes. Je ne prétends traiter ici que de cette indifférence qui n'est point une opinion arrêtée, ni un système, mais un sommeil volontaire, un état léthargique de l'âme. Cette indifférence, si opposée à nos anciens usages, semble s'être identifiée avec ceux qui les ont remplacés, et paraît être, en général, le résultat de l'ignorance, de la vanité et de l'influence fatale de l'esprit de notre époque.

Socrate ayant appris par Chœréphon que l'oracle de Delphes avait déclaré qu'il n'existait pas au monde un sage plus parfait que lui, pensa que ces paroles devaient contenir

quelque sens caché. Dans l'espoir d'en découvrir l'explication, il alla consulter les philosophes, les poètes et les orateurs les plus illustres, et il remarqua que la grande différence qui existait entre ces divers individus et lui-même, venait de la persuasion qu'ils avaient de leur savoir, tandis que lui il était convaincu de son ignorance, d'où il conclut que la science dans laquelle il les surpassait était celle de son ignorance, et aussi que l'oracle ne considérait comme savant que celui qui s'avouait ignorant.

Ah! combien les hommes savent peu de chose, surtout de ce qu'il leur serait le plus important de connaître! Et il en est peu néanmoins qui n'apprécient à une grande valeur leur intelligence, quelque bornée que soit celle que la nature leur ait donné en partage, ou bien encore quoique l'étude ait peu suppléé à ce qui leur manquait sous ce rapport. Ainsi l'aveugle cherche un guide pour le conduire, parce qu'il connaît son aveuglement; mais les ignorans ne veulent pas se laisser conduire, persuadés qu'ils n'ont besoin d'aucun conseil. Sans autre lumière que celle d'une

imprévoyante raison, ils s'embarquent téméraircment; et fermant l'oreille aux conseils de la religion, dont les divins oracles leur annoncent le danger, ils marchent vers une déplorable chûte, plutôt que de suivre ses avis importuns.

La manie de se distinguer de ce que l'on nomme le peuple, manie que l'on remarque souvent même dans la classe ainsi désignée, cette sotte vanité qui, le plus fréquemment, réussit à dévoiler ce qu'on prétend le mieux cacher, s'est unie de nos jours à l'ignorance pour étendre le règne de l'indifférence en matière de religion. Et pourtant dans notre siècle d'ignorance et de vertige, qu'est devenu ce peuple dont on voudrait tant se distinguer? Aujourd'hui que les vérités du Christianisme s'étendent jusqu'aux pays les plus éloignés, et où elles étaient inconnues jusqu'à présent; aujourd'hui que les plus grands sacrifices sont faits pour cette foi sainte, que tant de sang est répandu, que tant de dangers sont bravés en sa défense, combien cette foi est au contraire affaiblie dans toutes les classes de notre société si dégénérée! Où trouver la

foi, le zèle qui, dans des temps éloignés, distinguaient si éminemment notre nation? C'est ainsi que ces insensés, s'écartant du chemin qu'ils devaient suivre, dans le seul but de s'éviter mutuellement, vont se rencontrer et se confondre avec le peuple dans les sentiers tortueux qui ne peuvent les conduire qu'à leur perte.

Le mal contagieux et épidémique qui a régné d'une manière si violente dans d'autres pays, avant de venir s'établir sur le sol que nous habitons, ce mal n'épargne aucune classe d'individus, elle les attaque toutes sans distinction. L'atmosphère est imprégnée de ses miasmes empoisonnés, et le nombre des individus qui échappe à sa maligne influence est malheureusement bien limité. Et que deviennent ceux qui succombent à cette funeste influence? Ils ne tentent point, comme les athées, de détrôner le Tout-Puissant, ni comme les rationalistes d'établir la souveraineté de la raison. Il faudrait pour cela, à part la corruption du cœur et d'un esprit égaré par de faux raisonnemens, une certaine énergie, et cette énergie leur manque. Ils ne prétendent

pas nier la vérité, mais ils n'affirment rien. Il n'examinent point cette vérité, ils ne discutent pas davantage. Leur état n'est même pas celui du doute, ce n'est point un état d'indécision entre des chances contraires, c'est l'apathie du sentiment, la mort de l'intelligence. Comme si Dieu ou la religion étaient des objets étrangers à leurs cœurs, ils ne leur portent ni haine ni amour ; ils éprouvent simplement pour la religion et pour Dieu la plus complète indifférence. Ce n'est que graduellement, que des hommes ainsi indifférens en matière de religion, arrivent au dernier degré de leur mal ; ils se nourrissent au hasard des fruits qui se trouvent sur leur route, sans songer qu'un grand nombre de ces fruits contient un proison mortel ; ils ferment les yeux et se livrent au sommeil, oubliant que l'air qu'ils respirent est empoisonné, et que parmi les ombrages qui semblent protéger le repos, se cachent les plus dangereux serpens.

Cet état est infiniment plus dangereux que l'exaltation des passions. L'homme excité par ses passions ressemble à celui qui, attaqué d'une fièvre violente, est en proie au délire ;

l'homme indifférent est semblable au malade dont le cœur ayant cessé de battre est déjà glacé par la mort. D'où il suit que les temps les plus malheureux ne sont pas ceux dans lesquels les esprits sont agités par de fausses et dangereuses doctrines, mais bien ceux durant lesquels une torpeur générale s'empare du cœur humain.

« De toutes les erreurs auxquelles l'homme » peut se livrer, dit un judicieux écrivain, la » plus dangereuse et incurable n'est point » celle qui ose nier l'existence de Dieu, mais » c'est celle qui oublie cette existence ; ce » n'est point la révolte, c'est l'indifférence. » « Il existe, dit un autre écrivain, un monstre » plus dangereux que l'impiété, plus horrible » que l'apostasie, c'est l'indifférence, le som- » meil de la foi, la léthargie morale. » Lorsqu'on est arrivé à ce déplorable état, on ne songe point à la mort qui marche sans cesse à nos côtés ; on oublie l'éternité qui nous attend au bout de notre carrière ; on vit comme si l'on ne devait jamais mourir ; on meurt comme si l'on ne devait rien craindre ni espérer d'une autre vie.

Les somnambules marchent, parlent, écrivent et font souvent bien des choses plus extraordinaires sans se réveiller : mais aussi combien d'accidens affreux, de désastres réels ne trouvons-nous point dans leur histoire? L'indifférence est le somnambulisme de l'âme, mais elle est infiniment plus commune et plus dangereuse, et ses résultats bien plus terribles. Cette funeste indifférence a, plus que toutes choses, précipité d'innombrables victimes dans les gouffres éternels, et l'ennemi du genre humain ne saurait trouver un moyen moins douteux pour parvenir à ce but redoutable.

Dès cette vie même, qui n'est pourtant rien en comparaison de celle qui nous attend, l'indifférence échange des biens réels pour des biens trompeurs et douteux. La tranquillité dont jouissent les indifférens n'est qu'une tranquillité apparente ou du moins bien fragile, qui tôt ou tard doit être douloureusement troublée ou à jamais perdue, et cependant de quels avantages réels ne se privent-ils point par leur choix? La paix, qui est le partage de ceux qui vont la demander à la

religion, est la seule paix véritable ; aussi qui pourra jamais énumérer les consolations qu'elle leur procure? Appelés à la jouissance de quelques biens de ce monde, ils en rendent grâce au Seigneur, et combien ce sentiment de la reconnaissance contient en lui-même de douceur! Si, au contraire, ils sont condamnés à la souffrance (et quel est l'être privilégié qui pourra en être entièrement exempt?), ils ne se laissent point abattre, ils ne se livrent point au désespoir; ils se résignent, et pour eux ces paroles : « *que la volonté de Dieu soitfaite*, » sont le baume le plus efficace contre les coups de l'adversité. Ils trouvent un doux et calme plaisir dans tout ce qu'ils se permettent, parce que leur conscience ne leur reproche rien, et ce calme heureux les accompagne encore dans les privations qu'ils s'imposent, parce qu'ils y trouvent l'accomplissement d'un vertueux devoir; et de même que le crime entraîne à sa suite le trouble et le remords; ainsi la vertu est toujours suivie d'une satisfaction intérieure, et lorsque loin de se borner à l'accomplissement d'un seul acte vertueux, elle se révèle

constamment dans une suite non interrompue et habituelle de ses actes, le reflet de cette paix céleste se montre extérieurement et imprime un cachet de calme et de douceur jusque sur le visage de l'homme vertueux. Ainsi ceux qui appellent à leur aide, la vanité et les ornemens extérieurs, pour faire ressortir leurs agrémens personnels, ou dissimuler leurs défauts physiques, ne savent pas que le moyen le plus sûr d'atteindre ce but se trouve dans la pratique constante de la vertu. La beauté de l'âme se reproduit sur les traits du visage, pour l'embellir, de même que la laideur du crime vient également s'y graver pour le décomposer et l'enlaidir.

Jamais, dans aucun temps, on ne parla comme aujourd'hui de progrès, de perfectionnement et de prospérité, et cependant aucun de ces avantages n'existe, par cela seul qu'ils ne peuvent s'établir que sur les fondemens indestructibles de la religion et de la vertu. Ah! si on pouvait former une nation entièrement composée de chrétiens vertueux, combien elle serait heureuse et parfaite! quels pas elle ferait dans le chemin du progrès!

Pour elle il n'y aurait ni esclavage, ni despotisme. On n'y trouverait ni intrigue, ni dissension, ni crime. La charité régnerait souveraine dans tous les cœurs, la joie brillerait sur tous les visages. Au-dessus de tous les désirs, au-dessus de toutes les ambitions, le désir de servir Dieu et de lui plaire dominerait uniquement et amenerait avec soi la volonté d'aimer et de servir tous les hommes, en vue de plaire à Dieu.

Malheureusement cette nation n'existe point, et le plus grand nombre des hommes, quoique soupirant avec ardeur et par une sorte d'instinct irrésistible après le bonheur, méprisent follement ce qui serait seul capable de les y conduire. Les uns consacrent les jours et les nuits à un travail excessif, afin d'acquérir la réputation de savans, s'élèvent jusqu'aux cieux pour interroger le cours des astres, et cependant oublient ce Dieu dont les cieux racontent la gloire et publient la grandeur. D'autres parcourent la terre, descendent au fond des abîmes, bravent les écueils et les dangers de l'Océan, dans l'espoir de dérober à la nature quelques uns de

ses merveilleux secrets, tandis que leur propre nature, le secret plus important de l'existence de cet Etre divin, à l'image duquel ils furent créés, tout cela n'est, pour eux, qu'inutiles problèmes qu'ils ne cherchent nullement à résoudre. D'autres, enfin, s'abandonnent à la fureur des vents et des mers, dans le but d'acquérir des richesses, ou bien encore, versent tout leur sang dans les combats, dans le misérable but de remplir de leur nom et de leur souvenir, une page de l'histoire, et ils ne se décideront pas à tenter un seul effort, à faire la moindre démarche pour obtenir un bonheur éternel, bonheur mille fois au-dessus de toutes les richesses de ce monde, de tous les avantages de la réputation, de tous les prestiges de la gloire!

Plusieurs encore s'imaginent qu'on ne peut s'occuper de cette importante affaire sans un abandon complet des soins matériels de la vie, et n'ayant point le courage d'un tel sacrifice, ils se laissent aller à la plus complète indifférence. Mais combien ils se trompent! Pourquoi les intérêts de la vie actuelle seraient-ils incompatibles avec la pensée de la

vie éternelle, lorsque ces soucis sont d'un genre licite et honorable? Mais cette position serait-elle fondée, comment hésiter dans son choix, lorsque d'un côté nous apparaît une éternité tout entière, et de l'autre la vie bornée à un instant! d'un côté une certitude immense, et de l'autre une ombre, ou plutôt l'apparence d'une ombre!... D'autres disent encore qu'un temps viendra où les affaires de la vie présente étant arrangées à leur gré, ils s'occuperont plus à loisir de ce qui concerne la vie future. Un temps viendra, disent-ils.... mais qui donc leur a garanti la possession de ce temps, ou bien la constance de leur résolution? Qui leur dit que cette volonté ne leur fera pas défaut, lorsque la vieillesse ou les maladies viendront les abattre; qui leur dit encore qu'ils échapperont à une mort violente ou subite, ou bien que Dieu consentira à écouter les prières tardives des malheureux ingrats qui auront méconnu ses grâces!

Que dirait-on d'un voyageur qui, se croyant suffisamment en avance pour le temps nécessaire à sa route, s'endormirait profondément

sur le cratère d'un volcan, sans songer qu'une éruption subite peut l'anéantir en un moment? La vie humaine a un terme fixé que nul mortel ne peut dépasser ; mais quel sera ce terme pour ceux qui vivent aujourd'hui, pour ceux qui naîtront encore? Sera-t-il d'une année, d'un mois, d'un jour? Peut-être ne durera-t-il pas même ce temps. L'épée de Damoclès est constamment suspendue au-dessus de nos têtes, et le moment présent peut toujours être celui qui brise le faible lien qui retient notre existence. Le danger est toujours menaçant, la crise toujours imminente. Peut-on reposer en paix dans une pareille incertitude? Mais supposons encore que nul accident funeste, nulle mort prématurée ou subite ne vienne nous surprendre, et que nous parvenions au terme de notre vie après quelque maladie ordinaire et entourés de tous ceux qui nous sont chers. Si c'est à ces jours de douleurs, de faiblesses, d'angoisses que les indifférens remettent la pensée de leur salut, que leur arrivera-t-il alors? Le plus grand nombre d'entre eux ne sortira point du sommeil de l'indifférence, et leur

mort sera semblable à leur vie; quelques-uns se réveilleront pour s'abandonner aux fureurs du désespoir, et un bien petit nombre seulement pour verser les larmes d'un véritable repentir sur les fautes de leur vie passée, et ces larmes, après tant d'oubli de Dieu et de ses grâces, seront encore un dernier bienfait, miraculeusement accordé par Dieu, et sur lequel nul ne doit compter.

Ah! comparez, dans ces derniers instans de la vie, l'homme religieux et l'homme indifférent! Voyez-les, à cette heure suprême, dans laquelle l'esprit semble se débattre contre le corps et cherche à se dégager de ses liens. Tout dans l'un, ses traits, ses paroles, ses soupirs mêmes, semblent témoigner d'une résignation parfaite et d'un amour infini de Dieu : sur son front rayonne l'espérance d'une vie meilleure, et par fois l'empreinte d'une joie céleste semble y être le reflet avant-coureur d'une félicité sans mélange. L'autre, au contraire, ne sort point de la torpeur qui l'accable; ou bien si ses yeux s'entr'ouvent en ce moment, il jette ses regards mourans sur le passé de sa vie, et ses jours écoulés sont

chargés de reproches et d'accusations. Il regarde l'avenir, et le seul qu'il entrevoit est pour lui plein d'horreur. Au premier, la paix de son esprit et la douceur ineffable qui remplit son cœur, apportent quelque chose de mystérieux et de divin. Pour le second, il n'est ni paix, ni consolation, ni douceur; et si parfois entre le sommeil de l'indifférence et le sommeil plus profond de la mort, il existe encore quelque réveil, il est généralement rempli d'effroi et de terreurs. Qu'on les compare enfin, dans ce moment redoutable où, délivrés de leurs liens terrestres, tous deux ont comparu en la présence du souverain juge. L'un recevra alors un prix que l'univers entier ne peut égaler, l'autre donnerait le monde et tous ses biens, s'il les possédait, pour rappeler le passé et éviter son malheur.

CHAPITRE VI.

DE L'AMOUR DE DIEU.

Il n'est point de précepte plus positif, plus absolu, et tout à la fois plus doux et plus consolant que celui d'aimer Dieu. Mais comment doit-on aimer Dieu? Est-ce d'un amour vulgaire, éphémère, semblable à celui que l'on accorde aux hommes? Non : mais de toutes les forces de notre esprit, de toute la tendresse de nos cœurs. « Vous aimerez le Sei-
» gneur votre Dieu de tout votre cœur, de
» toute votre âme, de toutes vos forces, di-
» sait Moïse aux Juifs (1). Ces paroles que
» je vous donne en ce jour resteront dans
» vos cœurs. Vous les redirez à vos enfans,
» et vous les méditerez dans votre maison,

(1) Deut. ch. 6, v. 5-7.

» en marchant dans le chemin, avant de dor-
» mir et à votre réveil. — Vous aimerez le
» Seigneur votre Dieu de tout votre cœur,
» de toute votre âme, de tout votre esprit et
» de toutes vos forces. C'est là le premier
» commandement. » — « Celui qui aime son
» père et sa mère plus que moi, n'est pas
» digne de moi, et celui qui aime son fils et
» sa fille plus que moi, n'est pas digne de
» moi, a dit Jésus-Christ (1). Celui qui
» m'aime, garde ma parole, et nul ne peut
» se sauver sans garder ma parole (2). »

Dieu peut pardonner à l'âme pécheresse qui l'a offensé, dit un saint docteur, parce que Dieu peut remplir cette âme de son amour, mais il sera toujours éloigné de l'âme qui continuera à s'aimer elle-même de préférence à son Dieu. La *foi*, dit encore un autre écrivain sacré, nous montre le chemin de la terre promise. L'espérance nous soutient et nourrit, mais l'amour seul peut, à la fin de notre pélerinage, nous introduire dans ce pays désiré.

(1) S. Marc ch. 12, v. 30. S. Math. ch. 10, v. 37.
(2) S. Jean ch. 14, v. 21.

L'amour de Dieu est tout à la fois le principe et le terme de la loi. Celui qui ne ressent point cet amour, enfreint cette loi dans ce qu'elle contient de plus important, dans son essence même, et se rend coupable d'un grand crime. C'est parmi les ténèbres de la mort qu'il établit sa demeure. Ses vertus sont nulles, et ses meilleures œuvres peuvent se comparer aux fruits de ces arbres qui bordent la *mer Morte* : agréables à la vue, ils ne laissent entre les mains qu'une poussière noire et légère que le vent emporte.

« Dieu est amour, et celui qui n'aime point » ne connaît point Dieu (1). » Et celui-là seul qui vit dans cette déplorable ignorance, peut croire que cet amour est difficile, ou bien qu'il existe quelque position ou quelque circonstance qui puisse en dispenser. Le pauvre ne peut soulager les maux de son semblable; l'âge ou les maladies peuvent dispenser du jeûne; d'autres motifs peuvent nous permettre certaines omissions; mais il n'est personne qui puisse se dispenser d'aimer Dieu. Jésus-Christ a laissé à son Eglise le pouvoir de lier

(1) Ep. S. Jean ch. 4, v. 8.

et de délier, de faire des lois ou d'en dispenser, mais il ne lui a pas donné le droit de dispenser de l'obligation de l'aimer. Cette loi domine au-dessus de toutes les autres. Il n'existe point de société, il n'est point, dans la nature, un pouvoir capable de nous en exempter ; il n'est point de position qui puisse nous soustraire à son empire.

On objectera que nos affections ne dépendent point de notre volonté, et qu'il est des cœurs de glace auxquels l'amour est un sentiment inconnu ? Ah ! ne confondons point un sentiment tout céleste avec les vaines et fragiles affections de la terre ! Il serait absurde de supposer que l'amour de Dieu pût être étranger à nos cœurs. En exigeant de nous cet amour, Dieu ne demande que ce qu'il nous a donné. Et cette froideur, que nous éprouvons au-dedans de nous, ne nous est point naturelle ; elle est notre propre ouvrage et le déplorable fruit de nos erreurs. En effet, quel homme si dépravé et si méprisable qu'il soit, oserait se dire incapable d'aimer? et quel est celui qui, pouvant aimer des créatures imparfaites, ne rougirait pas de dire

qu'il ne saurait aimer son Dieu? Mais en quoi consiste, et à quel signe reconnaître l'amour de Dieu? Avant toute chose, on le reconnaît à l'observance de ses commandemens. Dieu lui-même l'a ainsi déclaré. Il ne désigne, comme son ami, que celui qui les accomplit rigoureusement (1). Et pourtant, combien est petit le nombre de ceux qui, mesurant avec soin leurs actions et examinant attentivement les abîmes de leurs cœurs, pourront se rendre ce témoignage : qu'ils observent la loi tout entière. Cette loi est bien claire et bien simple, mais les hommes sont si faibles et si portés à l'enfreindre! Notre fidélité est si rare, notre persévérance si incertaine, nos chûtes si fréquentes!

Nous pouvons encore apprécier si nous aimons Dieu, par notre bonne volonté à souffrir et notre disposition à lui tout sacrifier. Celui qui n'est point disposé à souffrir pour celui qu'il prétend aimer, se préfère en réalité lui-même à l'être qu'il se persuade aimer, et celui qui est incapable de sacrifices est incapable d'amour. Un sentiment de tendresse

(1) S. Jean ch. 14, v. 21.

qui nous entraîne vers Dieu, une douceur inexprimable, les larmes mêmes qui sont parfois de purs effets de l'amour divin, ont aussi quelquefois des causes naturelles. Ce n'est donc point en cela que nous devons chercher les preuves incontestables de notre amour envers Dieu. Si ce sentiment, malgré toute la douceur que nous pouvons y trouver, ne nous porte pas à préférer Dieu à nous-mêmes, sa volonté à notre volonté, sa gloire à notre gloire; s'il ne nous porte point à tout souffrir, tout sacrifier pour Dieu, à le suivre jusqu'au calvaire et à partager, sans regret, ses humiliations et ses douleurs, notre amour n'est que l'apparence de ce sentiment, cette apparence n'est qu'une vaine et trompeuse illusion.

Mais, objectera-t-on encore, cet amour qui se résigne, qui souffre, qui se sacrifie à l'objet aimé, est un sentiment héroïque, et tous les hommes ne sont point capables d'héroïsme; Dieu ne l'exige même pas. Pitoyable sophisme! Dieu nous ordonne de l'aimer par-dessus toute chose; il exige que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces; est-ce là un amour

vulgaire? C'est Dieu qui nous a donné l'existence; de sa main puissante découlent tous les biens que nous possédons, et ceux qui nous sont encore réservés dans l'avenir; il nous aime d'un amour infini; serait-ce trop exiger de nous que de nous commander de l'aimer également d'un amour sans limites?

La mesure de l'amour que nous devons avoir pour Dieu, est de l'aimer sans mesure, selon l'expression de saint Bernard; et comment, en effet, pourrait-on aimer autrement ce qui seul est souverainement aimable? Mais on dira encore que cette perfection et cette beauté infinies ne paraissent à nos yeux qu'à travers un voile épais, et ne saurait, ainsi cachées, avoir une grande influence sur nous. Ce raisonnement est des plus futiles. Nos yeux sont trop faibles pour découvrir les grandeurs de la divinité. S'il nous était possible de fixer nos regards sur un seul rayon de cette gloire éternelle, cette vue suffirait pour embraser nos cœurs du feu de l'amour divin, pour nous inonder de bonheur. Mais encore pourquoi ne pas reconnaître que cette influence salutaire se fait sentir à nous de bien

des manières; et puisqu'il nous est impossible d'atteindre à la réalité, pourquoi ne pas y élever nos cœurs autant que notre faiblesse le permet, pourquoi ne pas suppléer de notre mieux à ce qui manque à notre nature bornée, pourquoi ne pas nous élever, sur les ailes de la pensée, à cette lumineuse sphère dans laquelle l'éternelle beauté apparaît sans nuage et sans voile? Pourquoi ne pas nous détacher de la terre, du moins pendant quelques instans, afin de nous joindre en quelque sorte aux anges, dans la contemplation de la divinité?

Soyons semblables au malade qui, dégoûté de toute nourriture, n'épargne ni soins ni tentatives pour retrouver cet appétit nécessaire; qui, gémissant sur un lit de douleur, consent à tout ce que la science médicale lui impose, dans l'espoir de raviver ses forces et de recouvrer la santé; qui, dans les privations qu'on lui impose, demande à son imagination des souvenirs et des espérances. Lorsque nous formons la résolution sincère d'élever notre pensée et notre cœur vers Dieu, et qu'en effet nous y parvenons par le désir,

il semble que les cieux s'entr'ouvent et s'abaissent jusqu'à nous. Lorsque nous sommes animés, dit saint François de Sales, d'un véritable désir d'aimer Dieu, nous commençons déjà à l'aimer. Et plus ce désir augmente, plus cet amour grandit. Qu'y a-t-il d'impossible à l'homme, dirons-nous encore, lorsqu'il joint à une volonté ferme un zèle réel et une constance inébranlable ? Grâces à cette volonté et à cette persévérance, bien des vérités importantes ont été révélées aux philosophes ; les révolutions du globe, les changemens des mers, les cours des astres, ont été soumis au rigide examen d'un calcul mathématique ; cette volonté ferme a dirigé la plume de l'écrivain, le pinceau de l'artiste, l'épée du guerrier ; c'est elle encore qui a conduit le navigateur dans sa course lointaine et les a tous élevés individuellement à une hauteur à laquelle la faiblesse humaine ne semblait point devoir atteindre.

Et toutefois, il est bien plus difficile d'obtenir ces résultats dans les sciences et dans les arts, que de parvenir à connaître Dieu et à l'aimer. Il est bien plus difficile de pénétrer

les secrets que le Tout-Puissant a renfermés dans les entrailles du globe, au fond des abîmes de la mer, ou qu'il a tracés sur le chemin lumineux du ciel. Le peintre, le poète, le navigateur éprouvent plus de difficulté pour atteindre les objets de leur ambition, que n'en éprouve le cœur chrétien pour parvenir à la vive contemplation des perfections divines, à la douceur, aux transports mêmes de l'amour de Dieu.

Cet amour est un trésor précieux dont Dieu lui-même nous a livré les richesses. Il augmente, se fortifie et se renouvelle à l'aide de la grâce divine, et nous dédommage largement des sacrifices que nous lui faisons. Au contraire, les sacrifices causés par le vain désir d'acquérir une réputation qui doit, peut-être, détruire notre paix, notre bonheur, nous conduisent souvent par des chemins ténébreux toujours hérissés d'obstacles, et le désenchantement est souvent au bout de nos labeurs, réduits que nous sommes à nos propres forces, toujours infiniment faibles lorsque la providence ne nous accorde pas la protection spéciale qui les augmente et les rend puissantes.

On pense qu'il est difficile d'aimer Dieu, par cela seul qu'on n'a jamais tenté de l'aimer, et que jamais on n'a éprouvé un vif désir d'accomplir ce devoir sacré! Tout manque en effet dès que la volonté manque; mais si on la possède, elle vivifie tout, les forces accourent à son aide et les entraves disparaissent. Celui qui se résout sincèrement à aimer Dieu et met tout son cœur à ce désir, trouvera cette entreprise extrêmement facile. Et lorsqu'il n'en est point ainsi, ne devons-nous pas redoubler d'efforts pour atteindre un but si désirable. Et quelle joie serait la nôtre, quelle brillante couronne nous attendrait au temple de la véritable gloire, si nous remportions un pareil triomphe sur nous-mêmes, après de longs et pénibles travaux. Ah! bien souvent, il arrive que le guerrier dont la vie fut une suite continuelle de succès, qui traça les plans les plus admirables de stratégie, qui répandit son sang et triompha de nombreux ennemis, devient, après sa glorieuse carrière, la victime d'intrigues et d'injustices cruelles. Au lieu de cueillir en paix les lauriers de la gloire, de recevoir la couronne

qu'il a conquise, on l'abreuve d'affronts, et il tombe sous le poids des chaînes, accablé d'outrages. Mais Dieu n'est point semblable aux hommes : l'intrigue ni l'ingratitude ne peuvent approcher de son trône, et sa bonté, sa générosité infinies ne laissent jamais sans récompense un seul combat, un seul effort, une seule action fondée sur son amour.

CHAPITRE VII.

SUITE DU MÊME SUJET.

L'amour de Dieu est le plus désirable de tous les biens, c'est le bonheur incomparable. Loin de l'ambitionner, cependant, bien des hommes le redoutent, persuadés que cet amour est incompatible avec les obligations ordinaires de la vie ; qu'il condamne à l'abandon de tous les biens que l'on possède, et oblige enfin à une rigidité de conduite qui rappelle les austérités des anciens solitaires.

Quelle grave erreur dans ce raisonnement! L'amour de Dieu est possible dans toutes les positions et n'impose ordinairement ni grandes privations ni grandes austérités. Dieu étant présent partout, on peut en tout lieu l'aimer. Dès qu'il permet toutes les profes-

sions, toutes les positions honnêtes, on peut ressentir son amour dans chaque état où sa providence nous a placés. A la vérité, il est des positions dangereuses et remplies de piéges, par leur élévation même, mais combien le mérite de ceux qui résistent aux tentations et aux périls augmente par ces épreuves, lorsqu'ils ne songent uniquement qu'à accomplir ce que leur devoir leur impose, et ce qu'ils doivent à l'amour de leur Dieu. Un monarque en travaillant au bonheur de son peuple, un guerrier en défendant sa patrie, un père en élevant ses enfans, l'homme riche en employant ses richesses au soulagement de l'indigence, peuvent donner dans leurs positions respectives des exemples de vertus individuelles.

Ce qui est formellement exigé de chacun de nous, c'est de sanctifier, par la pureté de l'intention, les actions les plus ordinaires de la vie, quelle que soit notre position. C'est que, sans la moindre réserve, nous soyions disposés à faire, par amour pour Dieu, ce que nous aurions fait par honneur, par goût, intérêt ou toute autre considération person-

nelle ; que notre volonté, toujours soumise à la volonté du Seigneur, nous dispose à entreprendre quelque œuvre, à braver quelque danger, ou à faire quelque sacrifice que l'amour et le service de Dieu exigent de nous. Ainsi, le monarque peut jouir des biens et des avantages que lui offre sa royauté, mais il doit être toujours prêt à descendre du trône, si le bien de son peuple ou l'amour de son Dieu le lui ordonne. L'honneur et l'avantage de l'autorité militaire ne sont nullement défendus au guerrier, pourvu que celui qui en jouit soit constamment prêt à en faire l'abandon, dès qu'il les jugera incompatibles avec son devoir. De même l'homme riche doit avoir la ferme volonté de renoncer à ses biens, si l'expérience lui démontre qu'il ne saurait en jouir sans y attacher trop fortement son cœur, et par cela risquer de se perdre. Et enfin, l'homme du monde doit être prêt à se retirer de la société, s'il reconnaît que sa faiblesse est tellement grande que le monde offre à sa vertu des écueils infranchissables (1).

(1) L'on ne doit pas oublier ce que l'auteur a fait re-

L'homme doué d'un simple bon sens pourrait-il trouver cette obligation trop pénible ? Pourrait-il nier qu'il soit de toute justice de jouir des biens que Dieu seul nous donne, avec la résolution sérieuse d'en faire le sacrifice, si notre devoir et sa volonté l'exigent ? Peut-on ignorer que tous les biens que nous possédons sont périssables et incertains, et que, d'un instant à l'autre, ils peuvent nous être ravis ? Est-il un joug plus doux que le joug du Seigneur ? Il exige de nous, en grande partie, ce qui ne nous coûte rien, et ne nous

marquer plus haut : « *A la vérité*, dit-il, *il est des positions dangereuses et remplies de piéges, par leur élévation même, mais combien le mérite de ceux qui résistent aux tentations et aux périls augmente par ces épreuves....* » — Ces considérations tempèrent sensiblement la rigidité des obligations imposées à l'homme du monde vraiment chrétien. Ce serait méconnaître la pensée de l'auteur et sa haute sagesse que de forcer les principes, de les exagérer par une application souvent très-contestable. Ici, en effet, la pensée de l'auteur est circonscrite par le cadre de son travail, et en présentant au public l'*extrême* des positions sociales par rapport aux devoirs du chrétien, il a sous-entendu la sage intelligence des lecteurs. Un roi, pour descendre volontairement de son trône, aurait à résoudre des problèmes bien difficiles. La politique est un champ vaste sur lequel luttent, avec de grandes convictions quelquefois, des opinions très-di-

impose que bien peu de chose qui nous soit pénible et difficile. Dieu attache un prix infini aux actions fondées sur son amour, motivées par de bonnes intentions, il daigne même nous tenir compte des intentions pures d'après lesquelles nous agissons, lors même qu'il n'en résulte point des actions utiles ou saintes. Devant Dieu, l'homme fortuné qui, par un simple mouvement de générosité, sacrifie la moitié de ses biens, a moins de mérite que le pauvre qui, par amour pour son Créateur, accorde une modeste aumône à un autre plus pauvre encore : il a moins de mérite encore que celui qui, ne pouvant rien

verses, et l'avenir seul apprécie les systèmes du jour. Là où le cœur chrétien tremble, et songerait à la retraite, là même, le devoir du roi peut être de se raffermir sur le trône. L'illusion qui prend naissance dans les plus purs sentimens, est quelquefois l'exagération de la crainte et souvent une erreur, et l'erreur est un mal. Mais le roi, comme le capitaine, le magistrat et l'homme riche, tous peuvent, et ils le doivent, travailler à rendre compatibles les exigences de leur position avec les obligations que l'amour de Dieu inspire.

Le mérite grandit par la difficulté. En résumé, l'auteur n'a posé que des généralités, et c'est de ce point de vue qu'il faut suivre ses principes.

(*Note de l'éditeur.*)

donner, ne regrette la privation des biens de ce monde que par l'impossibilité où il se trouve de prouver sa reconnaissance envers l'auteur de tous les biens, en soulageant la misère de ses semblables.

Nous serons appelés à rendre des comptes au souverain juge, d'après la mesure des grâces que nous en aurons reçues, et le plus ou moins de bien que nous pouvons faire dépend de la position dans laquelle la Providence nous a placés; mais il n'est pas une seule position qui puisse nous dispenser du doux et saint devoir d'aimer Dieu.

La vie solitaire est, sans contredit, plus que tout autre, capable de nous porter à la contemplation des perfections divines, et à cet ardent amour de Dieu qui a fait le bonheur de tant d'âmes justes; mais il n'est point donné à tous de quitter la société à laquelle souvent de rigoureux devoirs les ont liés. Mille circonstances impérieuses nous entraînent et nous dominent; bien des accidens imprévus viennent changer notre position, entraver notre volonté, sans que Dieu soit offensé, par cela seul que nous sommes em-

portés par le torrent social, qui brave et défie nos projets et nos efforts, pourvu toutefois que nous ne l'oubliions point, que nous lui consacrions nos cœurs, et que nous observions fidèlement les préceptes de sa loi. Et qui peut ignorer qu'au fond de nos demeures ou dans le tumulte du monde, dans une place publique comme au centre des intrigues et du trouble d'une cour, nous pouvons nous recueillir en nous-mêmes, nous entretenir avec Dieu et nous consumer dans les flammes de son céleste amour! La seule différence qui puisse exister ne se trouve que dans le plus ou moins de difficultés que l'on rencontre, et des obstacles qu'il nous faut vaincre.

Etre vicieux et aimer Dieu sont deux choses incompatibles ; mais rien, au contraire, de plus naturel que d'aimer Dieu et d'être vertueux, quelle que soit notre position sociale. C'est méconnaître la nature simple de l'amour de Dieu que de supposer qu'il faut, pour ressentir cet amour, abandonner les liens et les devoirs de la vie sociale. Comme un feu merveilleux et pénétrant, cet amour s'insi-

nue dans les cœurs, s'unit à toutes les conditions, règne à la fois sur le cœur du maître, de l'esclave, de l'épouse délaissée et de la vierge innocente, sans jamais imposer l'obligation de quitter les chemins ordinaires de la vie. Durant trente années de sa vie, Jésus-Christ lui-même sembla ne jamais s'écarter de ces obligations de la vie commune, et nul n'oserait douter que le Fils de Dieu, durant tout ce temps, n'ait été rempli du plus vif amour pour son Père céleste!

Attacher trop vivement nos cœurs et nos affections aux trésors et aux liens de ce monde, en faire l'objet de notre culte et le but de nos désirs, c'est une erreur que repousse la loi de l'amour de Dieu; mais user des biens et des trésors avec prudence et modération, les partager avec nos frères, n'est en aucune façon défendu par cette loi divine. Faire de ces biens un usage légitime, en vue de plaire à Dieu, et avec un cœur pénétré de reconnaissance pour tous ses nombreux bienfaits, ce n'est point offenser Dieu, c'est prouver, au contraire, l'influence de son plus pur et divin amour. Notre vie est mêlée de joies

et de douleurs. Loin d'exiger de nous une privation totale de ces avantages, et de nous imposer une augmentation volontaire et outrée des maux de la vie, Dieu nous tient compte de la résignation avec laquelle nous supportons les uns, et de la reconnaissance qui sanctifie les autres. Quelle douceur infinie le sentiment religieux n'ajoute-t-il pas aux biens de la vie, quel soulagement n'apporte-t-il pas à nos douleurs, lorsqu'à nos plaisirs vient se joindre la pensée que notre conscience ne nous les reproche point et que Dieu les autorise! Combien est douce notre satisfaction! et que cette consolation, au milieu de nos douleurs, est inexprimable, lorsque nous les acceptons par soumission à sa divine volonté!

Pure émanation du bien suprême, cet amour produit en nous une tendance irrésistible vers le bien; il nous rend plus facile la pratique des vertus, et répand une consolation ineffable sur toutes les actions dont il fut le principe. Nous trouvons dans ce sentiment sublime, et la force nécessaire pour résister à la tyrannie de nos passions, et la pa-

tience sans laquelle les peines seraient trop pesantes, la douleur trop amère, les outrages trop cruels. Cet amour peut seul changer les souffrances en avantages réels, en les faisant servir à nous procurer le bonheur éternel; souvent même il communique à la résignation une douceur si vive, qu'elle semble dépasser les limites de l'esprit et se répand dans tous nos sens. Il ne se nourrit point de larmes, ainsi que le prétendent les poètes de l'amour profane; et au contraire de ce sentiment terrestre, il ne connaît ni trouble, ni trahison, ni danger. La jalousie n'est point sa compagne habituelle. Les cœurs qu'il anime voudraient que tous les cœurs en fussent également embrasés. Rien de plus suave que ce sentiment, rien de plus capable d'opérer des merveilles; il embrasse le ciel et la terre, unit la faiblesse et la misère humaine à la force et à la perfection infinie de Dieu. Formant, pour ainsi dire, autour de nous, une atmosphère nouvelle et plus pure, il nous élève, nous transforme, nous déifie. « *Ah! combien les » hommes sont ennemis d'eux-mêmes*, dit » Fénélon, *lorsqu'ils résistent à cet amour*

» *ou qu'ils le redoutent.* » Mais alors même que pour obéir à Dieu, nous devrions, pour son amour, renoncer à toutes les douceurs de la vie, et passer nos jours au service des prisonniers dans leurs cachots, des malades dans les hôpitaux ; alors même que cet amour nous entraînerait au fond des bois, pour y supporter les privations les plus cruelles, y pratiquer les plus rudes austérités, devrions-nous, comme on le pense généralement, nous estimer les plus infortunés des êtres? Ah! qu'il est grand au contraire le pouvoir de Dieu! quelle est grande la puissance de la vertu et de la grâce, et combien le monde les méconnaît! combien sont ignorés les plaisirs et les consolations que renferment l'amour et le service de Dieu!

Suivez dans les déserts les missionnaires évangéliques, suivez-les au milieu des forêts peuplées de bêtes féroces, et voyez leur courage et la joie même qui les anime. Accompagnez-les jusque chez les tribus les plus sauvages, si les flèches de ces barbares ne vous intimident pas, et voyez avec quelle force, quelle intrépidité, quelle onction ils s'adres-

sent à ces âmes qu'ils sont venus conquérir ; voyez quelle joie les inonde en apercevant les premiers indices du prochain triomphe de la grâce. Pénétrez, si vous l'osez, à la suite de ces bienfaiteurs de l'humanité dans les cachots souterrains où, décimés par la maladie, la misère et le despotisme, d'innombrables victimes languissent et meurent abandonnées, et admirez les consolations qu'ils éprouvent par les consolations qu'ils répandent.

Accompagnez ces fervens solitaires aux grottes désertes où ils vont s'ensevelir tout vivans, et vous serez pénétrés d'admiration, en voyant la félicité et les extases d'un amour qui les transporte. Et si vous le voulez encore, reportez-vous par la pensée à ces tems éloignés où tant de personnes, sans distinction d'âge ni de sexe, scellèrent de tout leur sang la foi de leur cœur et la vérité de leur religion. Quel courage ! quelle résignation ! ou plutôt quel bonheur s'imprimait sur les traits du plus grand nombre ! D'où venait la force et le courage des martyrs dans ces affreux momens où l'on déchirait leurs chairs, où l'on brisait leurs membres, cette force

surhumaine qui les portait à louer Dieu au milieu de leurs tortures, et à défier les persécutions les plus cruelles? Qu'entrevoyaient-ils en ces momens où, du milieu des flammes qui les dévoraient, ils fixaient avec amour leurs regards au ciel, et que, malgré les contractions de la torture, le sourire s'obstinait sur leurs lèvres? Et lorsque plus doux que le chant du cygne expirant, l'hymne de leur délivrance montait vers le ciel, en suaves et purs accens, qui donc leur inspirait ces chants de sublime harmonie?

L'histoire ne nous a pas seulement révélé des merveilles de ce genre, elle nous a encore montré que, même sans les accidens de la maladie ou la violence des tortures, on a pu mourir par un pur et simple effet de l'amour de Dieu. Des écrivains sacrés et profanes ont successivement tenté d'expliquer ce fait, mais quelle plume pourrait décrire des faits aussi mystérieux et intimes? Et quel est celui qui a sondé le cœur humain de manière à connaître tout ce qu'il peut éprouver de bonheur en ces solennels instans, et à nous révéler ce que Dieu seul peut faire ressentir? Ce que notre

faible intelligence peut comprendre à ce mystère, c'est que mourir d'amour pour Dieu, c'est mourir au milieu des plus grandes consolations, c'est expirer dans des délices infinies. Et trouvera-t-on un seul homme qui puisse sincèrement dire qu'il existe une mort plus douce, ou même une vie dans laquelle on goûte des jouissances qu'on puisse comparer à une fin semblable. Ah! si Dieu me laissait le choix entre une mort semblable et le sort du plus heureux monarque, avec quelle ardeur ne préférerais-je pas mourir, avec quelle joie n'accepterais-je pas une mort plus douce que la plus douce existence!

Ainsi, soit que l'on envisage l'amour de de Dieu avec la faiblesse de notre intelligence livrée à elle-même, soit qu'on en raisonne de ce degré sublime et héroïque auquel il n'est donné qu'aux martyrs d'atteindre, nous le voyons toujours également tendre à notre bonheur, et il doit être constamment le but de nos désirs et jamais l'objet de nos craintes. Mais cet amour ne contribue pas seulement à ce qu'on appelle le bonheur des individus, il les rend meilleurs et les conduit à la perfec-

tion. Qui pourrait douter, en effet, de la part immense qu'il a eue dans l'amélioration des sociétés? Celui qui n'aime point ses semblables n'aime point Dieu, et lorsqu'on trouvera généralement établie dans une société la réunion de cet amour de Dieu et du prochain, on y reconnaîtra facilement la plus haute perfection à laquelle une société puisse s'élever.

C'est en vain que les législateurs des peuples s'épuisent à former des lois nouvelles. Si la morale et la religion, si l'amour de Dieu et l'amour des hommes, par rapport à Dieu, existent dans les cœurs, un bien petit nombre de lois sera suffisant; tandis que toutes les lois deviennent impuissantes, si manquent ces premiers fondemens. Que ceux donc qui président aux destinées des nations, s'efforcent d'en établir le gouvernement sur l'unique base véritable et solide, qu'ils rattachent de nouveau la terre au ciel par une chaîne indestructible, sans cela, leurs efforts seront semblables à ceux d'un pilote ignorant dont les manœuvres inhabiles ne tendent qu'à augmenter le danger, et à hâter le moment du naufrage.

CHAPITRE VIII.

SUITE DU MÊME SUJET.

Le cœur humain est tellement porté à aimer, qu'on pourrait dire qu'il est réellement tout amour. C'est l'amour qui l'anime et le vivifie; il est le ressort de toutes ses facultés. Ce serait détruire une loi de la nature que de prétendre anéantir cette tendance si douce et si féconde en résultat.

Mais il importe que nous ne nous laissions point tromper dans le choix que nous faisons des objets de nos affections, puisque de ce choix dépendent nos vertus ou nos vices, notre liberté ou notre servitude, notre bonheur ou notre misère. Dieu et le monde, le plus tendre des pères ou le plus cruel des ty-

rans : voilà les deux points entre lesquels nous devons choisir. L'histoire ne nous a jamais montré un seul exemple d'un regret, à l'heure de la mort, d'avoir aimé Dieu; et rien n'est plus fréquent que des exemples du désenchantement et du regret qui suivent nos affections du monde.

Mais le regret et la désillusion sont-ils toujours tardifs, et ne viennent-ils qu'à la fin de la carrière de ceux qui ont vécu d'erreur? Hélas! il n'en est pas ainsi. Le monde, qui nous caresse comme un ami, est ordinairement le plus cruel et le plus impitoyable bourreau pour nous torturer.

Que l'homme qui a aimé ce monde reporte ses regards vers le passé et considère les vicissitudes de sa vie, et qu'il nous dise si le plus grand nombre de ses souvenirs ne sont point cruellement amers; qu'il mette la main sur son cœur, et qu'il voie s'il n'y trouve point une profonde et douloureuse plaie. Et quand même elle n'existerait pas encore, ce qui est bien rare, qu'il ne se tranquillise point pour cela. Le dangereux serpent, qui ne l'a point encore blessé, se cache parmi les fleurs

pour mieux épier le moment de lui lancer son dard empoisonné.

On porte envie ordinairement aux riches et aux puissans qui vivent dans les délices du luxe et de la grandeur : et pourtant, combien il serait étonné celui qui les croit heureux et dignes d'envie, s'il lui était donné de lire au fond de leurs cœurs, s'il pouvait être témoin des peines qui les déchirent, des angoisses qui les agitent.

Mais, en supposant que le bonheur du monde n'est ni aussi faux, ni aussi fragile, que ses promesses ne sont point trompeuses, que ses sourires ne sont point mensongers, quel est celui qui oserait préférer la beauté du monde à la beauté céleste et infinie, ses attraits à l'amabilité et à la perfection de Dieu?

On accuse le cœur humain d'inconstance et de légèreté, parce qu'il n'est jamais pleinement satisfait de ce qu'il possède, parce qu'il repousse aujourd'hui ce qui, hier encore, le charmait, parce que les principes que nous pensions devoir être fermes, éternels, inébranlables, sont peut-être justement ceux dont la durée fut plus éphémère. Or, quelle est la

cause de cette étrange vérité? Celle-ci est la principale à savoir, que, tant que notre cœur ne brûle point des flammes de l'amour divin, il est pour ainsi dire hors de son élément, et cette oscillation et cette inconstance perpétuelles sont causées par une force magnétique qui ne lui permet aucun repos, jusqu'à ce qu'enfin il ait trouvé le seul point fixe de son attraction naturelle. Ce centre, ce point nécessaire à sa tranquillité, à son bonheur, n'est autre chose que Dieu, auquel nulle beauté, nulle perfection ne peuvent être comparées. Nos désirs, toujours insatiables, ont une tendance irrésistible vers l'*infini*: et l'*infini*, c'est Dieu. Mais pour que nous l'aimions par-dessus toute chose, n'y a-t-il point encore d'autres motifs, outre ceux que nous trouvons dans cette réunion infinie de perfections, et dans cette tendance naturelle qui nous accompagne du berceau à la tombe? Ah! ces raisons, sans doute, seraient plus que suffisantes, mais les motifs que nous avons pour aimer l'Etre Suprême, auquel rien ne peut être comparé, sont semblables à une mine précieuse et inépuisable; plus on creuse pro-

fondément à travers ses trésors, et plus elle nous paraît riche et productive. Il est de toute vérité, et la foi nous l'enseigne, que le Saint-Esprit a répandu l'amour divin dans nos cœurs (1). Cet amour est le feu que Dieu est venu apporter sur la terre, et qu'il a tant désiré y allumer, comme dit saint Luc (2). C'est le fleuve de feu dont parle Daniel, qui descend en torrens rapides pour fertiliser la terre (3).

Qu'on ne dise donc point que l'amour de Dieu est un don rare et précieux, que Dieu n'accorde qu'à quelques âmes privilégiées. Une telle pensée est un outrage à la justice suprême. Comment le Seigneur exigerait-il si impérieusement de nous, tout ce qu'il n'aurait pas donné à chacun? Il accorde des grâces spéciales à ses privilégiés, mais il ne refuse à personne celles qui lui sont nécessaires. Aussi on ne peut nullement s'étonner qu'il existe des personnes embrasées de l'amour de Dieu. Ce qui est seul étonnant, et serait

(1) S. Paul ad Rom. 5-5.
(2) S. Luc 12, v. 49.
(3) Dan. 7-10.

même incroyable, si on n'en voyait malheureusement des preuves trop fréquentes, c'est qu'il existe des créatures qui ne l'aiment point, qui trouvent dans toute la création un objet qu'ils lui préfèrent; qui, appelant à leur aide le crime destructeur ou l'indifférence glaciale et l'ingratitude, réussissent à éteindre, en leurs cœurs, une flamme à la fois naturelle et céleste, que la main du Tout-Puissant elle-même y avait allumée.

Mais quel sujet ai-je abordé, lorsque j'ai nommé l'ingratitude! Ce crime, toujours affreux, soit que son action se rapporte à Dieu ou aux hommes, semble s'accroître parmi nous visiblement. « *Si de nos jours*, dit Voyer, *on* » *voyait, comme autrefois, chez les Perses,* » *les Mèdes et autres peuples de l'antiquité,* » *des tribunaux chargés de sévir contre les* » *ingrats, où trouverait-on un lieu de réunion* » *assez vaste pour contenir la foule d'accusa-* » *teurs et d'accusés?* Le Prytanée d'Athènes, » les amphithéâtres des Romains seraient de » peu d'étendue pour la multitude qu'ils se- » raient appelés à réunir. »

Tandis que la nature entière témoigne de

sa reconnaissance envers son divin auteur, de qui donc les hommes seuls ont-ils appris la coupable science de l'ingratitude? S'ils examinaient, du moins, les animaux qui leur sont soumis, ils apprendraient à être reconnaissans et affectueux? On est surpassé par les animaux les plus féroces, lorsqu'il s'agit de reconnaître des soins et des bienfaits. Dans l'amphithéâtre de Rome, un lion reconnaissant son bienfaiteur dans Androclès, loin de le dévorer comme il eût fait de tout autre, il le caresse et l'étreint de la manière la plus affectueuse. Dans une des expéditions des croisades, un chevalier français, rencontrant un lion aux prises avec un serpent, tue le reptile monstueux et délivre le lion. Ce dernier, plein de reconnaissance, accompagne son défenseur, le suit en tout lieu, et ne se sépare de lui que pour lui apporter le produit de sa chasse, et dans les combats devient son plus constant défenseur. Plus tard, après la conquête de Jérusalem, ce chevalier s'embarquant pour retourner en Europe, et ne pouvant obtenir d'emmener avec lui son fidèle compagnon, le lion malheureux se précipita dans les flots

et continua à nager auprès du vaisseau jusqu'au moment où, épuisé et perdant ses forces, il ne put lutter davantage, et se noya. — Une jeune fille de l'île de Sestos avait élevé un aigle qui, par la suite, lui apportait sans cesse le produit de sa chasse, et lui donnait de fréquentes preuves de son affection. La jeune fille mourut et, selon l'usage, son corps dut être brûlé, afin de recueillir ses cendres. L'aigle, voyant le corps de sa bienfaitrice livré aux flammes, se précipita au milieu du feu, entourant de ses ailes ce corps inanimé, comme pour le préserver des flammes, qui les dévorèrent promptement l'un et l'autre.

Le premier de ces faits est raconté par Appien et par Sénèque; le second par Michaud, et se trouve également dans le *Magnura chronicon Belgicum;* et le père Maimbourg, qui le cite, accompagne cette narration de la réflexion suivante : « *Singulière leçon donnée par la nature, qui fait honte à l'homme, lui donnant les lions pour modèles.* » Le troisième de ces faits se trouve dans les écrits de saint François de Sales.

Bien d'autres animaux ont donné aux

hommes d'admirables preuves de reconnaissance et de tendresse, et notre propre expérience nous démontre, chaque jour, ce que peuvent nos bienfaits sur quelques-uns d'entre eux que nous soumettons à notre service. Pourrait-on, cependant, établir une comparaison entre les bienfaits que l'homme peut répandre sur les animaux qu'il distingue, et les innombrables faveurs dont Dieu se plaît à combler le moins privilégié entre tous les hommes? A qui devons-nous, sinon à Dieu, et notre existence et les bienfaits qui l'accompagnent? De qui nous vient le soleil qui nous éclaire, et le jour, et la nuit, et les astres du ciel, et les fruits de la terre? De qui encore les oiseaux, les poissons, tout ce qui vit ou végète autour de nous? A qui devons-nous, enfin, l'air même que nous respirons?

La race humaine, tout entière, était déchue et dégradée par le crime du premier homme. Tout, dans la nature, obéissait à la loi de Dieu; l'homme seul, créé un peu au-dessous des anges, l'homme, dégénéré et proscrit, appelait chaque jour, par ses offenses, le malheur d'une juste réprobation. De siècle en

siècle, d'âge en âge, sa corruption devenait plus grande et son égarement plus profond, au mépris des reproches de sa conscience et des avertissemens sévères que Dieu daignait parfois lui envoyer. Dieu pouvait cependant, par une seconde inondation universelle, et sans faire grâce à une seule famille, anéantir la coupable race du premier homme ; il pouvait réduire en cendres, non pas une ou deux villes, mais tous les peuples, tous les royaumes du monde, et anéantir, en un instant, tant d'êtres infatigables dans leurs offenses, dans leur ingratitude, et qu'il avait créés pour l'aimer et le servir. Dieu pouvait encore dicter de nouvelles lois, ou renouveler les anciennes, au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs; il pouvait changer en nuit le jour, répandre dans tous les cœurs la terreur et l'effroi, commander aux enfers de s'entr'ouvrir, et de présenter aux humains l'effrayant spectacle de leurs éternelles horreurs. Mais loin de là, que fit cet arbitre suprême dont la puissante voix tira le monde du néant, et qui peut encore, de son éternelle parole, en appeler d'innombrables? Il descendit du ciel sur terre, plein

d'un amour compatissant pour l'homme ; il voulut lui apporter lui-même une morale supérieure à tout ce qui était connu jusqu'à ce jour, supérieure même à ce que son imagination aurait pu entrevoir. Il vint nous enseigner à être heureux par la révélation des seuls élémens de la véritable félicité ; il nous apprit à être vertueux par l'excellence des maximes qu'il nous révéla, et par l'exemple de toutes les vertus ; enfin, voulant nous admettre à l'héritage dont nous étions exclus, voulant nous ouvrir les portes du ciel, à jamais fermées pour nous, il se chargea, lui seul, du poids accablant de nos iniquités; il supporta les plus cruelles injures, les plus affreux tourmens, jusqu'à verser tout son sang, jusqu'à livrer pour nous la vie que pour nous il avait prise.

Il est étrange, il est prodigieux que l'on puisse douter de ces vérités : mais il est bien plus étrange qu'on puisse y croire et demeurer insensible, et ne point aimer. On peut opposer à l'incrédule les témoignages les plus authentiques de l'histoire sacrée et profane, témoignages dont il ne peut douter sans

nier également tout ce qui existe sous nos yeux, sans renoncer à son propre sens ; on peut également lui opposer les traditions les mieux fondées et les plus incontestables, des monumens qui parleront toujours au cœur et à l'esprit, et que le temps n'a pu détruire. Cet incrédule est un insensé qui cherche à se tromper, pour ne point cesser d'être pervers ; c'est un coupable qui s'efforce de couvrir ses crimes du manteau de l'incrédulité, dans l'espoir d'échapper au remords ; mais celui qui, possédant la foi, persévère dans son indifférence, celui qui sait tout ce que Dieu a fait pour lui, et ne lui rend pas un tribut de reconnaissance, et ne se sent point pénétré d'amour envers lui, celui-là est l'être le plus incompréhensible que la nature ait pu produire. Lorsque nous voyons tant de bienfaits méconnus, un si grand nombre de faveurs rendues inutiles par ceux qui ne les ignorent point ; lorsque nous sommes témoins de tant de générosité d'un côté, et de tant d'ingratitude de l'autre, de tant d'amour de la part de Dieu, et de tant de froideur de la part de l'homme, nous sommes frappés

d'étonnement et nous en déduisons cette douloureuse vérité : que les faits les plus réels et les plus évidens sont bien souvent ceux qui nous semblent être les plus invraisemblables.

O vous, à qui pour aimer Dieu point ne suffisent ni les sentimens que lui-même a semés dans vos âmes, ni la vue de ses infinies perfections, ni la jouissance journalière de ses immenses bienfaits ; vous dont le cœur demeure insensible aux lois de son amour, comme aux exemples les plus merveilleux ; qui demeurez froids et glacés, malgré le feu qu'il fit descendre du ciel pour en embraser vos âmes, et les flammes que son invisible main daigna allumer elle-même ; vous pour qui demeure sans valeur le sacrifice dont nulle éloquence ne peut dépeindre le prix, que nul esprit ne peut comprendre, dont nulle âme ne saurait apprécier la valeur! O vous qui, dans votre folle erreur, vous croyez au-dessus des intelligences vulgaires, qui vous sont au contraire infiniment préférables ; malheureux insensés! réfléchissez, et considérez un moment quels sont les biens dont vous vous privez, combien vous

vous abaissez volontairement, lorsqu'il dépend de vous de vous élever!

L'amour de Dieu purifie les cœurs les plus coupables ; il change des vases d'ignominie en vases d'élection; il apaise la colère du Seigneur et arrête son bras vengeur ; enfin, cet amour ouvre les portes du ciel et ferme celles de l'enfer. Une âme embrasée de ce feu céleste s'élève au-dessus d'elle-même, se purifie et atteint à une élévation et à une étendue infinies; elle se perd, pour ainsi dire, dans l'Etre Suprême, objet de ses vœux et de son adoration ; elle s'unit, en quelque sorte, à cette grandeur sans bornes, se dépouille de sa propre volonté, de ses propres désirs, pour vivre d'une vie toute divine, de manière qu'on peut dire, pour employer l'expression d'un grand prélat : que de même que l'amour fit de Dieu un homme, il fait également de l'homme un Dieu.

O mon Dieu! il ne peut exister un bonheur, une dignité, une gloire, qui puissent égaler ce que procure votre amour, et c'est vous-même qui m'appelez à jouir de ce bonheur, de cette dignité, de cette gloire! Vous venez, en quel-

que sorte, vous identifier à moi et me délivrer par cette union des liens qui me rattachent à la douleur. Vous venez, en un mot, m'unir par votre amour au suprême bonheur, et me donner comme un avant-goût des délices du ciel.

Auprès de votre infinie douceur, le miel le plus doux, le plus délicieux nectar, sont remplis d'amertume. La blancheur des neiges ne peut approcher de votre pureté sans tache : honneurs, plaisirs, richesses, les trésors du monde, tout est pour moi sans prix et sans attrait, depuis le jour où j'ai commencé à jouir de vous. O amour de mon Dieu!..... Je ne crains point la faim, la nudité, les tribulations, les angoisses, les persécutions de la mort. Toutes ces douleurs seront impuissantes pour me séparer de vous, Seigneur! Je me réjouirai, au contraire, dans leurs étreintes cruelles, protégé par votre amour.

Comme le cerf altéré soupire après les eaux vives, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu! — Que ne m'est-il donné d'arriver au terme de l'aride et triste désert de la vie, afin de me désaltérer aux sources

inépuisables qui abondent dans votre immortelle demeure!

Quand donc est-ce que mes soupirs enflammés, mes gémissemens douloureux atteindront enfin l'objet de mes désirs continuels? Quand donc, ô mon Dieu! mon âme ira-t-elle s'abîmer en votre immensité, pour vivre ainsi dans l'éternité.

Anges du ciel, qui sans cesse chantez les louanges du Seigneur, et environnez son trône éternel, ah! que ne puis je apprendre de vous quelques-uns de ces hymnes sublimes, de ces cantiques harmonieux que vous inspire un divin amour; alors avec quelle joie, avec quelle ardeur, ne le répéterais-je point après vous, quels torrens de joie inonderaient mon cœur, et dans quelle profondeur d'amour plongerait mon âme avide!...

CHAPITRE IX.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Un mot, et c'est le seul, désigne avec exactitude l'amour du prochain, c'est le mot *charité ;* il signifie grâce et allégresse ; c'est l'expression que l'Eglise a constamment employée pour désigner l'amour des hommes, par rapport et en vue de Dieu.

« Lorsque la religion, dit l'auteur du Génie
» du Christianisme, vint réformer le cœur
» humain et faire des vertus de nos affections,
» elle créa une nouvelle passion, et lui don-
» nant un nom, ne l'appela point *pitié*, qui
» semblerait trop orgueilleux, *amour* qui ne
» serait point assez grave, *amitié* qui va s'a-
» néantir dans la tombe ; mais son nom fut

» *charité*, parole qui réunit tous ces divers » sentimens et y joint quelque chose de cé- » leste. — Pour indiquer toute l'aménité, la dé- » licatesse qui lui conviennent, dit le fameux » évêque de Troyes, on alla lui chercher le » nom ingénieux des Grâces, on alla choisir » la plus douce, la plus riante de toutes les » fictions de la Grèce. » Cette expression joint au charme de son origine une exactitude parfaite dans sa définition. La charité est une grâce pratiquée par l'homme riche et puissant, lorsque celui-ci répand, au nom de Dieu, ses bienfaits sur le pauvre. La charité est une grâce, lorsque le pauvre, à son tour, fait descendre du ciel des bénédictions sur le riche. Elle apporte une jouissance à celui qui la pratique comme à celui qui la reçoit; en un mot, elle est une source de joie pour la terre, dont elle augmente le bonheur, et pour le ciel lui-même, qui doit être un jour sa récompense.

Les ennemis du Christianisme ont voulu remplacer son nom si doux par celui d'*humanité* : et le protestantisme britannique y substitua celui de *philantropie* : mais en cela

qu'a-t-on fait, sinon dépouiller la plus belle des vertus de ses attributs divins? La philantropie, synonyme d'humanité, comme le prouve la version latine de l'Epître de saint Paul à Tite (1), n'était ni une chose nouvelle, ni un terme nouveau; mais l'usage exclusif qu'on en fit, la préférence ostensible qu'on lui donna, fut une de ces erreurs dont la réforme marqua sa carrière dévastatrice, et que les prétendus philosophes du siècle ont conservée après elle. Ils évitent avec soin l'emploi d'une expression que prononçaient leurs pères; ils rejettent dédaigneusement des paroles qu'ils ont puisées aux lèvres maternel les, et prononcent avec prétention d'autres termes qui étaient inconnus à ceux-ci, et dont la signification est bien plus triviale, bien moins noble et élevée. Ils diront : L'*homme philantrope*, et rougiront de dire : L'*homme charitable*, parole si douce et si harmonieuse.

Dans le monde moral, la charité et la philantropie sont aussi opposées entre elles que les deux pôles dans le monde physique. L'une prend son origine dans les biens, l'autre la

(1) Chap. 3, v. 4.

doit à la terre. Pour atteindre à l'élévation de la charité, il faudrait que la philantropie pût s'imprégner du sentiment religieux qui lui manque; il faudrait, pour ainsi dire, qu'elle pût se confondre, se transformer dans la charité; celle-ci, au contraire, pour s'approprier tout ce que la philantropie peut produire de meilleur, n'est point forcée de sortir d'elle-même, ni de renoncer en aucune sorte à sa nature céleste. Si la philantropie, qu'un écrivain judicieux appelle *la fausse monnaie de la charité*, désire le bien, ce n'est que par des considérations tout humaines, c'est sans enthousiasme, sans passion, sans véritable sacrifice. La charité, au contraire, s'enflamme, elle vit d'abnégation et de sacrifices, et le sentiment sur lequel elle se fonde est d'une immense sublimité, car c'est l'amour de la créature, comme œuvre et image du Créateur, c'est une sorte de culte, une nouvelle forme d'adoration. « Après le » mot *Dieu*, dit un philosophe, le mot *cha-* » *rité* devrait occuper le premier rang dans » toutes les langues humaines. »

La *charité*, soit comme vertu ou comme

expression, ne saurait jamais être égalée. Celui qui prétendrait la remplacer par une autre vertu, ou lui donner un autre nom, prouverait son ignorance profonde, ou, ce qui est plus grave, une impiété déclarée. La philantropie, l'humanité, la compassion, la bienfaisance, ne sont que de simples élémens de la charité, vertus incomplètes si elles se séparent de ce centre, et moins que cela encore si elles sont le résultat de calculs intéressés, de vaines combinaisons, et si elles se matérialisent, comme la fausse philosophie de nos jours.

Dieu est le fondement de tout ordre moral, comme il est le principe de l'ordre dans le monde physique. Sans lui, tout languit et meurt dans les âmes, de même que tout reste muet et glacé dans la nature. Briser ce premier chaînon, c'est détruire tous les liens, anéantir toute harmonie, et rendre impossible l'existence des sentimens qui doivent unir les cœurs, et n'y laisser pour toujours que l'égoïsme ou le vide.

Demandez aux enthousiastes défenseurs de l'humanité, au point de vue philosophique,

à ceux qui croient ou prétendent croire à l'existence possible des vertus, indépendantes de la religion, quels sont les actes d'héroïsme moral qu'a produits pour le monde cette froide humanité. Consultez les annales des nations, chez lesquelles les législateurs ont prétendu établir des liens de fraternité, après avoir brisé les seuls liens solides, ceux de la religion, et vous verrez à quel point leurs efforts ont été téméraires et vains, combien la morale fut outragée et perdue, quelle succession continuelle de haines, de vengeances, de trahisons ont désolé l'humanité malheureuse. Ils ont mis la nature à la place de Dieu, et cette nature était corrompue : à un système établi par la sagesse infinie, ils préférèrent des systèmes basés sur les passions; et ces systèmes, semblables à des ouragans impétueux, ou bien à la peste ou aux tremblemens de terre, n'ont passé que pour laisser derrière eux d'effroyables ruines.

La morale est comme une plante dont les fleurs et les fruits embaument et embellissent la terre, mais qui prend sa naissance au ciel où elle jette ses racines; celle qui naît ici-bas

n'est qu'une plante parasite, et non la vraie morale. Si parfois elle produit une fleur, elle sera sans parfum, et son fruit, si toutefois elle en porte, sera chétif, dégénéré et peut-être dangereux. Et pourtant, c'est cette fausse morale que les opiniâtres novateurs préfèrent à la seule, pure et véritable : ils lui donnent le titre pompeux d'*universelle*, tandis qu'on peut dire qu'à force d'être la morale de tous, elle n'est la morale de personne ; et tandis qu'on se vante, avec son aide, d'humaniser les tigres, l'expérience nous démontre qu'elle contribue plutôt à donner aux hommes la férocité des bêtes sauvages.

La vraie morale, la morale par excellence, la seule capable de régénérer le monde, ne fut point celle d'Epictète, d'Aristote, de Marc Aurèle, de Senèque, du baron d'Holbach et de tant d'autres, mais uniquement la morale évangélique. Cette morale si pure a-t-elle pour base la philantropie, l'humanité, une bienfaisance toute terrestre? Non : mais simplement la charité. Consiste-t-elle dans ces simulacres de vertu, bas et terrestres comme la poussière qui les alimente? Non,

certainement, mais dans la charité. Enfin, se borne-t-elle aux vains et pompeux discours, dont des sophistes anciens et modernes ont rempli leurs longs et fastidieux traités ? Assurément non ; elles se borne à à la pratique d'une vertu plus aimable que les grâces, plus doucement riante que le sourire de l'innocence, plus précieuse que tous les trésors du monde. Cette vertu est fille de Jésus-Christ. Il la plaça lui-même, comme une fontaine abondante, au milieu des arides déserts de la vie. La Providence avait doué notre nature de sentimens de tendre fraternité. Les hommes se sentaient naturellement portés les uns vers les autres. Le besoin de se rapprocher, de s'entendre, de se secourir mutuellement, existait déjà, et ils ne méconnaissaient point cette vérité ; mais, malgré cela, ils n'en vivaient pas moins en ennemis, et s'entredéchiraient comme des bêtes sauvages. Le cœur humain, qui est encore aujourd'hui un véritable mystère, l'était mille fois davantage alors : porté naturellement à aimer, il haïssait, doué de l'instinct de la fraternilé, il était égoïste; disposé à

l'union et à la paix, il ne semblait devoir vivre qu'au milieu de la discorde et du trouble.

Les Athéniens avaient élevé un temple à la *pitié*, dans lequel les malheureux et même les criminels trouvaient un asile assuré! La pitié y était représentée sous les traits d'une belle femme, portant une couronne d'olivier autour du front, ayant le bras gauche étendu, et tenant en sa main une branche de cèdre. A ses pieds reposait l'oiseau que les Egyptiens honoraient comme le plus doux et le plus compatissant. Homère avait dit : « Il ne » m'est point permis de mépriser l'étranger » ou l'indigent, c'est Jupiter lui-même qui » me les envoie. » « Honorez également le » citoyen et l'étranger, disait Phocylides, car » nous sommes tous étrangers et voyageurs » sur la terre. » Chilon enseignait que non seulement on doit être bienfaisant, mais encore oublier le bien qu'on a fait pour ne se rappeler que de celui qu'on a reçu. D'autres ont répandu, dans leurs écrits, des maximes semblables, jusques-là que Cicéron intitula l'un de ses ouvrages de la parole, *charité*. « *Cha-*

» *ritas generis humani.* » Malgré tout cela, cependant, le paganisme ignorait cette vertu. Les actes de bienfaisance (quelle que fût la manière dont on les désignait), manquaient complètement de motifs qui caractérisent cette admirable vertu du Christianisme, et ces belles maximes étaient plutôt des conseils adressés aux sages, que des préceptes à l'usage des peuples.

Les Hébreux trouvaient dans les livres saints bien des passages qui avaient rapport à cette vertu. Moïse leur dit, entre autres choses, de ne point endurcir leurs cœurs et de ne point fermer leurs mains, mais plutôt de les ouvrir en faveur du pauvre. David appelle bienheureux ceux qui cherchent à découvrir les besoins des malheureux, afin de les soulager. Salomon, au Livre de la Sagesse, ordonne, non seulement de secourir ceux qui souffrent, mais encore de le faire avec affabilité et douceur; et dans le Lévitique on trouve le précepte d'aimer les autres comme nous-mêmes, et pourtant la première des vertus n'était pas bien comprise par ce peuple choisi. Les Juifs croyaient que non seulement ils n'é-

taient point tenus d'aimer leurs ennemis et les étrangers, mais qu'ils devaient même les haïr. Le mot *prochain*, d'une signification si claire pour nous, était pour eux d'une profonde obscurité ; autrement le docteur de la loi n'aurait pas demandé à Jésus-Christ ce qu'il entendait par prochain.

Personne n'avait enseigné, avant Jésus-Christ, que par *prochain* on devait entendre, non seulement l'étranger, mais jusqu'au plus cruel ennemi ; personne n'avait encore dit que l'amour du prochain est une partie du culte que nous devons à Dieu ; personne n'avait cité à l'homme l'exemple de son Père céleste, qui fait luire son soleil également sur tous ; personne n'avait ordonné à celui qui entrerait dans le temple avec la haîne dans le cœur, de suspendre son sacrifice, jusqu'à ce qu'il se fût réconcilié avec son frère ; personne enfin n'avait établi la bienfaisance d'une part, l'insensibilité d'une autre, comme devant être la mesure des récompenses ou des châtimens d'une autre vie.

Jésus-Christ, le premier, établit tout dans un ordre complet et une clarté parfaite ; il

expliqua ce qui semblait encore obscur, il établit tout ce qu'il fallait établir, décida ce qui semblait douteux et incertain ; enfin, ce fut *lui* qui donna un être nouveau, une nouvelle vie à une loi si mal comprise, si mal observée, qni éleva la bienfaisance à une dignité surnaturelle, et la fonda sur des motifs surhumains, qui, associant, pour ainsi dire, Dieu lui-même à tous les purs sentimens de l'homme, afin de les rendre encore plus purs et plus saints, créa une vertu qui sacrifie tout, qui nous attire, sans cesse, vers nos frères, par amour pour Dieu, et vers Dieu par amour pour nos frères; et réunissant ces deux affections dans un seul et même sentiment, donna à nos pensées généreuses un degré d'activité et d'ardeur, dont le cœur humain n'est de lui-même nullement susceptible.

Ce fut avec le Christianisme que commença le règne d'une morale, inconnue jusqu'alors. Tout ce que l'humanité a de plus élevé, tout ce que la philosophie a de plus sublime est son œuvre. A lui appartient l'honneur d'avoir fait vibrer, dans le cœur humain, des cordes jusqu'alors inconnues. Son précepte de la

charité surpasse tout ce que la loi naturelle et divine avait imposé aux hommes. La loi primitive n'était qu'une ébauche, la loi chrétienne est une œuvre parfaitement complète; l'une n'était que l'ombre, l'autre est la plus vive lumière; la pauvre intelligence humaine fixait des limites extrêmement bornées à l'une, tandis qu'à l'autre l'intelligence divine avait marqué une étendue des plus vastes. Aussi Jésus-Christ appelle-t-il ce précepte *le sien*, et un précepte nouveau (1).

« Vous aimerez votre prochain comme » vous-même, dit-il (2), » et, par la parabole du Samaritain, il explique la signification inconnue jusque-là de ce terme, qui concernait les étrangers et les ennemis (3). « Vous » avez ouï dire, ajoute-t-il en parlant à ses » disciples, aimez votre prochain et haïssez » vos ennemis, et moi je vous dis : faites du » bien à ceux qui vous haïssent, priez pour » ceux qui vous persécutent et vous calomnient, » afin que vous soyiez les enfans de votre Père

(1) Jean, ch. 13, v. 34, et ch. 15, v. 12.

(2) Matt., ch. 22, v. 39. — Luc, ch. 10, v. 27.

(3) Luc, ch. 10, v. 30 et suiv.

» qui est dans les cieux, qui fait luire son
» soleil sur les bons et sur les méchans, et
» fait pleuvoir sur les justes et les pécheurs (1).
» Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils
» vous fassent. Aimez-vous les uns les autres
» comme je vous ai aimés (2). »

Quelle admirable prière que celle que le Sauveur adresse, après la cène, à son Père éternel! Et quelle fut cette prière? Etait-ce de nous faire vivre unis, comme les Séraphins de la céleste cour? Bien plus encore : il demande pour nous que nous soyions unis, de manière à n'être plus qu'un seul cœur, une seule âme, que nous soyions *un* comme il était *un* avec son Père (3). Et comment cette union pourrait-elle s'opérer, sinon par le moyen d'une charité héroïque?—Avant cela, le Sauveur avait déclaré que de cette charité devaient dépendre nos destinées dernières et la sentence favorable ou contraire du grand jour du dernier jugement. « Alors, dit-il, le
» roi dira à ceux qui seront à sa droite : ve-

(1) Matt., ch. 5, v. 45, etc.

(2) Jean, ch. 13, v. 34; ch. 15, v. 12 et 17.

(3) Jean, ch. 17, v. 11.

» nez, les bénis de mon Père, posséder le
» royaume qui vous a été préparé depuis le
» commencement du monde, car j'ai eu faim,
» et vous m'avez donné à manger; j'ai
» eu soif, et vous m'avez donné à boire;
» j'ai été voyageur, et vous m'avez donné
» l'hospitalité; j'étais nu et vous m'avez vêtu,
» malade, et vous m'avez soigné, prisonnier,
» et vous êtes venu me visiter dans ma pri-
» son. Et les justes lui diront : Seigneur!
» quand donc avez-vous eu faim, et que nous
» vous avons donné à manger, soif, et que
» nous vous avons donné à boire; quand
» avez-vous été voyageur, et que nous vous
» avons donné l'hospitalité, nu, et que nous
» vous avons vêtu? Quand avez-vous été in-
» firme ou prisonnier, et que nous vous avons
» visité? Et le roi leur répondra : Je vous le
» dis en vérité, toutes les fois que vous aurez
» fait ainsi au moindre de vos frères, c'est à
» moi que vous l'avez fait. Et il dira ensuite à
» ceux qui seront à sa gauche : J'ai eu faim, et
» vous ne m'avez point donné à manger, soif,
» et vous ne m'avez point donné à boire;
» j'ai été étranger, et vous ne m'avez point

» accueilli, infirme, prisonnier, et vous ne
» m'avez point visité : allez maudits au feu
» éternel! »

Déclarer que les plus misérables des hommes sont nos frères; que le bien que nous leur ferons est fait à Dieu lui-même; que ce que nous leur aurons refusé lui est également refusé, en faire dépendre notre sentence définitive, comparer enfin l'amour que nous devons avoir entre nous, avec l'amour qu'il nous porte, et la fraternelle affection qui doit nous unir, avec l'amour infini qui l'unit lui-même à son Père céleste, c'est porter au plus haut, au plus sublime degré la force, la clarté, l'énergie de l'expression. Quel serait le philosophe ou l'orateur qui trouverait des pensées et des termes aussi clairs et aussi convenables? Quel poète trouverait des images aussi vives, pour établir une doctrine quelconque, et pour l'insinuer aux cœurs? Et quel est celui qui, sachant que de l'observance fidèle de cette doctrine doit dépendre son sort éternel, et qui devant choisir entre un bonheur sans fin, ou un malheur et un châtiment éternel, hésiterait un instant dans son choix?

La veille de sa mort, embrasé d'amour pour le genre humain, dont il allait opérer la rédemption, et au moment de se séparer de ses bien-aimés Apôtres, qu'est-ce que Jésus-Christ exige d'eux et de tous ceux que l'avenir devait mettre au rang de ses disciples? Une pauvreté absolue, comme celle dans laquelle il avait vécu lui-même: un abandon complet du monde, et la vie retirée au fond des déserts? Non. Leur demanda-t-il de verser tout leur sang pour lui? Non: mais simplement de s'aimer mutuellement comme ils avaient été aimés de lui; et de crainte qu'ils n'attachassent point suffisamment d'importance à cet ordre formel, il le leur renouvelle, par trois fois, dans ce discours sublime qu'on ne peut lire sans attendrissement, et qui est, peut-être, dans sa touchante simplicité, ce que l'*Homme-Dieu* nous laissa de plus admirable et de plus éloquent. Ceux qui disaient, en parlant de lui, « nous n'avons jamais entendu aucun » homme parler de la sorte, » qu'auraient-ils pensé et dit, s'ils l'avaient entendu dans cette occasion solennelle?

Et pourtant Jésus-Christ n'établit point la

charité seulement par ses préceptes et ses discours, il ajouta à la parole la force toute-puissante de l'exemple. Les trois dernières années de sa vie furent une suite prodigieuse d'exemples de charité. Il pouvait, de sa puissante parole, détourner le cours des fleuves, abaisser les montagnes et combler les vallées, changer le cours lumineux des astres, écraser de sa foudre les incrédules et les impies; mais loin de là, les miracles qu'il opérait consistaient en des actes de charité. Il multipliait le pain et les poissons pour nourrir, dans le désert, la foule qui le suivait; il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, et étendait sa main bienfaisante jusqu'aux régions du tombeau, pour en rappeler les morts. Il pouvait faire descendre le feu du ciel sur des persécuteurs, ou commander à la terre de s'entr'ouvrir pour les dévorer : au lieu de cela que fait-il? Attaché à la croix, et près d'expirer dans les plus affreuses tortures, il demande avec instance à son Père éternel le pardon de ses bourreaux.

Digne imitateur de son divin Maître, et nourri de sa parole et de son exemple, saint

Jean, l'apôtre de la charité, visitant les églises d'Asie, dont il était le fondateur et le patriarche, répétait sans cesse, dans les assemblées des fidèles, ces paroles si simples : « Mes petits enfans, aimez-vous les uns les » autres ; » et ses disciples lui demandant pourquoi il leur répétait toujours la même chose, il leur répondait : « C'est parce que » c'est le précepte *du Maître*, et que si vous » le pratiquez, il suffit pour vous rendre par- » faits aux yeux de Dieu. »

Saint Paul, d'autre part, disait : « Faites » disparaître l'inégalité qui se trouve entre » vous et vos frères. Que vos aumônes soient » abondantes et distribuées avec joie ; car » Dieu aime celui qui donne ainsi. Celui qui » aime son frère accomplit la loi. Tous les » commandemens sont réunis en celui-ci : » Aimez votre prochain comme vous-même. »

Quelle admirable lettre que celle où, instruisant les premiers chrétiens sur la charité, il leur parle ainsi : « Quand je parlerais toutes » les langues des hommes, et des anges » mêmes, si je n'ai point la charité, je ne » suis qu'un airain sonnant et une cymbale

» retentissante ; quand j'aurais le don de pro-
» phétie, que je pénétrerais tous les mystères,
» que je posséderais toutes les sciences, et
» quand j'aurais toute la foi possible, jus-
» qu'à transporter les montagnes, si je n'ai
» point la charité, je ne suis rien. Et quand
» je distribuerais toutes mes richesses pour
» nourrir les pauvres, et que je livrerais
» mon corps pour être brûlé, si je n'ai point
» la charité, je ne serai rien. »

Quelle profondeur de pensées! quelle force d'expression! Parler la langue des anges, être prophète, martyr, opérer des miracles, et malgré tout cela n'être rien! Avoir les lumières, les pensées des anges, lire dans l'avenir, entrevoir avec clarté les destinées des hommes, braver la fureur des tyrans, se précipiter avec joie au milieu des flammes pour rendre à la vérité un témoignage éclatant, l'établir au prix de son sang, se dépouiller de tout en faveur de l'indigence ; posséder un pouvoir étendu sur la nature entière, changer et détruire ses lois, gouverner à son gré le cours des astres, les vents et les ondes, et avec tout cela n'être rien! Est-ce un enthousiaste

qui parle ainsi? Est-ce une imagination qui s'égare? Non. Est-ce le résultat d'un délire extatique? Non : celui qui parle ainsi est un homme inspiré qui ne ment point, n'exagère point, ne peut se tromper ni nous tromper.

« Que votre charité, dit saint Grégoire de » Nisse, s'étende à tous les âges, à toutes les » conditions; qu'elle aille nourrir les orphe- » lins, soutenir les vieillards et les faibles; » qu'elle soit la consolation, le soulagement » de tous les maux, de toutes les douleurs, » et le port assuré des malheureux. »

« Dieu, dit saint Augustin, nous ordonne » de porter réciproquement les fardeaux les » uns des autres. Le fardeau des pauvres c'est » la misère, celui des riches est l'abondance. » Heureux du siècle, hâtez-vous d'alléger le » poids des infortunés, et vous travaillerez » ainsi à vous décharger vous mêmes; dimi- » nuez les besoins de vos frères, et ceux-ci » diminueront le fardeau qui pèse sur vos » épaules : mais ne le faites point par des » motifs purement humains; que le mobile » de vos actions soit la charité. »

La charité c'est le grand lien qui rassemble

tous les élémens de l'ordre social; elle est la réparatrice des misères et des fautes, l'état intermédiaire et sublime entre la dégradation de la race humaine et le retour à l'immortalité promise; enfin elle est encore et en même temps la plus douce des sensations de l'âme.

Comment parle la sainte Ecriture de celui qui est dénué de cette vertu, de celui qui n'aime point son semblable? Elle le désigne comme un homme qui marche sans cesse, dans les ténèbres de la nuit, comme un menteur, dont la bouche est vendue à l'imposture; d'un assassin, d'un impie qui ne connaît point et n'aime point Dieu, enfin, comme d'un coupable qui mérite la mort.

Effacez la charité du milieu des hommes, et vous interceptez toute communication entre le ciel et la terre : le ciel nous échappe et la terre revient au néant dont elle est sortie. La religion n'est plus qu'une sèche philosophie, une théorie stérile, qui abandonne l'homme au vide de son néant et aux débordemens d'une affreuse perversité! La charité est la chaîne qui unit l'homme à Dieu, et joint les hommes entre eux. Elle est venue éclair-

cir le mystère de l'inégalité des conditions et rétablir l'équilibre que cette inégalité a détruit. Sans la charité, cette différence des conditions ne ferait qu'augmenter, et les sentimens naturels d'humanité seraient d'un bien faible secours contre ce torrent; par elle, le riche apprend quelle partie de ses biens est la propriété du pauvre, le pauvre lui doit de savoir que la Providence ne lui a point refusé ce qui lui manque, mais qu'elle l'a simplement déposé entre les mains libérales du riche, pour mieux les unir entre eux. Sans la charité, les hommes vivraient isolés lorsque les intérêts de l'égoïsme ne les rapprocheraient point, mais, par elle, devenus nécessaires les uns aux autres, et réunis entre eux comme les différens membres d'un même corps, ils ne forment plus qu'une seule famille, sous la conduite et la direction du même père, jusqu'au jour où l'homme ne connaissant plus ni les souffrances ni les besoins de la vie, la seule inégalité qui restera encore sera celle des mérites et des vertus.

Alors, en effet, la science, le don des langues et celui d'opérer des miracles, tout,

en un mot, disparaîtra et pour toujours, mais la charité ne cessera point. Alors, voyant et possédant Dieu, sans nuage et sans obscurité, mais face à face et dans toute sa gloire, possédant enfin et en réalité ce qui est aujourd'hui l'objet de notre foi, le but de nos espérances, nous n'aurons plus de foi, nous n'aurons plus d'espérance, quoiqu'elles aient pu être compagnes inséparables de notre pélerinage ici bas, et il ne nous restera plus que la seule charité. Elle survit à toutes les autres vertus. Toutes meurent et s'anéantissent avec nous : elle seule survit à la destruction du corps et ne saurait mourir. La destruction de tout le reste semble devoir, au contraire, l'agrandir et la fortifier. Lorsque tout ce qui brille dans l'homme va s'éteindre et s'anéantir dans la nuit du tombeau, elle se relève plus brillante et plus pure, pour conduire l'âme, dégagée de ses liens terrestres, à la demeure des justes, et ne cessera d'augmenter ses joies, de multiplier ses délices.

CHAPITRE X.

SUITE DU MÊME SUJET.

Dès son établissement, le Christianisme renouvela la face du monde. C'est à la charité que la religion a dû, avant tout, ses merveilleux progrès. Dieu se servit de la charité pour porter jusqu'aux extrémités de la terre le précieux bienfait de la foi. Dès les premiers jours de son existence, la charité des chrétiens arrachait de justes louanges à leurs persécuteurs, forcés de reconnaître en elle un cachet tout divin et une puissance surhumaine. Ces premiers enfans de l'Eglise n'exceptaient de leur zèle, de leur charité, ni leurs ennemis, ni leurs propres bourreaux Ne formant entre eux qu'un seul cœur et qu'une seule âme,

s'aimer semblait être leur premier besoin, comme leur devoir le plus doux; se secourir mutuellement, leur occupation la plus constante. « Il est honteux, disait Julien, que les » Galiléens nourrissent leurs pauvres et les » nôtres. »

Le Christianisme venait à peine de naître, et ne se soutenait qu'au milieu de dangers divers; s'avouer chrétien était un crime puni de mort, et déjà les rayons bienfaisans du Christianisme brillaient sur le monde entier. A sa voix toute puissante, la charité gravissait les montagnes les plus escarpées, bravait la fureur des ondes, et les mers les moins navigables. La faim, la soif, la persécution, la mort, rien ne pouvait arrêter, dans sa marche triomphante, cette digne fille du ciel.

Trois siècles de persécutions furent pour elle trois siècles de triomphes non interrompus. Pénétrant dans les plus sombres cachots avec les confesseurs et les nombreux martyrs de la foi, cette charité divine venait journellement, s'associant à leurs travaux, les consolait, les soutenait au milieu de leurs souffrances, les encourrageait à verser tout leur

sang pour Jésus-Christ. Elle les accompagnait encore jusqu'au lieu du supplice, et entourait de consolation et de douceur le moment redoutable de la mort, qui s'échangeait, pour ces martys, en un moment plein de joie, qu'ils désiraient avec ardeur. Ces martyrs, qui faisaient preuve d'un héroïsme aussi extraordinaire, n'étaient pas seulement des hommes courrageux et forts; on voyait encore, parmi ces chrétiens fidèles, de jeunes vierges, gracieuses et vivantes images de la charité, et dont le courage surpassait souvent celui des hommes. Alors, on vit souvent les bourreaux, devenus victimes volontaires, rendre un éclatant hommage à la vérité. Les conversions se multipliaient journellement. Bien souvent, des centaines de spectateurs, émerveillés à la vue de ces étonnans prodiges, demandaient à embrasser une religion qui se présentait réellement comme la religion de l'amour et des merveilles. Ce fut alors qu'une morale pure et vraiment sainte remplaça une morale fausse et vicieuse. La barbarie, que les maximes des philosophes et les soins des législateurs n'avaient pu détruire,

fit place à la véritable civilisation. A mesure que le Christianisme s'étendait, on voyait disparaître devant lui les combats des gladiateurs, les sacrifices humains, et tant d'autres horreurs que la charité chrétienne pouvait seule entreprendre d'abolir.

Tout ce que l'homme a pu produire de plus sublime, durant le cours de dix-huit siècles, soit dans les arts ou dans les sciences, soit en tout ce qui tend au bonheur de l'humanité, nous le disons sans hésiter, c'est l'ouvrage du génie chrétien. En effet, qu'on examine les nombreux chefs-d'œuvre qu'il a donnés au monde! Comme éloquence, que pourrait-on comparer aux *Oraisons funèbres* de *Bossuet?* Quelle poésie dramatique égalerait *Esther* ou *Athalie?* Quel poême épique oserait-on comparer au *Paradis perdu*, à la *Jérusalem délivrée?* Dans la peinture, où trouver un ouvrage digne d'être placé auprès de la *Transfiguration* de Raphaël, ou dans la sculpture du *Christ* de Girardon? Quel architecte produisit jamais un chef-d'œuvre comparable à l'église de Saint-Pierre de Rome? Et, pour nommer ce qui surpasse tous les

produits des sciences et des arts, pour parler des œuvres de bienfaisance, quelle entreprise égala jamais, dans l'antiquité, la fondation des hôpitaux? Les sciences et les arts existaient déjà avant l'établissement du Christianisme, quoique ce ne fût qu'après cette époque qu'ils atteignirent au plus haut degré de perfection. Au génie des anciens nous devons de précieux monumens qui ont bien souvent servi de type et de modèle pour l'exécution des monumens modernes. Mais que dire des hôpitaux? de ces asiles élevés par une pieuse bienfaisance? Ne furent-ils point l'œuvre et l'invention de la charité? Ne les doit-on pas uniquement au sentiment chrétien?

Voltaire, il est vrai, voulant disputer au Christianisme cette gloire si juste et si vraie, prétendit prouver que les hôpitaux avaient été connus des Grecs. Il cite à cet effet un passage de Diogènes-Laërce, relatif à Byon; mais ce passage ne prouve rien à cet égard. Depuis les sages et consciencieuses recherches de Percy, Wilhelm, Mistral Monges et plusieurs autres, il est généralement reconnu qu'en aucun temps et chez aucun peuple

il n'a existé, avant l'ère chrétienne, la moindre institution qui ressemblât, même vaguement, à ce que nous nommons actuellement *hôpitaux*. Les temples d'Esculape, dans la Grèce, étaient plutôt destinés à des pratiques cachées et superstitieuses, qu'au soulagement des misères et des souffrances de l'humanité. L'établissement fondé par le roi et grand-prêtre Hircan, n'était qu'un monument expiatoire élevé à la mémoire de David, dont le tombeau avait été profané. Le mot *hospitium*, chez les Romains, admettait diverses interprétations; tantôt il désignait la maison d'un ami, d'autres fois on l'employait pour désigner une hôtellerie.

Les premiers hôpitaux furent d'abord élevés par la piété des fidèles. Plus tard, les gouvernemens eux-mêmes voulurent s'en charger. Dans l'origine, ces hôpitaux n'étaient desservis que par les mains toutes pures de la charité. L'emploi des mercenaires y eût semblé une profanation. Et ces mains si pures, ne les trouva-t-on que dans les premiers jours de la chrétienté? Ont-elles disparu pour jamais avec la ferveur primitive? Non. — Plus

ou moins visibles, plus ou moins sensibles, elles ont continué et continuent encore à accomplir la divine mission de bienfaiteurs de l'humanité. Quelques exemples pourront facilement nous en convaincre. Que l'on songe aux religieux de Saint-Bazile, se consacrant au service des lépreux dans les maisons de refuge, spécialement consacrées au soulagement de ces infortunés. Que l'on suive les Bethléemites dans leur course lointaine, lorsqu'ils vont établir, au fond des mines du Pérou et du Mexique, un service régulier de secours, semblable à celui qui existe dans les hôpitaux des villes. Qu'on les voie, soulageant ainsi tant d'infortunés qui, sans leur dévouement, mourraient dans l'abandon le plus complet. Que dire encore des religieuses Augustines, passant les jours et les nuits dans les plus pénibles travaux, forcées souvent de descendre dans la rivière, durant les froides nuits d'hiver, pour laver le linge des malades; elles sont pour ainsi dire insensibles à la rigueur de la saison et au dégoût naturel d'un travail aussi rebutant. En France, ne vit-on pas les plus grandes dames de la cour, de

cette cour la plus brillante de l'Europe, s'exilant volontairement, pour aller au Canada, au milieu des horreurs de la guerre, desservir elles-mêmes des hôpitaux établis pour le soulagement des malheureux sauvages? Que l'on voie enfin, et de nos jours encore, les religieux du Mont-Saint-Bernard et les sœurs de charité. — Mais, en nommant les moines de Saint-Bernard et les filles de Saint-Vincent-de-Paule, je dois m'arrêter un instant. Au milieu de cette longue chaîne de montagnes, qui sépare la France de l'Italie, la Suisse de l'Allemagne, se trouve situé le monastère que fonda, au dixième siècle, Bernard de Monthon, dont cet asile a conservé le nom jusqu'à nos jours. C'est l'habitation la plus élevée de toutes celles de l'Ancien-Monde. L'hiver, avec toutes ses horreurs, y a établi son règne. L'œil n'y saurait jamais découvrir la moindre trace de végétation. La vue ne s'étend au loin que sur d'immenses montagnes de neige, entassées les unes sur les autres et se perdant dans les nues. C'est dans ce séjour aride et désolé que, depuis huit siècles, la plus sublime charité rassemble successivement des hommes d'une

prodigieuse vertu. Quelle que soit la force physique de ces hommes, il n'en est aucun dont la vie, dans ce séjour, dépasse le terme moyen de dix années. L'extrême raréfication de l'air qu'ils respirent abrège incessamment leurs jours, et en fait des victimes certaines d'un perpétuel sacrifice. Séparés du reste des hommes, ou ne voyant que ceux que le hasard, la curiosité ou le malheur conduisent vers eux, ces pieux cénobites pratiquent journellement des actes d'humanité, ou plutôt de la plus héroïque charité. Sans distinction de croyance ou de nation, ils accueillent également tous ceux qui leur demandent un asile. Ils n'attendent point qu'on vienne solliciter leur charité; soldats d'une nouvelle milice, ils marchent à la découverte du malheur, et cette pieuse recherche est le principal but qu'ils se sont proposé. Guidés par des chiens d'une race singulière, doués d'un instinct particulier, et qui ont la propriété de découvrir un corps humain à quelque distance qu'il se trouve, ces pieux solitaires quittent leur demeure au milieu des nuits les plus sombres, et vont à la recherche des voyageurs perdus

dans les neiges. Ils ne craignent ni la fureur des vents, ni le froid glacial des montagnes, ni la profondeur des précipices. S'ils rencontrent quelques malheureux, ils les conduisent ou les portent jusqu'au monastère. Quel langage pourrait décrire les soins touchans dont ces infortunés deviennent alors l'objet? Mais la tâche de leurs bienfaiteurs ne se borne pas à ces soins : ils s'étendent au-delà de la vie. Les rochers qui, à une grande distance, environnent le monastère, n'offrant aucun terrain convenable à la sépulture des corps qui périssent dans ces montagnes, ils sont exposés, dans des filets, à l'air glacial qui bientôt les pétrifie et les préserve ainsi de la corruption, et d'une manière si parfaite, qu'au bout de bien des années plusieurs d'entre eux ont été reconnus par les parens ou amis de ces morts.

C'est ainsi que les moines du Mont-Saint-Bernard, plus élevés au-dessus des sentimens humains que leur habitation ne l'est au-dessus des demeures ordinaires des hommes, entourés de cadavres et respirant un air homicide, passent dans la pratique des plus su-

blimes vertus une vie qui doit sembler aux impies, aux ingoïstes et aux indifférens, un incompréhensible mystère, ou la plus complète folie. Mais, à l'exception de ces derniers, quel est l'homme qui ne s'attendrirait, en comtemplant ces nouveaux héros du Christianisme ? Qui ne serait tenté de se prosterner devant eux, par respect et par admiration?

Les sœurs de la Charité sont encore un prodige constant qu'opère chaque jour, à nos yeux, cette admirable vertu de la charité. Survivant à tout, même au torrent désastreux de la révolution française, elles résistèrent à ce qui, ne respectant rien, fit pourtant une exception en leur faveur. Les passions déchaînées qui attaquaient tout, suspendaient leur fureur à la vue de ces anges de la terre. Plus d'une fois de frénétiques soldats, envahissant leurs hôpitaux et vociférant les plus grossières injures contre elles, revenaient calmes et pleins de repentir et de vénération.

Au seul nom de sœurs de la Charité, toutes les idées de vertueux héroïsme semblent s'éveiller. « Peut-être, dit le Patriarche des phi-

» losophes, n'est-il rien de plus beau sur la » terre que le sacrifice que fait un sexe faible » et délicat de sa beauté, de sa jeunesse, et » souvent de son haut rang, pour aller dans » les hôpitaux se mettre au service de toutes » les misères humaines, dont la vue est si » humiliante pour notre nature orgueilleuse, » si révoltante pour notre délicatesse; » mais ce qu'il n'ajoute pas, c'est que de pareils sacrifices ne sont que l'effet d'une tendre piété, c'est que toute l'antiquité païenne ne saurait nous offrir la moindre chose qui puisse être comparée à cette admirable institution; c'est qu'avant l'établissement du Christianisme, rien d'aussi grand n'avait paru dans le monde; c'est que le protestantisme anglais, si fier de ses établissemens philantropiques, envie sans cesse aux catholiques celui-ci, qui ne saurait s'acclimater chez eux.

Ainsi que l'enthousiasme du génie fait les poètes et les orateurs, l'enthousiasme de la gloire les grands capitaines et les héros, l'enthousiasme de la charité, dira-t-on peut-être, fait les filles de Saint-Vincent-de-Paule! Mais l'enthousiasme aime et recherche la publi-

cité; il grandit à la voix de la renommée, et les humbles filles de Saint-Vincent échangent les délices, la splendeur, les vanités de ce monde contre l'obscurité des hôpitaux ou les tristes demeures des larmes et de la douleur. L'enthousiasme ne brille que par accès, sa lumière est fugitive comme celle de l'éclair qui fend les airs un instant pour disparaître aussitôt; mais les sœurs de la Charité, ne les voyons-nous pas toujours les mêmes? Leur vie, c'est le sacrifice du matin, du jour, du soir et de la nuit; c'est le pénible travail, le dévouement de tous les instans. Où pourrait-on trouver une constance dans la souffrance qui égale la leur, une plus tendre compassion pour les affligés? Réunissant à la fois tant de pitié et d'indulgence pour les autres à tant de sévérité pour elles-mêmes, faisant journellement preuve d'une patience persévérante, d'une abnégation héroïque, nous ajouterons même d'un courage magnanime, nous les voyons partout et toujours supérieures aux misérables intérêts de la vie. Et pourtant leur existence se passe au milieu d'objets qui révoltent les sens, d'ingratitudes qui désolent

l'esprit. Quelle force inconnue soutient donc ce sexe délicat? Quelle est la main puissante qui défend ces innocentes vierges, et éloigne d'elles le danger et les malheurs auxquels elles semblent s'exposer? Par quel miracle, enfin, conservent-elles tout à la fois leur vie et leur vertu? Quelque colonne lumineuse marche-t-elle devant leurs pas, ou bien est-ce un reflet de la gloire divine qui rayonne sur leurs traits?

Et ce n'est point seulement dans les hôpitaux qu'elles se consacrent au service de l'humanité. Partout où l'on pleure, où l'on gémit, où la vie lutte et se débat contre la mort; partout où des soins et des consolations sont nécessaires ou utiles, les filles de Saint-Vincent accourent sans hésitation. On les voit également porter leurs secours aux rues populeuses des villes, aux chemins escarpés ou isolés des champs, sans être arrêtées par la crainte, par le danger ou tout autre entrave. Semblables à des anges envoyés du ciel, leur mission ne se borne point à distribuer des secours temporels. Que de fois n'a-t-on pas entendu descendre de leurs lèvres, si pures,

les douces et consolantes paroles que la religion leur inspire, et qui souvent seront allées rappeler au bercail des âmes égarées et coupables, qui devaient périr dans l'abîme du crime et de l'erreur? Combien de fois encore n'ont-elles pas, d'une parole ou d'un geste, fait pénétrer la lumière de la foi au milieu des ténèbres de l'incrédulité, ou introduit près du chevet du criminel expirant les consolations et l'appui de l'espérance?

Si nous portons nos regards des sœurs de la Charité aux missionnaires qui ont voué leur existence à la propagation des vérités de l'Evangile, notre admiration, notre étonnement, ne font qu'augmenter. Ceux-ci traversent les mers les plus éloignées, les torrens les plus rapides, les plus effrayantes solitudes, dans l'intérêt d'hommes qui leur sont inconnus, et qui souvent même deviendront leurs bourreaux, ou du moins leurs ennemis acharnés. Il n'est point de travaux, de fatigues auxquels ils ne s'exposent pour leur former un cœur, une âme, leur enseigner une morale, un culte; ne demandant pour récompense que le bonheur de leur prochain,

et n'espérant souvent que la couronne du martyre « Comment la terre entière ne se » prosterne-t-elle pas, dit un grand évêque, » devant de tels hommes, qui semblent réel- » lement à part du reste de l'humanité. »

Que Dieu nous préserve de trouver dans ces admirables exemples de charité un sujet de découragement! Lorsque l'aigle majestueux semble s'élever du sommet du Liban à la hauteur des astres, de plus humbles oiseaux ne cessent pas de voler à la hauteur où peuvent les porter leurs ailes. Les champs de la charité sont d'une immense étendue, et il n'est personne qui, voulant y consacrer son travail, n'en recueille une abondante moisson. Avant toute chose, nous y trouvons les actes négatifs de la charité, c'est-à-dire ce que nous devons complètement éviter; l'intrigue, la calomnie, toute espèce d'injure, toute sorte d'offense envers le prochain. Ensuite viennent les actes positifs que nous avons sans cesse des occasions de pratiquer, même dans la vie la plus ordinaire. Accuse-t-on notre prochain, défendons-le. Verse-t-il des pleurs... ah! quand ce serait notre plus

cruel ennemi, nous devons essuyer ses larmes, et si cela nous est impossible, du moins partager sa douleur. Avons-nous lieu de croire que nos pas et nos fatigues peuvent être utiles à l'orphelin, à la veuve, à l'infortuné sans défense? Que rien ne nous empêche de les leur consacrer. Pourrions-nous, par nos conseils, rappeler au chemin de la vérité ceux qui en sont éloignés? N'attendons pas qu'on sollicite de nous ces conseils, car attendre qu'on les demande, lorsque nous en reconnaissons l'urgence, c'est une apparente *prudence* et, en réalité, un coupable *égoïsme*. S'il nous est impossible de secourir notre semblable, du moins ne lui témoignons ni aigreur ni impatience, et que nos excuses, de ne pouvoir venir en aide, soient elles-mêmes charitables et consolantes. Quiconque maltraite celui auquel il ne peut être utile, ou bien celui qui a reçu ses bienfaits, devient coupable aux yeux du Seigneur. Enfin, quelqu'un manque-t-il du nécessaire, donnons le lui nous-mêmes, sans que notre main gauche sache ce que donne la droite; si nous jouissons de l'abondance, donnons avec libéra-

lité, sinon partageons encore et sans crainte, avec notre semblable, le peu que nous possédons.

Celui qui donne au pauvre, dit la sainte Ecriture, ne connaîtra pas l'indigence (1). Le Seigneur ne laissera pas l'âme du juste languir altérée (2). Daniel ne manqua de rien dans la fosse aux lions (3), et Elie fut nourri par les corbeaux dans le désert (4). Regardez, dit le Seigneur, les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, et n'amassent point dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit (5). Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous, afin de vous délivrer de tout mal (6). L'aumône, selon saint Jean-Chrysostôme, parle au Très-Haut en notre faveur, non comme suppliante, mais comme reine. Elle réclame pour nous tout ce qui nous est nécessaire ; elle présente nos vertus, si nous en avons, au tribunal

(1) Prov., ch. 28, v. 27.
(2) Prov., ch. 10, v. 3.
(3) Dan., ch. 14, v. 30 à 38.
(4) Rois 3-17-6.
(5) Matt. 6-26.
(6) Eccl. 29-15.

suprême des récompenses; et c'est elle encore qui anéantit nos fautes, comme l'eau éteint le feu. L'insensibilité et l'indifférence, au contraire, nous privent de tous ces avantages, elles deviennent pour nous les causes du plus grand malheur, et nous ôtent pour jamais tout droit aux miséricordes du Seigneur. Les livres saints nous le disent, celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, élevera lui-même sa voix vers Dieu et ne sera point exaucé (1). Et vous, riches de ce monde, croyez-vous avoir accompli ce rigoureux devoir, lorsqu'après avoir accordé à l'indigence quelques secours, quelques aumônes, vous vous abandonnez au luxe et à la dissipation; ou bien pensez-vous que votre prodigieuse opulence puisse vous dispenser de mener une vie simple et frugale, dès que vous aurez distribué en aumônes une petite partie de vos revenus? Hélas! vous êtes dans la plus profonde erreur. Semblables aux Israélites, si vous avez amassé une plus grande part de manne, il ne vous est point permis d'en retenir, pour votre usage, plus que la

(1) Prov., ch. 21, v. 13.

part désignée par la loi. Tant qu'il existera un seul pauvre, la moindre somme dépensée en luxe est un vol que vous lui faites.

Mais il est dur et bien difficile, dira-t-on peut-être, de conserver une sévère économie au sein de l'opulence; mais que trouvons-nous de grand et de généreux qui ne soit difficile et pénible? S'il avait suffi, pour être charitable, de faire ce qui ne coûte aucun effort, et s'il n'eût fallu que suivre l'impulsion de nos cœurs, sans nous priver en aucune façon et sans nous faire aucune violence, Jésus-Christ n'aurait point nommé la charité un précepte nouveau, et ne serait point venu nous servir lui-même de modèle. Il a donné sa vie pour nous, et qui oserait prétendre que la charité ne s'étend pas jusqu'au sacrifice de notre vie, s'il le faut, pour nos semblables, et à bien plus forte raison jusqu'au sacrifice de la fortune, de la santé, de la réputation, du repos? Et pourtant, que sont tous ces biens qu'il nous coûte si fort d'abandonner? La richesse succombe souvent sous les vains et aveugles caprices du sort; elle s'évanouit, comme la fumée, ne laissant derrière elle que d'amers

regrets, des besoins imaginaires. Une crainte, un désir, un rêve, un rien suffisent pour nous enlever le repos. La réputation, si elle est un élément de bonheur, en est un élément bien fragile : lorsqu'elle semble inattaquable et ferme comme le roc, le moindre souffle de l'intrigue suffit souvent pour l'ébranler et l'anéantir. La santé est un bien que le moindre accident nous enlève. La vie enfin est une lumière que le plus léger souffle peut éteindre, et qui, bien des fois, nous abandonne au moment où elle semblait briller d'un éclat plus pur et plus durable.

Nous sommes souvent d'une extrême parcimonie envers notre prochain; nous craignons de devenir pauvres, en partageant avec lui ce que nous possédons, tandis que nous le devenons facilement, par suite de notre dissipation ou de l'inconstance de la fortune. Nous ne faisons point un effort en faveur de nos semblables, de crainte de nous gêner ou de perdre notre tranquillité, et cette tranquillité si recherchée nous abandonne et s'enfuit sans que, pour cela, nous ayons fait une démarche ou un seul pas. Dans les temps de

troubles ou de bouleversemens politiques, nous n'osons pas venir en aide à ceux que l'opinion triomphante condamne et flétrit, nous n'osons les vêtir dans leur nudité, rassasier leur faim ou les visiter dans leur prison, dans la crainte de compromettre une réputation dont nous semblons faire une divinité protectrice, et cette trompeuse divinité nous délaisse et nous fuit d'un instant à l'autre, et souvent même c'est elle qui aiguise les poignards qu'on nous plongera dans le cœur. Nous craignons bien plus de nous exposer au froid, à la chaleur, à la pluie ou autres inconvéniens aussi futiles, que de manquer aux lois de la charité, et cela pour ménager l'idole de notre santé; et c'est à l'abri de nos maisons et sous les draperies de nos lits, que la douleur vient nous chercher, et que cette santé si chère nous est enlevée! Enfin, nous considérons comme une folie de donner notre vie pour nos frères, lorsque ce ne serait qu'échanger une existence passagère et misérable contre une félicité inaltérable et sans fin; et cette vie que nous aimons si ardemment, et dont nous désirons

la prolongation, peut-être que, par suite de nos coupables excès ou par d'autres raisons inconnues, elle ne doit pas durer une année, un mois, une heure, peut-être pas un instant.

Je n'ignore pas que la jeunesse insouciante ou la vieillesse égoïste trouveront d'une extrême difficulté, sinon complètement impossibles, les sacrifices qu'exige la charité. Les uns et les autres, voyant la distance extraordinaire qui les sépare du but qui leur est désigné, se découragent souvent, ignorant que dans la marche ascendante de la vertu, plus que dans tout autre chemin, les premiers pas facilitent ceux qui suivent, et que la course qui d'abord est lente et faible, à moins d'avoir reçu une impulsion extraordinaire, prend bientôt une rapidité qui ne fait qu'augmenter à mesure qu'elle approche du terme.

La sagesse humaine est souvent forcée de s'arrêter et de laisser imparfaits les ouvrages qu'elle avait entrepris, par cela seul qu'elle ne proportionne point toujours également ses moyens à la difficulté de l'exécution. Il n'en est point ainsi de la sagesse éternelle. Jamais elle n'ordonne l'exécution d'une œuvre

sans accorder les moyens de réussir ; aussi, supposer impossibles, ou d'une difficulté presque invincible, des actes que Dieu exige impérieusement de nous, c'est lui faire une grave et impardonnable injure. Celui qui tentera graduellement d'accomplir ces œuvres, quoique les plus sublimes puissent, en effet, effrayer sa faiblesse, s'accoutumera insensiblement à les pratiquer; peu à peu les difficultés s'affaibliront, jusqu'à ce qu'enfin l'héroïsme de la charité paraîtra plus facile que ne le semblait, dans l'origine, la plus insignifiante de ses pratiques; jusque-là enfin, que ce qui semblait hérissé de dangers et d'obstacles, n'apparaîtra qu'environné de délices et de consolations.

Ne point aspirer à l'exécution d'une œuvre, par cela seul qu'elle nous paraît au-dessus de nos forces, c'est en toute occasion une preuve de lâcheté et de bassesse de sentimens. Plus l'œuvre que nous entreprenons est sublime, et plus la gloire qui en résulte sera grande. A moins d'une exception privilégiée, il n'est rien, dans la nature, qui ne commence faiblement, qui ne naisse faible et chétif pour se

développer peu à peu. Le cèdre paraît à peine aux regards, lorsqu'il sort du sein de la terre; mais, malgré son développement graduel et lent, il n'en devient pas moins le plus majestueux ombrage du sommet du Liban.

Ah! quand viendra le jour où les hommes, si audacieux pour le mal, cesseront d'être timides et craintifs lorsqu'il s'agit du bien! où ils ne faibliront plus à la vue des difficultés, mais redoubleront au contraire devant elles de courage et d'ardeur! Quand viendra le jour où, sévères envers eux-mêmes, ils seront compâtissans et bienfaisans envers les autres! où, prenant pour modèle un Dieu qui, pour eux, accomplit le plus grand des sacrifices, ils n'hésiteront devant aucun de ceux que ce même Dieu voudra leur imposer!

Alors on verra se réaliser la douce et touchante vision dépeinte par le prophète. Les pasteurs feront paître réciproquement leurs différens troupeaux. Le lion et l'agneau reposeront l'un près de l'autre: la justice et la paix se réuniront dans un tendre embrassement. Alors tomberont, et pour jamais, les barrières qui

séparaient le Scyte du Romain, le Grec du Barbare. Plus de disputes et de ces dissensions qui nous désolent actuellement; plus de ces opinions, de ces chimères qui nous séparent, ces intrigues, ces chaînes qui nous tyrannisent. Un seul intérêt dominera tous les intérêts, une passion remplacera toutes les passions. Les villes, les royaumes, les empires seront autant de réunions d'amis; le monde paraîtra un ciel, et les hommes seront semblables aux anges.

CHAPITRE XI.

DE LA MÉDISANCE (1).

Le plus grand écueil de la charité est, sans contredit, la médisance Il existe une infinité de personnes, de l'un et de l'autre sexe, qui frémiraient à la seule pensée de commettre un meurtre, de blesser, voler, injurier le plus humble des individus, ou de manquer aux

(1) Sans prétendre nous arrêter à aucune des distinctions ordinairement établies entre les mots *médisance*, *détraction*, *calomnie*, nous ferons seulement observer que donnant à cette expression, *médisance*, l'acception la plus étendue, nous comprenons à la fois toutes les offenses faites à la réputation du prochain, qu'elles soient fondées sur des faits réels ou d'injustes et fausses accusations, qu'elles consistent à publier ses erreurs ou à rabaisser l'éclat des vertus et à l'avilir.

(*Note de l'auteur.*)

moindres convenances de l'ordre social, mais il n'en est guères qui évitent complètement la médisance, qui n'y trouvent du plaisir, ou du moins ne l'écoutent avec intérêt. Il est bien des personnes compatissantes et charitables qui partageront de bon cœur leurs biens avec les pauvres, prêteront leur appui aux malheureux et aux opprimé, et n'épargneront aucun sacrifice en faveur de l'humanité, mais qui se laisseront aller, avec la plus grande facilité, à déchirer la réputation de leurs semblables. Bien d'autres, d'une vie pure et sans tache, consacreront leur temps à de nombreux exercices de piété, et néanmoins ne s'abstiendront point de la médisance, s'imaginant pouvoir honorer Dieu en déshonorant leur prochain, sans songer que la sainte Ecriture appelle *vaine la piété de celui qui ne met pas un frein à sa langue* (1).

Si on va demander à ceux qui, revenus des erreurs du monde, se sont consacrés au service de Dieu, et qui, ne désirant marcher que dans la voie du salut, déclarent une guerre continuelle à leurs passions, quel est, de tous les

(1) S. Jacques, ch. 1, v. 26.

penchans, celui qu'ils ont eu le plus de peine à vaincre, quelle réponse nous donneront-ils? A peu d'exceptions près, tous répondront que c'est la médisance. Hydre à cent têtes, c'est presque toujours ce monstre qu'ils auront eu plus de peine à anéantir. « De tous les » dangers que rencontre notre salut, dit saint » Grégoire, il n'en est point d'aussi fréquent, » d'aussi généralement répandu que celui de » la médisance. »

L'ancienne maxime de Quintilien : « *Maledicus a malefico non distat nisi occasione* , » n'est point exacte; il n'est point vrai que le médisant fasse le mal par ses discours, n'ayant pas occasion de le faire par ses actions. La tendance à attaquer les réputations est bien plus commune que les autres dispositions criminelles; c'est un vice d'un genre et d'une espèce à part, un précipice dans lequel on tombe, alors même qu'on évite tous les autres.

Démosthènes fait preuve d'une profonde connaissance du cœur humain lorsque, dans un de ses plus éloquens discours, il dit que l'homme est naturellement porté à écouter avec plaisir l'accusation et le blâme de son

semblable, tandis que ce n'est qu'avec peine qu'il en entend l'éloge. Quoiqu'il n'existe point de passion plus basse et plus honteuse, et qui prouve plus certainement un goût corrompu, que la passion de la médisance, il n'en est point de plus conforme à notre nature dégénérée, et que nous ayions plus de peine à vaincre. Mais il n'en est point aussi contre laquelle les livres saints parlent plus énergiquement. L'Ecriture désigne la médisance comme l'abomination des hommes (1). Elle parle de sa bouche comme répandant la malice (2). Sa langue, dit-elle, est semblable au dard du serpent qui blesse en secret. Sa langue est un feu, c'est un monde d'iniquité (3). Son gosier, un sépulcre ouvert, et le venin des aspics est répandu sur ses lèvres (4). Il nous est ordonné de fuire son contact, et de ne point approcher de lui (5).

Si je voulais ajouter à ces textes de l'Ecri-

(1) Prov., ch. 24, v. 9.
(2) Psaumes 49-9.
(3) S. Jacques 3-6.
(4) Psaumes 13-3.
(5) Prov., ch. 4, v. 24; ch. 24, v. 21.

ture l'opinion, à ce sujet, des grands docteurs de l'Eglise et de plusieurs célèbres moralistes, il me serait difficile de mettre un terme à ces recherches. Il suffit de dire que la médisance est condamnée par tous, sans exception. Elle est l'ennemie acharnée de l'harmonie et de la paix, la compagne inséparable de la confusion et du désordre ; c'est elle qui détruit les amitiés et excite à la vengeance, qui arme les peuples contre les peuples, les frères contre les frères. Tout, en elle, est dangereux, ses discours, ses gestes, et, quelque contradictoire que ceci puisse paraître, jusqu'à ses applaudissemens et à ses louanges. A ses coups meurtriers, toute réputation succombe, ou se relève souillée et noircie : enfin, s'introduisant en tout lieu, sans exception, partout où elle a pu pénétrer, elle laisse après elles des ruines et des larmes.

Un proverbe arabe dit que la langue du muet est préférable à celle du médisant. L'une est inoffensive, l'autre terrible et dangereuse; et, en effet, quel sera l'être assez privilégié pour se croire assuré contre ses

traits? Les hommes peuvent enfouir leurs trésors, défendre leurs demeures contre les attaques des brigands ou des assassins; repousser la force par la force, échapper au poignard d'un ennemi par une sage précaution, un courage bien entendu ou la fuite; mais que peut-on opposer aux coups de la médisance? Contre elle, la plus incontestable probité, les plus sûres précautions, la force, le courage, les retraites les plus profondes et les mieux défendues, la fuite même, tout enfin est impuissant et inutile, rien ne saurait préserver de ses atteintes et de ses coups.

Rien n'échappe à la langue empoisonnée du médisant; elle ne respecte ni le meilleur des rois, ni le général dont les jours sont comptés par ses victoires, ni le savant au fond de sa studieuse retraite; ses coups vont atteindre le solitaire dans le silence du désert, le plus grand des saints dans sa vertueuse carrière, et qui osera le dire sans frémir? Dieu lui-même. L'enfer tout entier, s'efforçant de produire un monstre digne de lui, ne pouvait en imaginer un, tout à la fois,

plus horrible et plus nuisible à l'humanité que la médisance.

On dira, peut-être, que celui-là est réellement coupable qui attaque son prochain et le calomnie, mais que de fait il n'y a aucun mal à dévoiler la vérité, et que c'est rendre service aux bons que de leur faire connaître les méchans, afin qu'ils puissent les éviter; mais, quoique ce raisonnement semble plausible au premier abord, il ne saurait résister à la réflexion et à l'analyse. Les livres saints condamnent la médisance, sans excepter, dans cette condamnation, tous ceux qui ont dit la vérité. Un philosophe a dit que s'il avait une main pleine de vérités, il hésiterait à l'ouvrir, et nul n'ignore l'axiôme populaire qui enseigne que *toute vérité n'est pas bonne à dire*. La prudence et la charité nous ordonnent d'en taire un grand nombre, et s'il n'en était point ainsi, le monde serait dans la plus grande confusion, dans une hostilité et une guerre continuelles.

Et puis encore, avons-nous le droit de connaître toutes les vérités? Consentirions-nous aisément à ce que celles qui nous con-

cernent fussent dévoilées aux autres? Ne considérerions-nous pas, au contraire, une telle révélation comme une atroce injure? Et d'où vient donc que, pensant ainsi, pour ce qui nous touche, nous pensions autrement à l'égard des autres? Le droit naturel nous défend de leur faire ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent, comment donc prétendre concilier la médisance avec ce principe que personne, jusqu'à ce jour, n'a osé attaquer.

Il convient, dit-on, que les bons connaissent les méchans, afin de ne pas tomber dans leurs piéges; mais quel est le médisant qui dévoile les défauts d'autrui par ce motif ou tout autre semblable? Qui donc nous a établis juges entre les bons et les méchans, pour condamner les uns en faveur des autres? Quelle certitude, ou même quelle probabilité avons-nous que la révélation inutile de certaines fautes de notre prochain pourra être utile aux autres? Qui nous assurera, lorsque nous commettons une faute, que cette faute doit être suivie d'un bien encore plus grand? Quelle est notre autorité pour changer une loi qui nous défend de faire aucun

mal, alors même qu'un bien en devrait résulter?

Le mensonge, il est vrai, augmente la gravité de la médisance; mais celle-ci est déjà par elle seule un mal immense. Découvrir les défauts d'autrui, sans même les exagérer et sans manquer, en aucune façon, à la vérité, simplement par suite d'un penchant vicieux qui nous y entraîne, ou bien dans le but vague et trompeur de faire connaître les méchans, c'est violer les lois de l'humanité, fouler aux pieds les principes de justice qui nous ordonnent d'avoir, pour les défauts d'autrui, l'indulgence que nous exigeons pour nous-mêmes, et qui condamnent toute offense commise envers le prochain. On ne peut même se justifier par cela seul que les blessures auront été faites avec les armes, souvent dangereuses, de la vérité. L'homme qui publie des vérités capables de détruire la réputation du prochain, et lui enlève ainsi la bonne opinion des autres, ressemble, à peu de différence près, à un assassin.

Pour avoir le droit de parler des fautes ou des crimes d'autrui, il est nécessaire que nous

le fassions; soit par obéissance à la loi, comme dans les dépositions judiciaires, ou comme dans les informations que nous sommes obligés de donner aux autorités établies, ou bien enfin lorsque l'intérêt absolu de ceux auxquels on s'adresse l'exige. Ainsi, il est permis de découvrir à un père les défauts de son fils, afin qu'il puisse le reprendre ou le châtier; à un maître, la mauvaise conduite d'un serviteur infidèle, afin qu'il n'en soit plus volé, ou bien l'affreux projet d'un assassinat, dans le but d'empêcher ce crime. De même il est permis, dans les pays où existe la liberté de la presse ou de la tribune, d'employer ces moyens pour dénoncer les erreurs et les prévarications des employés de l'Etat. Lorsque ceux-ci sont appelés au pouvoir, ils l'acceptent avec cette condition tacite, et se soumettent à en subir les conséquences, ne se réservant que le secret de leur vie privée, et livrant au public leur conduite administrative. Enfin, « il est permis, dit saint François » de Sales, de décrier les ennemis de Dieu » et de l'Eglise : c'est charité, ajoute-t-il en» core, de crier au loup, afin qu'il ne puisse

» dévorer les brebis. » En de semblables occasions, révéler le mal est non seulement chose permise et de droit, mais c'est encore un devoir et un acte méritoire et de vertu, et le silence n'est pas seulement une faute d'omission, il devient en quelque sorte une coopération dans l'œuvre d'iniquité. Mais là encore nous devons agir avec la plus grande circonspection : la haine, le ressentiment, l'esprit de vengeance, ne doivent avoir aucune part dans notre conduite. Etrangers à toutes les passions qui nous dégradent et nous avilissent, que la charité soit notre unique principe; le bien du prochain, la prospérité ou le salut de l'Etat, notre seul but. Que chacune de nos révélations soit à nos yeux, non un acte spontané, mais une obligation rigoureuse, une nécessité, un sacrifice. Que chacune d'elles soit réglée de façon à ne pas tomber dans l'excès, ni à demeurer au-dessous de l'exacte vérité, afin qu'elle ne puisse dégénérer dans la timidité de l'égoïsme, ou le bavardage de la médisance. Alors tout en elle sera juste et louable. Tantôt ce seront des élémens d'ordre sur lesquels

sera fondée l'existence sociale, tantôt ce seront des précautions destinées à préserver du péril ceux qui gouvernent.

Mais si les fautes sont publiques, peut-on objecter, il est permis d'en parler, d'en faire un sujet de conversation sans devenir coupables ? Pour répondre à cette question, il suffit de demander quel est celui de nous qui voudrait que ses défauts connus fussent un sujet de conversation, et que, par la seule raison que notre chûte n'est point un mystère, perdrait volontiers ses droits à la charité de ses semblables ?

Pourquoi nous occuper, d'ailleurs, de ce qui est malheureusement déjà connu? Si c'est par le simple plaisir d'une conversation oiseuse, ce plaisir sera grandement répréhensible, puisqu'il nous vient aux dépens de la tranquillité d'autrui ; si c'est pour nous associer au public, blâmant ce qu'il blâme, critiquant ce qu'il critique, nous aurons à nous reprocher d'avoir porté un coup de plus à celui qui en est déjà accablé ; si c'est dans le but de plaindre le malheur en ouvrant des blessures, peut-être mal fermées, ne sera-ce point agir avec

une véritable cruauté! « Ah! si la compassion » était si barbare, s'écrie un moraliste, l'au- » rait-on mise au rang des vertus? »

Il n'est rien de plus beau, de plus généreux que de nous déclarer en faveur des malheureux que le monde repousse et condamne; rien ne prouve mieux la grandeur d'âme, que de prendre sous notre protection ceux qui sont sans appui; mais si, malgré nos désirs et nos efforts, nous ne pouvons leur être d'aucun secours, si le torrent est si fort et si impétueux, que nous ne puissions y résister, devons-nous, par cette seule raison, en augmenter la violence et nous joindre aux persécuteurs!

Parler d'une chose déjà connue, est moins grave, il est vrai, que de révéler une faute inconnue, c'est toujours une lâcheté de se joindre aux détracteurs; mais ce qui augmente infiniment la gravité du mal, c'est la responsabilité que nous en prenons, et celle-ci est naturellement moindre, lorsque la médisance s'occupe d'une faute déjà connue du public. Cependant nous ne devons jamais, par de telles considérations, perdre de vue

la juste horreur que doit nous inspirer la médisance, ni vouloir nous faire illusion, en supposant connu de tous, ce qui ne l'est que de peu de personnes, ce qui arrive fréquemment. Une publicité complète est infiniment rare; il y a bien des choses dont on parle généralement, et que la presse même a contribué à faire connaître, et que, malgré tout, bien des personnes ignorent. En faire le sujet de nos entretiens, c'est risquer de les faire connaître à quelqu'un qui les ignore et les aurait peut-être toujours ignorées. Dans de telles circonstances, ce qui pouvait atténuer nos fautes, n'existe plus, ou s'évanouit.

C'est une erreur de croire que, lorsque nous faisons des défauts du prochain le sujet de nos entretiens, nous sommes loin d'avoir un but blâmable et que nous ne recherchons, au contraire, qu'une simple distraction. Et pourtant qui nous a donc donné la mesure de la gravité de ce que l'on dit? Supporterions-nous avec indifférence que nos plus petits défauts fussent le sujet des conversations et des amusemens? L'Evangile nous défend toute parole oiseuse, il nous assure que

pas une n'échappera au jugement que Dieu exigera de nous au dernier jour. Et pourrions-nous croire que le blâme ou la moindre médisance, si légère qu'elle soit, ne doive pas être condamnée comme parole oiseuse ou pis encore? « Celui qui parle avec mépris » de son frère, dit Jésus-Christ, mérite un » châtiment éternel, » et celui qui en fait un un objet de dérision ou de blâme, échappera-t-il à un jugement semblable? Quelque faibles ou insignifians que nous puissent paraître les défauts de notre prochain, ils sont toujours un malheur; et n'est-ce point une action lâche et méprisable, que de nous réjouir des maux de nos semblables, quels qu'ils soient. Outre cela, de quelle manière ne parle-t-on point, le plus souvent, dans le monde, des faiblesses et des défauts du prochain? Quel est celui qui, ayant une fois dépassé les limites d'une parfaite charité, sait s'arrêter là où la vérité et la simplicité l'ordonnent? Comment présente-t-on, en général, ces fautes légères ou ces défauts insignifians dont on veut égayer la société? Souvent ce n'est qu'après s'être placé à un certain point de vue

qui les change ou les désigne, les grossit considérablement, les dénature ou leur prête des couleurs qui les assombrissent, ou bien encore on y joint des gestes et des expressions, parfois des réticences, qui conduisent l'imagination plus loin qu'on ne semble vouloir.

Il y a encore des personnes qui ne disent point le mal, dans le but d'offenser, ou qui ne considèrent point la gravité de telle accusation, mais tout simplement par pure indiscrétion, par manque de réflexion, et on pourrait presque dire par une sorte *d'intempérance* de paroles. Ne pourrait-on pas penser que ces personnes sont innocentes dans leur langage? Evidemment *non*. L'indiscrétion, la légèreté, défauts si sévèrement condamnés dans les livres saints, ne sauraient jamais servir d'excuse à d'autres défauts. D'ailleurs qu'importe à celui que nous avons offensé, que nous l'ayons fait par indiscrétion ou par malice. L'honneur, que notre légèreté a détruit, n'en est pas moins détruit, et la blessure que produit le dard lancé imprudemment, n'est pas moins mortelle, dit un moraliste

célèbre, que celle que peut causer une malice réfléchie. Le coup mortel que l'imprudence a porté ne peut rien de son danger, et la loi naturelle ne nous dispense point de la restitution des biens acquis inconsidérément.

Mais enfin, lorsque tout se borne à une simple confidence, faite à un ami, dans ces échanges de sentimens et de pensées, si naturels à l'amitié, pourra-t-on se reprocher ce crime de médisance? Oui, sans doute, car il ne peut jamais être permis de déshonorer personne, devant un seul individu ou dans l'effusion de la plus cordiale amitié. Perdre sa réputation aux yeux d'une seule personne, c'est toujours faire une perte irréparable. Et puis, celui qui est notre ami peut avoir d'autres amis; rien ne nous garantit que notre secret ne sera pas bien promptement divulgué de la même manière que nous en avons fait la confidence. « L'oiseau fend les airs » avec moins de vitesse, dit un proverbe, » qu'un secret ne se répand avec rapidité. » Et il en est ainsi, alors même que notre confidence a été faite avec simplicité et sans ma-

lice, et lorsque la recommandation du secret, supposant qu'on l'ait faite, n'a pas été, comme il arrive parfois, une noirceur de plus. S'il en est ainsi, au contraire, l'accusation devient plus grave et ressemble à la médisance que l'on fait précéder d'un éloge. Un sage compare celui qui agit ainsi à un archer qui retire violemment à soi son arc avant de décocher la flèche, dont il rend, par ce mouvement, le vol plus fort et plus assuré.

Et qu'on ne pense point que ce que nous disons relativement aux vivans ne doive point s'appliquer également à ceux qui ne sont plus. Les morts, au fond de leurs tombeaux, ne sentent plus ni plaisir ni peine; il n'est pour eux ni perte ni gain; et pourtant la loi, qui protège et garantit les réputations vivantes, vient encore les protéger au fond du sépulcre.

L'homme ne descend point tout entier dans la tombe. La plus noble moitié de son être, son âme, survit encore à la poussière du tombeau et demeure à jamais, sans perdre ses droits à l'estime et à la considération d'autrui. L'humanité tout entière s'est tou-

jours réunie dans ce sentiment, en rendant des honneurs solennels aux bienfaiteurs du genre humain, sans compter les années ou les siècles qui ont suivi leur départ de ce monde, et l'Eglise a sanctifié cette pensée, en honorant la mémoire des justes, qui se sont distingués par de grandes et d'éminentes vertus.

L'honneur le plus complet et le plus sublime, est celui auquel nous pouvons aspirer après notre mort.

Le citoyen qui a noblement servi son pays, celui qui avait droit à la reconnaissance de ses contemporains, mais qui en a été méconnu et trahi, peut encore se consoler par cette pensée que la postérité lui rendra justice. Otez-lui cette espérance, cette consolante pensée, cette récompense promise à la vertu, et l'héroïsme, déjà bien rare, le deviendra encore davantage, ou bien disparaîtra, sans retour, de la surface du monde.

La bonne renommée que nous laissons après nous, en mourant, double, pour ainsi dire, notre existence. Celui qui nous l'enlève, nous fait donc un vol évident et se rend cou-

pable de la plus infâme trahison. Attaquer celui qui ne peut se défendre, fut en tout temps une grande lâcheté; mais rien d'aussi lâche que la médisance qui va troubler la cendre de l'homme que Dieu a déjà jugé, qui va l'outrager jusqu'au fond du tombeau, le poursuivre même au sein de l'éternelle nuit. En vérité, j'ose le dire, c'est donner une bien triste preuve de moralité et de délicatesse que d'envisager avec indifférence cette monstrueuse union de faiblesse et de cruauté.

Et quel avantage trouvent les médisans à enlever la réputation, soit des vivans, soit des morts? Ils gaspillent un trésor qu'ils ne remplaceront jamais : le temps. Et s'ils pensent se faire estimer des personnes auxquelles ils s'adressent, ils se trompent. Tout le monde sait que la médisance prouve un caractère vicieux, joint à peu de savoir. On parle généralement beaucoup des personnes, lorsqu'on ne sait point, ou que l'on ne sait que mal parler des choses. Personne n'ignore que celui qui critique les autres pour nous distraire, parlera de même de nous, aux autres, dès que l'occasion s'en présentera.

On peut même dire que, lorsque le sourire accueillerait la médisance, les cœurs qui ne seraient point complètement corrompus ne manqueraient point de la flétrir et de la condamner.

Mais si l'on perd l'estime de ceux-là même que l'on prétend intéresser par la médisance, on risque de perdre bien davantage, de la part de ceux qu'on offense directement ou indirectement. Que de passions, de haines, de vengeances ont pris leur origine dans des rapports de ce genre. Aussi, est-ce avec raison que le prince des apôtres nous dit que quiconque aime sa vie et désire que ses jours soient heureux, doit garder ses lèvres du mensonge et de la fraude, et sa bouche de toute médisance.

Il est vrai qu'il est difficile de passer de longues heures de conversation, sans que la médisance n'y trouve place, du moins sans réflexion. Mais aussi, la première chose que nous devons éviter, ce sont ces conversations prolongées et inutiles. C'est l'Esprit-Saint qui l'a dit, que les longs discours peuvent difficilement être exempts de péché. Et

quand même ils le seraient, nous ne devrions pas moins les éviter. La vigueur de l'esprit s'affaiblit, par ces interminables conversations, de même que le parfum le plus précieux s'évapore au contact de l'air. Nous regrettons souvent d'avoir parlé, jamais, ou rarement, d'avoir gardé le silence. — L'un des préceptes, imposés avec le plus de rigueur aux membres admis dans la fameuse académie des Memphis, était de penser beaucoup, écrire peu, et parler le moins possible.

Qu'on ne dise point qu'il est presqu'impossible, dans bien des occasions, de garder une retenue parfaite dans ses paroles, et que le silence ne peut toujours s'allier avec les règles de la politesse. Une volonté ferme est ingénieuse à aplanir des difficultés. Il n'est point d'inconvénient causé par la politesse, auquel on ne puisse apporter un remède; mais lors même qu'il n'en serait pas ainsi, qui osera dire que nous devons sacrifier la moralité à la civilité?

Toute bienséance, lorsqu'elle est contraire à la vertu, n'est que fausse et trompeuse. Ja-

dre des pères, n'en doutez point, elle sera exaucée promptement, et vous serez éclairé sans retard.

Mais c'est un grand tort de ne point se préparer d'avance par la prière. Si nous ne passons pas un seul jour, sans donner à nos corps la nourriture qui leur est nécessaire, comment passons-nous un jour sans nourrir nos âmes? Fortifiée par cet aliment de la prière, l'âme sera disposée à combattre, s'il le faut; à l'heure du danger, le courage ne lui manquera pas, et la protection divine ne lui fera pas défaut; privée de cette nourriture et abandonnée à sa faiblesse, ses pas seront mal assurés, ses chutes fréquentes, son découragement complet. Dans cet état d'abattement, l'âme ne cherchera point à s'élever vers Dieu, ou bien ce sera par une prière si faible, si lâche, que ne pouvant se soutenir, elle retombera bientôt vers la terre, comme les feuilles de l'arbre qui leur refuse la sève qui les nourrit.

CHAPITRE XIII.

DE LA TOLÉRANCE.

Le mot tolérance est trop vague pour expliquer notre pensée ; il nous faut recourir à une définition plus précise et la désigner plus clairement. Cependant il n'entre point dans mes intentions de m'étendre longuement sur chaque genre de tolérance, mais simplement de les indiquer en passant, ne m'arrêtant que sur les circonstances qui sembleraient demander de plus amples explications.

Selon quelques auteurs, on peut désigner trois genres de tolérance, d'autres prétendent qu'il y en a quatre. Je suivrai ce dernier avis, qui convient mieux dans une explica-

tion où l'on ne saurait apporter trop de clarté. Je diviserai donc la tolérance en *civile*, *philosophique*, *théologique* et *chrétienne*. La tolérance *civile* est simplement la liberté accordée, dans un Etat, à l'exercice des différentes religions, non pas comme étant également agréables à Dieu, mais comme procurant un avantage, celui de réunir sous une même autorité les sectateurs de toutes les croyances, sans les gêner ou les opprimer. La tolérance *philosophique* consiste à mettre sur le même rang toutes les religions, à les considérer toutes comme égales ou indifférentes. La tolérance *théologique* est celle d'une secte envers une autre, et consiste à admettre que chacun peut se sauver, sans abandonner sa croyance. Enfin, la tolérance *chrétienne* est la fraternelle union qui doit rassembler tous les hommes.

La première sorte de tolérance, dont la moralité et l'avantage furent bien long-temps douteux, est aujourd'hui un article de la loi qui nous gouverne. La seconde sorte de tolérance qui n'est que la pitoyable invention d'une fausse philosophie, ne mérite point l'hon-

neur de la discussion, et ne saurait plaire qu'aux incrédules et aux impies, et encore tous ne se réunissent pas sur cet article. La troisième espèce de tolérance a été un grave motif de division entre les protestans. Etendant ou rétrécissant cet article selon leurs vues ou leurs intérêts, plusieurs de leurs sectes prétendent que le salut ne saurait se trouver dans d'autres sectes, et refusent de le croire possible dans la religion catholique; il en est encore qui accordent cette possibilité à certaines sectes particulières, et la refusent à d'autres. Enfin, plusieurs comprennent dans leur tolérance tous les individus, à ce point que bien des théologiens ont prouvé que, d'après leurs raisonnemens, ils venaient à admettre que les athées et les païens ne pouvaient être exclus du salut.

Et néanmoins, la vérité est unique. Dans les temps primitifs, la seule religion véritable, était celle que Dieu avait révélée aux Patriarches; depuis Moïse, c'était la religion juive, et depuis l'époque de notre rédemption, la religion catholique est la seule dans laquelle se trouvent la vérité et le salut; et *le*

sort de celui qui refuse de croire à l'enseignement de l'Eglise, est d'être à jamais perdu et condamné (1). « Prêchez l'Evangile à » toutes les créatures, dit Jésus-Christ. Celui » qui croira et sera baptisé sera sauvé, et celui qui ne croira point sera condamné (2). » La quatrième sorte de tolérance, celle qui se borne à cette charité fraternelle que nous devrions voir régner parmi tous les hommes, quelles que soient leur nation et leur religion, forme à elle seule le sujet de ce discours. En elle se trouve le pur esprit du Christianisme. Aucune autre religion ne l'impose aussi fortement, n'en fait aussi absolument un précepte et un devoir.

Lorsqu'il s'agit d'être indulgent envers tous, d'éviter tout ce qui peut troubler la paix et l'harmonie sociale, de rendre le bien pour le mal, les bienfaits pour les outrages,

(1) Il est, dans les sectes hérétiques, des hommes qui appartiennent à l'âme de l'Eglise, à raison de leur bonne foi et de l'innocence de leur vie. C'est là d'ailleurs la pensée de l'auteur, et on n'en peut douter, en pesant la valeur des mots que j'ai soulignés : *le sort de celui* QUI REFUSE DE CROIRE.

(*Note de l'éditeur.*)

(2) Marc 16-15; 16.

le Christianisme ne distingue point l'Européen de l'Africain, le Mahométan du Juif, l'homme qui se prosterne devant le vil reptile, ou celui qui adore les astres. Dans tous les hommes il voit les enfans du même Père céleste, tous créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ne se ployant jamais à l'erreur, ne consentant jamais à accueillir le mensonge, cette religion sainte n'en est pas moins la plus tolérante de toutes les croyances, lorsqu'il s'agit des individus.

Au nom du Christianisme, plus d'une fois l'homme a persécuté son semblable, a répandu le sang; il faut l'avouer : mais ce n'est point à l'esprit, essentiellement pacifique de la religion, qu'il faut rapporter ces persécutions et ces malheurs, mais à l'esprit erroné de l'homme, lequel invoquait témérairement sa divine autorité, pour agir d'une manière entièrement opposée à ses lois, à ses préceptes.

Et qui donc, par cela seul, osera accuser la religion véritable d'être intolérante, oubliant ainsi qu'il n'existe rien au monde dont l'homme n'ait point abusé, perdant ainsi de

vue tout ce qui a été fait, au nom des autres croyances ?

Avant l'établissement du Christianisme, les Grecs, si humains et si jaloux de leur liberté, non seulement persécutaient, mais condamnaient à mort, au nom de leur religion. Les Romains, et bien d'autres peuples de l'antiquité, agissaient de même. Zoroastre, dans la Perse et dans l'Inde, Cambyse en Egypte, firent couler des torrens de sang, au seul nom de religion. Et, après l'établissement du Christianisme, depuis la venue de Jésus-Christ, qu'a-t-on vu? Des persécutions affreuses, s'élevant contre la religion véritable, des persécutions qui durèrent trois siècles, et moissonnèrent, dans leur cours, ce qui existait de plus vertueux, de plus héroïque sur la terre. Il n'y eut point de tourmens, de tortures, inconnus jusque-là, qu'on n'inventât ou renouvelât, pas de cruauté qui ne fût applaudie, pas d'horreurs, auxquelles une multitude effrénée ne donnât des éloges et ne battît des mains. Aujourd'hui encore, le sang des martyrs coule sur ces terres éloignées, où les tortures et la mort les attendent, pour prix du

plus grand bienfait que des hommes puissent porter à leurs semblables.

Dès son origine, le Christianisme fut persécuté et non persécuteur : il a été, dès les premiers jours, une religion toute d'amour, de douceur et de paix. Son divin auteur, loin de commander à ses disciples de commettre des violences, leur imposa de les souffrir, et ils obéirent fidèlement à ce précepte. Les moyens qu'ils employaient étaient la douceur et la persuasion; jamais la force et la vengeance. De leurs bouches ne s'échappait jamais une expression hostile. Dans leurs cœurs et sur leurs lèvres, la charité régnait inaltérable, et on ne saurait assez remarquer la persévérance avec laquelle l'un d'entre eux exhortait continuellement les fidèles à se maintenir en paix avec tous les hommes (1).

Le Christianisme est la religion de la charité, et la charité est patiente et douce; elle ne s'irrite point, ne s'aigrit point; elle espère tout, souffre tout, tolère tout (2). Les hommes sont tous frères, et doivent tous s'aimer;

(1) Paul ad Rom., ch. 12, v. 18. Héb., ch. 12, v. 14.
(2) Paul Cor. 13.

ils sont faibles et dépendans, et doivent s'entr'aider; ils sont tous imparfaits, et doivent se supporter mutuellement. Mais le monde moral offre encore plus de variétés que le monde physique, et les hommes diffèrent encore plus, dans les qualités de leur esprit, que dans les traits du visage. Leurs pensées, leurs penchans, leurs goûts, se contrarient, s'entrechoquent : de là, naissent des difficultés qu'on ne saurait pas toujours vaincre, sans qu'il en coûte à notre amour-propre, tout puissant lorsque nous n'avons pas appris à le vaincre, lorsque nous n'avons pas acquis l'habitude de résister à nos passions. La vie humaine est un pénible voyage, durant lequel la nécessité de combattre et de se sacrifier est bien fréquente; et le seul moyen de rendre ces dangers et ces sacrifices moins pénibles, est de nous y habituer, car la force de l'habitude et de la résignation les rendent moins sensibles. « C'est un grand mal, disait » Anacharsis, de ne savoir rien souffrir, car » il est nécessaire de s'habituer à la souffran» ce, pour la trouver moins pénible. »

Il n'existe aucun homme parfait, ni entiè-

rement semblable à un autre homme. Si nous manquons de patience, pour supporter les imperfections et les oppositions des autres, à leur tour, ils manqueront de patience pour endurer les nôtres, et nous vivrons ainsi dans un état constant d'hostilité réciproque, état bien plus pénible, bien plus violent que celui que peuvent causer les sacrifices qui nous seraient imposés par rapport à autrui.

Nous n'avons, en aucune façon, le droit d'exiger des autres une conformité de goûts et de penchans avec nous, ni l'absence de défauts ou d'imperfections. Si nous ne voulons pas fuir totalement le monde, et nous condamner à vivre au fond des déserts, nous devons prendre les hommes tels qu'ils sont, et nous possédons un moyen certain de supporter patiemment leurs défauts, c'est de nous rappeler les nôtres, qui sont peut-être bien plus grands encore. Mais il n'est nullement facile de connaître ses propres défauts. Cette connaissance est rare. Plus les justes avancent dans la perfection, et plus ils deviennent sévères pour eux-mêmes et indulgens envers les autres. Les hommes vicieux agissent d'une

manière tout opposée, et le nombre de ces derniers excède considérablement le nombre des autres. Mais enfin, quel que soit notre jugement, à l'égard de nos semblables, une conduite intolérante et sévère ne saurait jamais être autorisée envers eux. Si nous les croyons bons, pourquoi ne pas leur rendre justice ; si, au contraire, nous les croyons méchans, comment ne pas user d'indulgence à leur égard? De même que la sévérité excite la sévérité, l'indulgence appelle l'indulgence ; et si celle-ci nous est nécessaire, nous gagnons infiniment, en la pratiquant à l'égard des autres, tandis que si elle ne nous est pas nécessaire, nous avons toujours un avantage dans cette indulgence, dont nous faisons preuve, car elle est, non seulement l'accomplissement d'un devoir, mais encore un acte de générosité, qui est la plus sûre preuve d'une âme noble et élevée, dans celui qui l'exerce.

La raison n'est d'ailleurs pas égale chez tous les hommes. Ce qui est clair et évident pour les uns, est incompréhensible pour d'autres; ce qui semble bien à celui-ci, paraît mal

à celui-là : d'où il suit que l'on peut dire avec exactitude que non seulement l'indulgence est nécessaire à l'égard des vices et des défauts, mais encore que bien des choses sont désignées de cette sorte, qui ne le sont pas en réalité. Et lorsque notre raison se trouve en opposition avec la raison de notre semblable, qui sera juge pour donner tort à l'un, raison à l'autre? En général, chacun de nous s'arroge ce droit de décision, nul ne pouvant être juge dans sa propre cause. De même, il n'est permis à personne d'influencer le jugement d'autrui, d'imposer sa manière de voir, ou de faire triompher sa propre opinion. Si nous avions le droit de contraindre les autres à penser comme nous et à se soumettre à notre opinion, ce droit leur appartiendrait également, et quel étrange désordre n'en devrait-il point résulter ?

De même que chaque individu a sa raison personnelle, il a sa propre opinion ; et dans tout ce qui ne touche point à la foi, une parfaite liberté doit exister en ce point; mais cette liberté que tous exigent pour eux-mêmes, peu de personnes veulent l'étendre jusqu'aux

autres, rien ne saurait justifier une aussi déraisonnable inégalité. Exiger que les autres partagent en tout nos opinions, c'est exiger qu'ils aient la même intelligence, les mêmes sentimens, le même caractère, la même humeur que nous-mêmes, et c'est bien là la plus étrange de toutes les prétentions, et la plus révoltante des tyrannies. A cette exigence, on peut attribuer, en grande partie, l'inconstance de l'amitié, le trouble et la division des familles, l'égoïsme qui nous glace le cœur, les entraves apportées aux progrès de la civilisation : enfin, le manque d'exactitude dans l'accomplissement des devoirs.

De tous les liens terrestres, il n'en est point de plus forts, de plus sacrés, que ceux qui unissent l'époux à l'épouse, les enfans à leur père, les frères à leurs frères. Malheur à celui dont le cœur ne tressaille point, en entendant prononcer l'un de ces noms de père, de frère ou d'époux. De toutes les consolations permises à la terre, il n'en est aucune qui pénètre mieux les cœurs, qui adoucisse les souffrances de la vie, comme la joie de la famille ; rien de plus pur et de plus vif à la fois,

que les plaisirs que goûtent nos âmes dans le sanctuaire de l'intimité. Dans quel but le navigateur irait-il se livrer aux périls de la mer et aux souffrances d'un lointain voyage, sinon dans l'espoir d'acquérir de nouveaux trésors, pour enrichir sa famille? Dans quel lieu pourrons-nous goûter un plus doux repos, après nos fatigues et nos travaux, que là où nous entoureront les soins et l'affection de ceux qui nous appartiennent et nous aiment? Dans quel cœur pourrions-nous mieux épancher nos douleurs, la tristesse de nos craintes, de nos amertumes, si ce n'est dans celui d'une épouse? Quelle main mieux que sa main essuiera de nos yeux les larmes de la douleur, ou de nos fronts la sueur glacée de la mort? Mais cette épouse, quelque vertueuse et tendre qu'elle puisse être, aura des imperfections, et ne partagera pas, en tout, notre manière de penser et de sentir; de même que bien souvent notre opinion différera de la sienne. Cette famille, quand bien même elle serait composée des frères les plus unis, des enfans les plus tendres et les plus vertueux, ne sera pas exempte de défauts et d'opinions

contraires, ou d'inclinations et de goûts différens; et où trouver un voile pour couvrir ou dissimuler ces imperfections, pour les rendre moins apparentes; enfin, qui compense cette différence de caractères, cette opposition de goûts et de penchans, si nous ne le trouvons dans la tolérance? Sans elle, point de lien qui ne se brise, d'amitié qui ne se trouble. Sans cette douce et prudente médiatrice, la discorde naîtra infailliblement parmi ceux qui vivaient dans la plus douce union. Enlevez cette bienfaisante température, cette rosée matinale à la saison des fleurs, et vous verrez promptement comme elles se fanent et meurent.

L'art de vivre avec les autres doit être l'une de nos plus importantes études. Mais en quoi consiste cet art? On croit assez généralement qu'il se borne à une certaine bienséance, à certaines manières et à l'observance rigoureuse des usages du monde, ou bien dans l'affabilité et la grâce extérieure, ou quelques phrases banales : tandis que le véritable savoir vivre est d'un ordre bien plus élevé, et dépend de la contrainte de notre volonté, de

la modération de nos désirs, d'un fond de délicatesse éprouvé dans nos moindres actions, dans nos moindres démarches, et d'une modestie réunie à la prudence dans toutes nos paroles. On le reconnaît dans cet éloignement de toute dissension, de ces oppositions, de ces disputes qui introduisent si ordinairement l'irritation et la peine dans les conversations. Il se révèle par une condescendance dénuée de toute flatterie et de faiblesse, dans une sévérité constante envers soi-même, et une grande indulgence envers les autres. Le savoir vivre consiste encore à ne pas se laisser entraîner par les premières impressions, souvent si fausses. En effet, combien de fois ne nous arrive-t-il pas de croire injustement qu'un ami nous traite avec froideur, qu'un parent nous trompe, qu'un étranger nous trahit, qu'un homme puissant nous méprise, ou qu'un domestique nous vole? Mais ce qui doit être considéré comme un élément très-important du savoir vivre, c'est une charité tolérante qui préside à toutes nos actions, à toutes nos paroles. Cette sublime vertu est le soleil qui fait naître

et mûrit tous les fruits qui doivent contribuer au soutien et à la tranquillité de la vie intérieure et individuelle, ainsi qu'à l'harmonie nécessaire au bien-être de la société.

Porter le sourire sur les lèvres et le ressentiment dans l'âme, cacher sous une apparence prévenante des sentimens offensifs et ennemis, c'est l'acte d'une fausse et hypocrite civilité, non pas de cette civilité telle que son nom semblerait l'indiquer, mais trompeuse et infidèle, qui se contredit elle-même et se dément lorsqu'on s'y attend le moins. Et que peut-on trouver de plus commun que cette prétendue civilité? Et quoi de plus rare que celle qui est sincère, dans le siècle où nous vivons, époque marquée par la lutte incessante des partis et des factions?

Heureux temps où la religion et la vertu, compagnes inséparables, régnaient dans tous les cœurs, dominaient toutes les pensées, où elles garantissaient la justice, protégeaient la liberté, avez-vous donc disparu pour jamais et ne devez-vous plus revenir? Ah! venez, non pour détruire ce qui n'est point la cause du délire et des erreurs de l'homme, mais

pour l'établir sur une base durable et juste; non pour anéantir des garanties, mais changer en réalités ce qui n'est qu'apparent; non pour exciter l'intolérance des partis, mais pour nous réunir tous sous un seul et même drapeau! Quelle nation peut exister, déchirée par des factions, ravagée par l'esprit de parti. « Tout royaume divisé contre lui-même sera » détruit, et toute maison divisée contre elle-» même tombera en ruines (1), » dit l'Evangile, dont toutes les paroles sont infaillibles.

Les hommes jetés dans le camp des factions, ou placés dans la sphère agitée des partis, sont dans une guerre continuelle entre eux, et l'état de guerre, c'est la persécution, la mort, la ruine. Comme s'ils étaient infaillibles, et que tous ceux qui ne pensent pas comme eux fussent coupables, ou bien encore, comme si l'erreur était le plus grand des crimes, tous ceux qui la partagent méritent la mort. Contre toutes les règles de la justice universelle, ils s'établissent accusateurs, juges et bourreaux. Leur décision ne

(1) Luc, ch. 11.

connaît point d'appel, et les caractères avec lesquels elle est tracée sont des caractères de sang. Comme Mahomet, « *crois ou meurs*, » est le cri général, est l'ordre impérieux des factions et de tous les partis exaltés. Si la voix de la vraie religion s'élève contre une telle tyrannie, on insulte, on méconnaît sa voix; si la liberté, au nom de laquelle ils prétendent combattre, ose faire entendre la sienne, on ne lui épargne ni horreur, ni outrage, et on va jusqu'à lui plonger au fond du cœur un poignard meurtrier. Architectes présomptueux et ignorans, ils prétendent élever de magnifiques murailles, des villes superbes, mais ils ne font que renverser, car leur génie est celui de la destruction.

Quittons enfin, et pour toujours, cette exaltation qui nous aveugle, ces passions qui nous égarent, ces divisions qui nous affaiblissent, nous brisent, nous ruinent; cette intolérance barbare qui a brouillé, en nous, les idées du juste et de l'injuste, de la vertu et du crime, qui a réduit à la misère des centaines de familles, aiguisé le poignard de l'assassin, et qui finira par nous perdre, si

nous tardons à nous détromper et ne travaillons activement à réparer le mal.

Et en quoi les opinions des hommes doivent-elles les empêcher de s'entr'aimer, et pourquoi cherchent-ils à se tourmenter, à s'entredétruire? Qui donc connaît parfaitement quelle est la véritable opinion de chacun, alors que cette opinion n'est point démontrée par des faits incontestables? Dieu seul peut les connaître parfaitement, car à lui seul appartiennent le droit et le pouvoir de scruter le fond des cœurs.

Peut-être, dira-t-on, que toutes les persécutions n'ont point été causées par la différence des opinions, mais ont été excitées par des personnes qui, victimes de persécutions passées, sont devenues plus tard de violens persécuteurs. Dans ce cas, nous voyons en vigueur la loi du talion, imposée arbitrairement par ceux qui sont offensés, sans écouter la justification ou la défense des prétendus coupables, ou plutôt nous avons la ressource des bêtes féroces, nous avons la vengeance.

Mais la vengeance est défendue par la religion. « Si on l'exerce dans l'effervescence

» de la colère, dit un moraliste allemand, » c'est un acte de fureur qui change l'homme » en un animal féroce. Si c'est avec réflexion, » avec préméditation et de sang-froid, c'est » l'œuvre d'un démon. »

L'homme de bien, le véritable chrétien, ne connaît point la vengeance; il n'oppose pas l'offense à l'offense, l'iniquité à l'iniquité, et s'il se souvient qu'il a des persécuteurs, ce n'est que pour agir envers eux avec générosité, pour les combler de bienfaits.

CHAPITRE XIV.

DE LA JUSTICE.

La vie sociale, sans la tolérance, n'est qu'un état de guerre; sans la justice, la société n'est pas possible. La justice, en effet, est l'âme de la société; et de même que le corps s'anéantit aussitôt que l'âme se retire, de même les liens de la société se brisent dès que la justice l'abandonne.

Mais que devons-nous entendre par la justice? Dans l'acception la plus étendue, ce mot sousentend la réunion de toutes les vertus; dans le sens le plus restreint, il signifie l'obligation de rendre à chacun ce qui lui est dû, de n'attaquer en quoi que ce soit, de respecter le droit d'autrui. C'est dans ce dernier

sens que l'ont généralement comprise les moralistes qui en ont traité, c'est ainsi que nous l'envisagerons nous-même dans ce chapitre. Considérée de cette manière, nous verrons dans la justice et la charité deux sœurs tendrement unies. L'une naît-elle de l'autre, ou bien ne forment-elles qu'une seule et même vertu ? Cette question serait assez intéressante à résoudre, mais, en ce moment, elle est au moins inutile. La justice et la charité sont des sentimens que la conscience se plaît à réunir et le cœur à confondre. Le raisonnement les sépare, à la vérité, mais c'est afin de les mieux comprendre, d'en mieux apprécier les qualités. La morale, à son tour, les distingue l'un de l'autre pour mieux juger des devoirs que chacun impose. Certains philosophes ont prétendu que loin d'être ainsi unies, la justice et la charité s'entrechoquaient souvent, et que parfois on ne saurait exercer l'une de ces vertus, sans nuire à l'autre : mais les exemples dont ils ont prétendu s'appuyer n'ont servi qu'à faire mieux connaître la faiblesse d'une mauvaise cause. Nous allons en juger. « Si dans les rangs d'un parti ennemi,

» disent-ils, on rencontre un parent ou un
» ami, la justice ordonne de le tuer, la cha-
» rité commande de le sauver. Si un homme
» est mortellement blessé, ou s'il ne lui
» reste qu'un souffle d'une vie languissante
» et pénible, c'est une œuvre de charité,
» disent-ils, de le tuer, et une œuvre de jus-
» tice de venger sa mort. »

Et dans quel code de lois, divines ou humaines, ont-ils donc appris que l'ami qui rencontre un ami dans les rangs de l'ennemi, le père qui voit son fils, ou le fils qui trouve son père, soit obligé, par justice, de tuer cet adversaire? Qui donc leur a enseigné que c'est une œuvre de charité de tuer, aujourd'hui, celui qui doit mourir demain, ou bien enlever au malade ou à l'infirme, une vie que Dieu lui laisse, par cela seul que cette vie est languissante et douloureuse?

Il serait encore moins absurde de prétendre que celui qui, ne possédant qu'une somme modique, rencontrerait, dans le même moment, son créancier et un infortuné, que la détresse accable, serait exposé à manquer soit à la charité, soit à la justice, en ce sens

que la justice ordonnerait l'acquittement de la dette, tandis que la charité commanderait, avant tout, de secourir l'indigence. Et pourtant ne serait-ce point là une erreur évidente, puisque celui qui acquitte une dette exerce, tout à la fois, la justice et la charité, tandis que celui qui fait l'aumône avec le bien d'autrui, et sans le consentement de celui auquel ce bien appartient, ne se conforme point aux obligations de la charité, et viole les lois de la justice.

Les peuples de l'antiquité païenne avaient la plus grande vénération pour la justice. Les Grecs et les Romains l'honorèrent comme une divinité, sous les noms d'Astrée et de Thémis.

Plusieurs passages des Livres saints recommandent la pratique de cette vertu, nous font apprécier toute son excellence, ou nous garantissent ses avantages ; mais rien n'égale l'autorité des paroles de Jésus-Christ, lorsque, dans le sermon sur la montagne, voulant faire sentir la nécessité de cette vertu dans les cœurs, il dit : « Bienheureux ceux qui » ont *faim* et *soif* de la justice. »

La justice est si noble, si indépendante, si universelle, qu'elle protége également les grands et les petits, les amis et les ennemis, ceux qui lui sont ingrats et ceux qui lui sont reconnaissans. C'est pour mieux jouir de ses nombreux bienfaits que nous nous privons volontairement d'une partie de notre liberté. C'est en vue de les obtenir, que les gouvernemens s'établissent, que les peuples s'y soumettent, que les nations obéissent aux rois, que les rois dominent sur les nations.

L'adulation, cette dangereuse ennemie des souverains, donne à leurs libéralités le nom de générosité ou de bienfaisance, et souvent même leurs prodigalités sont ainsi désignées ; mais Malesherbes a dit que la vraie bienfaisance des rois était la justice, et ce mot est demeuré comme un de ces axiomes que le temps respecte et ne permet pas d'oublier, et qui ne saurait vieillir avec les âges.

Le meilleur des rois est celui dont le règne est le règne de la justice, celui que la vertu voit toujours sans crainte, que le crime ne saurait approcher sans terreur. « Le plus » mauvais de tous les princes, dit un mo-

» narque oriental, est celui que les bons
» craignent, et dans lequel les méchans es-
» pèrent. »

La justice est nécessaire à l'existence des peuples, quels qu'ils soient, et nécessaire encore à tous les gouvernemens, quelle que soit leur organisation politique. Elle est la chaîne qui réunit entre eux ces différens pouvoirs. Si on pense trouver un autre lien solide et durable, on reconnaît promptement cette erreur, en le voyant faiblir au moindre choc, se briser au premier effort.

Un grand courage, uni à de puissans moyens, l'audace, elle seule, protégée par la fortune, peuvent porter le fer et la flamme au sein des nations, les vaincre, et enfin les drompter; mais, lorsqu'il s'agira de gouverner un pays, de le rendre heureux et florissant, on n'y saura parvenir sans la justice. Elle seule sera assez puissante pour faire succéder aux troubles et aux violences de la guerre, les douceurs et le calme de la paix, l'esprit d'obéissance aux pensées de révolte, un état d'ordre et de stabilité aux agitations perpétuelles. Il n'est pas un législateur qui n'ait re-

connu la nécessité, l'importance de la justice; il n'a jamais existé d'association d'hommes qui prétendît se maintenir sans le secours de la justice.

Les brigands, qui ne vivent que de rapines, les pirates, qui les imitent en crimes et dévastations, eux-mêmes exerçent entre eux une sorte de justice, sans laquelle ils se détruiraient mutuellement (1). La justice fait respecter les hommes entre eux, même aux yeux de ceux qui méconnaissent ses lois. Elle facilite les entreprises, donne le repos et la tranquillité de conscience, si indispensables au bonheur; assure la force par laquelle on résiste aux douleurs, aux contretemps de la vie.

La justice rédige les bonnes lois, enseigne les bonnes mœurs; elle est l'appui des grands, le secours assuré des petits. Sans elle, dit Fez Heiton Pinto, l'ordre n'est que désordre, la paix un ennui, la gloire qu'infamie, et la vie elle-même qu'une véritable mort.

Par la justice, tout fleurit et prospère; loin d'elle, tout faiblit et meurt. L'agriculture, le

(1) Cicer. de Offic. 1, 2. c. 11.

commerce, la liberté, s'affermissent sous son règne. Mais dès qu'elle disparaît, le commerce s'appauvrit, l'agriculture s'anéantit, la liberté succombe et meurt. Alors, c'est vainement que vous tracerez de belles et larges routes : elles ne seront jamais fréquentées. C'est en-vain que vous ouvrirez de nombreux canaux : ils seront inutiles et sans usage. Les grands monumens, les superbes pyramides que vous éleverez, ne seront que les trophées d'un impuissant orgueil, ou les gardiens des cendres de vos morts.

« C'est la justice qui peuple le monde, » comme c'est l'injustice qui le dévaste, dit » un proverbe arabe. Ni l'astre du jour, » ni l'étoile du matin, n'excite l'admiration » qu'inspire la justice, dit Aristote. » Nul ne peut ignorer ou méconnaître sa beauté ; nul, du moins, la nier ou en douter. Tous veulent paraître l'aimer, et ceux qui ne l'aiment point, s'efforcent toujours de cacher ce qu'ils éprouvent. Voyez comme le sang monte au visage de l'homme accusé, avec raison, d'outrager la justice. Qu'ils avaient bien raison ceux qui ont dit que l'instinct de la pudeur

nous a été donné pour servir de frein au vice, de défense à la vertu. Le dernier degré de dégradation auquel l'homme peut arriver, c'est de ne pas rougir d'être injuste, d'outrager sans crainte la justice, de la méconnaître sans pudeur. Un tel état est non seulement exceptionnel, mais presque toujours sans remède. Lorsqu'on est ainsi rebelle à la nature, la nature, à son tour, nous délaisse, et nous ne saurions retourner à elle sans une grâce toute spéciale du Seigneur.

Un ancien apologue nous montre le vent, l'eau et la pudeur voyageant ensemble. Au moment de se séparer, les voyageurs cherchent à fixer un lieu de réunion, où se retrouver au besoin. Le vent dit à son compagnon : On me trouve toujours au sommet des montagnes ; moi, dit l'eau, dans les entrailles de la terre. Pour moi, dit la pudeur, celui qui m'a perdue une fois ne me retrouve jamais.

Quelques penseurs modernes estiment que la justice, étant l'ouvrage des hommes, est inconstante et variable comme eux, et, comme eux, soumise aux vicissitudes du hasard, de

même que les révolutions; ils l'ont jugée vaine comme les systèmes des philosophes, capricieuse comme la volonté des législateurs : mais c'est là une erreur des plus palpables et une évidente absurdité.

Il existe au-dedans de nous un type primitif ou sentiment inné de justice, qui nous accompagne toujours, en dépit du temps, de l'influence des climats ou des institutions arbitraires de l'homme. Une loi est gravée au fond de nos cœurs, elle se développe sous l'influence de la raison, se perfectionne par la religion. Cette loi nous fait distinguer ce qui est juste ou injuste, nous ordonne de faire aux autres ce que nous désirons qu'il nous soit fait. Tout ce que les philosophes enseignent de contraire à cette loi, n'est qu'erreur et folie ; tout ce que les législateurs ordonnent contre elle, n'est que tyrannie ; tous les actes commis contre elle, durant les révolutions, sont des attentats à la morale. La justice, qui prendrait sa source en dehors de ce sentiment naturel, serait, en vérité, fort étrange! Dans quelles erreurs ne sont point tombés les philosophes ? Que d'iniqui-

tés n'ont pas été sanctionnées par les législateurs? Quelles cruautés ne doit-on pas aux révolutions?

Sans parler des erreurs des philosophes, ou des fautes des législateurs, ne m'occupant que des outrages commis contre la justice à l'heure des révolutions, quel vaste sujet ne pourrais-je y trouver, si le genre de cet ouvrage et la briéveté que je me suis imposée, pouvaient me permettre de longs détails! Il est pourtant possible d'ajouter ici quelques réflexions.

Lorsqu'il s'agit de révolutions, soit qu'elles se dirigent contre la liberté ou en sa faveur, il n'est rien qui soit plus généralement méconnu que la voix de la raison, de la morale, de la justice. Si la révolution est destinée à entraver la liberté, le char du triomphateur descend avec impétuosité, écrasant et brisant tout ce qui s'oppose à son passage. Si on prétend avertir le conducteur et le prévenir, afin qu'il suspende la violence de sa course, on ne fait qu'accélérer le danger. Chaque cri augmente la violence des coursiers fougueux et indomptables, chaque ins-

tant précipité, d'une manière plus fatale, leurs moindres mouvemens. Si, au contraire, c'est au nom de la liberté que s'élève le cri de la rébellion, ce n'est plus qu'une tempête dans laquelle on n'aperçoit rien qu'à la lueur des éclairs, durant laquelle on n'entend que l'indomptable fureur des vents, le bruit du tonnerre et l'éclat assourdissant de la foudre.

Que ne peuvent les gouvernemens, lorsqu'ils enchaînent arbitrairement les peuples? Et que ne peuvent les peuples, dans ces courts momens, qu'un siècle leur donne pour se régénérer, et qu'ils n'emploient, selon Lamartine, qu'à s'entredétruire? « Il est dan-
» gereux de réveiller le lion, dit Schiller, la
» serre de l'aigle est cruelle et sanguinaire,
» mais rien, sous le ciel, n'est aussi effrayant
» et terrible que l'homme dans le délire de
» la liberté. »

Ce qui est extrêmement rare, et ce qu'on peut à peine espérer, c'est qu'à la suite d'une révolution, la justice rentre dans tous ses droits. Bonald la compare alors à l'arc-en-ciel qui suit l'orage Par elle, la société renaît à la vie, l'ordre public se rétablit, les désas-

tres se réparent : si, au contraire, la justice ne reprend point la place qui lui appartient, l'anarchie et le désordre se maintiennent, les blessures s'enveniment, et les abîmes qui furent entr'ouverts, loin de se fermer, appellent de nouvelles victimes. Ah! si les hommes, dans toutes les positions de la vie, pouvaient apprécier les bienfaits de la justice, s'ils pratiquaient ses préceptes, obéissaient à ses lois, ils s'épargneraient bien des peines, bien des inquiétudes et des déboires, et dès ce monde même, leur sort serait plus heureux.

Il n'y aurait plus de révolution, parce qu'il n'y aurait plus de motif pour en faire, et il n'y aurait plus personne qui en voulût tenter sans raison. La guerre ne trouverait plus, dans l'univers, un seul endroit où porter son œuvre de destruction. Le fer homicide des lances et des épées s'arrondirait en instrumens aratoires. De fertiles sillons s'ouvriraient sur le terrain qu'occupent actuellement d'inutiles murailles. Les forteresses ne seraient plus nécessaires pour la défense des villes; et ces milliers d'individus armés, qui absorbent la substance des peuples, cesseraient d'être

des charges inutiles pour devenir activement utiles à leur pays; ils donneraient une impulsion nouvelle à l'industrie et aux arts, ouvriraient de nouvelles sources aux richesses et à l'abondance, multiplieraient les ressources de l'Etat. On n'entendrait plus le bruit du canon, on ne verrait plus couler le sang humain dans des camps couverts de morts et de mourans. Les montagnes et les vallées ne retentiraient plus de la bruyante musique des combats; les échos répéteraient la douce mélodie des oiseaux, ou des chants joyeux des paisibles cultivateurs. Les villes ouvertes, sans garnisons, sans défense, offriraient l'assurance de la paix la plus parfaite, de la plus entière sécurité. Rien ne serait fermé par la défiance, rien ne risquerait d'être enlevé, rien ne serait caché, et tout serait respecté. La vérité, si souvent pénible ou dangereuse à dire, désagréable à entendre, serait dite sans crainte, écoutée sans ennui. La liberté, si ardemment désirée, et pourtant généralement persécutée, objet de tant de culte, victime de tant d'outrages et de profanations, ferait le bonheur de tous, et ne serait

redoutable à personne ; une bienveillance générale inspirerait une confiance sans limites, et amenerait une prospérité générale.

Un bonheur si grand ne dépend que des hommes, et les hommes le rendent impossible. Ils préfèrent marcher à travers des ronces et des épines, lorsqu'ils pourraient ne poser leurs pieds que sur des tapis de fleurs.

La force dangereuse de l'exemple, de faux intérêts, l'aveuglement des passions, d'autres erreurs encore, trompent les hommes, dont un bien petit nombre reste fidèle à la justice.

Mais pourrait-on croire que ceux qui n'ont jamais déserté les bannières de la justice, ou qui, après l'avoir reniée, sont revenus à elle, puissent se maintenir fidèles sans le secours de la religion? Croit-on qu'ils pourront être ainsi parfaits sur la terre, sans tenir leurs regards sur le ciel? Que, sans croyance, sans culte et sans Dieu, ils puissent s'identifier avec une vertu dont l'essence est toute divine?

Il arrive, quelquefois, que des hommes irreligieux, connaissant le prix et le mérite de la justice, s'attachent à elle et la pratiquent

par des motifs purement humains. Mais, que ces hommes se trouvent dans une de ces circonstances où l'on parvient à la possession des honneurs et des richesses, au moyen de l'iniquité et de l'injustice, et on verra avec quelle aisance ils emploient ce moyen, surtout s'il leur est permis de croire que leur conduite demeurera ignorée, et qu'il leur est possible de sauver leur réputation, tout en sacrifiant la justice.

L'homme religieux, au contraire, sait, à n'en pouvoir douter, que les dons de l'iniquité sont toujours dangereux et trompeurs, qu'ils portent en eux-mêmes le poison et la mort; que le secret obtenu pour le monde est impossible à l'égard de Dieu. Il n'ignore point qu'au jour terrible qui nous appellera au tribunal suprême, tout ce qui est caché nous sera révélé, et nos moindres offenses apparaîtront contre nous, en ce jour de justice.

La différence qui existe entre l'homme religieux et l'homme sans religion, par rapport à la justice, est immense. Le premier sacrifiera ses biens, sa liberté, sa vie, s'il le faut, plutôt que d'enfreindre les lois de la justice.

Le second sera juste tant qu'il y trouvera son avantage et sa convenance; mais s'il pense qu'une grande célébrité ou une grande fortune sera le prix d'une criminelle carrière, il n'hésitera pas à marcher dans cette voie; il proscrira comme Sylla, conspirera comme Catilina, ou, semblable à Néron, il réduira en cendres la capitale du monde.

Mais si l'on peut espérer bien peu de la justice des hommes, dès qu'elle n'est point fondée sur la religion, faut-il en conclure qu'on peut tout espérer de la justice de l'homme sincèrement religieux? Oui, sans doute, si sa religion est sérieuse, si la foi de cet homme est vive, si son amour de la vertu est inébranlable. Mais si, au contraire, la foi est faible, la charité plus faible encore, quelle constance peut-on espérer, quelle ardeur ou quel enthousiasme pour la vertu? Des hommes, ainsi faibles dans leur vertu, se contredisant sans cesse, encenseront alternativement le vice et la vertu; ils seront tantôt justes, tantôt injustes, jusqu'à ce que, meurtris de chutes, couverts de cicatrices sans nombre, ils arriveront au terme de leur vie,

ayant peu à alléguer pour leur justification, et beaucoup à redouter du jugement de Dieu.

Oui, on pourra encore trouver plus d'un père qui, à sa dernière heure, dira, avec raison, qu'il n'a rien négligé dans l'intérêt de ses enfans; plus d'un philosophe qui osera affirmer que sa vie tout entière fut consacrée à l'étude de la nature; plus d'un général, sur son lit de mort, rappeler à ses amis affligés qu'il ne commit jamais une faute, ne perdit aucune bataille; mais où trouver l'homme, si religieux qu'il soit, qui, à l'heure suprême, osera dire : « Dans toutes mes actions, dans » toutes mes paroles, dans tous mes juge- » mens, je fus toujours parfaitement juste. » Que dirons-nous donc de l'homme irreligieux, en cette grave et solennelle épreuve?

Voulez-vous une règle d'après laquelle vous éviterez aisément ce qui pourrait affaiblir, en vous, les sentimens de religion; une règle qui vous maintiendra dans les sentiers de la justice? Entendez-la de la bouche de l'empereur Marc-Antoine. « Vivez toujours, dit- » il, comme vous souhaiterez avoir vécu » lorsque vous serez près de mourir. »

CHAPITRE XV.

DE L'INJUSTICE.

L'histoire de l'humanité, a dit une femme célèbre, est aussi l'histoire de l'injustice. Tous les hommes coupables furent des hommes injustes. Adam et Ève, dans le paradis terrestre, lorsqu'ils désobéirent à Dieu ; Caïn, en tuant son frère Abel, furent coupables et injustes. L'injustice couvrait la surface de la terre, lorsque, à l'exception d'un faible nombre sauvé dans l'arche, tous les êtres périrent, engloutis dans les eaux du déluge.

Instruits par un aussi terrible événement, les hommes évitèrent-ils, par la suite, l'injustice et le crime? Les annales du monde, qui ne rapportent qu'une faible partie de ses

crimes, affirment puissamment le contraire. En effet, on ne saurait les lire sans frémir. Le Fils de Dieu, Dieu lui-même, descendant en ce monde, vint conduire les hommes dans les chemins de la vertu, perfectionner la loi et la morale; en un mot, renouveler la face de la terre. Mais l'injustice ne cesse point d'exister, et la plus affreuse de toutes celles qui se commirent depuis le commencement du monde, fut le crime dont le Fils de Dieu, lui-même, devint la victime, pour prix du plus grand des bienfaits.

Depuis cette époque, la grande réforme, produite par l'établissement du Christianisme, a diminué le pouvoir de l'injustice, mais n'a point suffi pour la détruire entièrement C'est elle qui domine encore les actions, la parole, la pensée des hommes; les sociétés continuent à être des champs de bataille, où chacun doit être sur ses gardes pour l'attaque ou pour la défense, et où ceux qui sont persécutés aujourd'hui, demain, peut-être, seront agresseurs. Comment expliquer un fait semblable? Les hommes ignorent-ils la limite qui sépare le juste de l'injuste, ou

bien sont-ils assez aveugles pour croire que l'injustice leur puisse être profitable? Nous ne pourrions croire à une aussi déplorable ignorance, si nous ne la constations chaque jour, car la justice et l'injustice ne peuvent se confondre, et la différence qui existe entre elles est aussi évidente que celle du jour et de la nuit. Cependant, il n'est point nécessaire d'avoir des rapports très-intimes avec les hommes pour savoir que, parmi les ignorans comme parmi ceux qui se sont médiocrement adonnés à l'étude des sciences, il en est un grand nombre qui ont les notions les plus fausses à l'égard du juste et de l'injuste. Mais ces idées si fausses, les auraient-ils, s'ils ne s'écartaient des lois de la nature, s'ils cherchaient à s'instruire de la science la plus utile, la plus nécessaire, celle de la religion, seul guide capable de maintenir la pureté des mœurs. Manqueraient-ils, dirons-nous encore, à ces notions de justice, s'ils obéissaient aux lois de la morale, noble fille de la religion.

Fut-il jamais une époque où l'ignorance de la religion et de la morale soit arrivée au

point où nous la voyons de nos jours? Dans quel temps vit-on moins cultiver, même dans les classes les plus élevées, ce qui est le plus essentiel de connaître? Et sans ce secours de la science véritable, sans l'appui de la religion, comment espérer que les notions de la justice croissent et fleurissent sur un terrain aride et mal cultivé, battu des vents contraires, desséché par le feu des passions; passions que chaque jour on espère voir s'éteindre, et que chaque jour voit renaître?

Le second motif dont nous avons parlé, la croyance à l'utilité du crime est encore plus généralement répandue, quoique rien ne soit plus certain que la différence entre les effets de la justice et ceux de l'injustice. — La justice appelle les bénédictions de Dieu et celle des hommes, et l'aimant attire moins promptement le fer que l'injustice n'attire sur nos têtes tous les genres de maux. Mais le monde emploie contre nous toute la force de ses prestiges, les passions déploient tous leurs moyens de séduire, toute la violence de leurs attaques, et c'est ainsi que l'on se précipite vers le malheur, en courant à la pour-

suite d'une apparente félicité. On voit, on se figure voir les hommes vertueux dans la souffrance et les méchans dans la prospérité, et, sans autre examen, on préfère le sort et l'exemple de ceux-ci au sort et à l'exemple contraire.

Souvent, il est vrai, nous voyons les méchans habiter de somptueux palais; ils étalent un luxe merveilleux et donnent des fêtes splendides. Mais combien le nombre de ces hommes est borné, en comparaison du grand nombre de ceux qui, également dénués de tout honneur, traînent une existence misérable. Ceux à qui Dieu, dans des vues mystérieuses, accorde les biens en abondance, bien qu'ils soient au nombre des impies, dirons-nous de ces hommes qu'ils sont heureux? Ils s'abandonnent au luxe, au plaisir, aux divertissemens, souvent dans l'espoir de fuir une voix intérieure qui les accuse : ils fuient d'eux-mêmes, mais en vain : ils ne peuvent jamais s'éviter. Une remarque fort ancienne, et dont l'expérience prouve la vérité, c'est que l'homme méchant est rarement sédentaire. Il y a en lui un calme apparent, lors-

qu'il médite et prépare un crime; mais ce repos est suivi d'agitation et de trouble, aussitôt que le crime est commis.

Le tigre déchire sa proie et dort paisiblement, l'homme commet un meurtre, un vol, et le sommeil le fuit : il découvre le goût du poison dans les mets que sa propre main prépare, et dans les bras de l'ami qui l'embrasse, il croit sentir le poignard d'un assassin (1). — Ne croyez pas, dit Cicéron, que les méchans soient tourmentés par les furies de l'enfer : les véritables furies qui les déchirent sont leurs propres consciences, leurs propres crimes, leurs propres terreurs. Selon l'expression d'un éloquent moraliste, le remords est pour le coupable la roue d'Ixion, la soif de Tantale, le vautour déchirant sans cesse le cœur de Prométée.

Suffit-il de ne pas sentir le remords au moment de commettre un crime, de ne pas se sentir ému à l'heure où la passion parle plus haut au cœur, pour conclure que la voix du remords se taira toujours? Non; elle est seulement semblable au feu que recouvre la

(1) Châteaubriand.

cendre, et qui se ranimera plus vif et plus ardent après avoir semblé éteint. Mais ce n'est point encore le remords seul qui fait, ici-bas, le malheur de ceux que le monde nomme heureux. La Providence leur envoie bien d'autres tourmens, et eux-mêmes en appellent de nouveaux sur leurs propres têtes. Ceux qui les voient dans l'opulence, ou revêtus d'autorité et de pouvoir, les croient, par cela seul, dans le bonheur, et pourtant, sans compter le cri intérieur de la conscience, ils ne sont pas heureux, malgré ces biens. Le bonheur s'associe plus aisément aux conditions humbles et médiocres qu'aux positions élevées; et, comme l'explique un écrivain moderne, sa marche est naturellement descendante. L'art d'être heureux est, avant tout, l'art de simplifier ses goûts et ses besoins, plutôt de fuir les regards indiscrets que de rechercher le bruit et la foule. Le bonheur qu'indique le luxe, la splendeur et une position brillante, n'est ordinairement qu'un bonheur bien fragile et trompeur. Il est un grand nombre d'hommes que le monde suppose heureux, par cela seul que nous les voyons

dans la jouissance parfaite de tous les biens de la fortune et enivrés de plaisirs, et qui sont néanmoins dévorés de soucis et de douleurs. La vue de leur grandeur nous les fait considérer comme heureux, mais c'est que nous ne voyons pas leurs misères, leurs épreuves. Eux, au contraire, qui connaissent la vanité de leurs biens, la réalité de leurs maux, se considèrent bien souvent les plus malheureux de tous.

Et quant à l'avenir de ces prétendus heureux, puisqu'un voile impénétrable le dérobe à nos yeux, comment oserons-nous juger du bonheur d'autrui, puisque le nôtre même nous est inconnu? Comment prévoir, à l'avance, ce qui est si incertain, et annoncer ce qui est toujours si rare en ce monde, la continuation du bonheur, supposant même qu'il existât? Un sage de l'antiquité a dit qu'il était impossible de décider si un homme était réellement heureux, tant qu'il existe en ce monde.

Qui pourrait supposer, pour ne citer que quelques exemples, que César ne fut point heureux, après toutes ses victoires et sa carrière de triomphes? Qui supposerait que Na-

poléon ne fut pas au comble du bonheur, lui qui avait pu voir à ses pieds les princes et les monarques? Et pourtant, César, qui ne se lassait pas de répéter ces paroles d'Euripèdes, que s'il était permis de violer des droits, ce ne pouvait être que pour régner, fut cruellement poignardé au milieu du sénat! et Napoléon, si grand dans la paix, plus grand encore dans la guerre; Napoléon, qui releva les autels du vrai Dieu, mais qui ne fut pas toujours juste, alla mourir proscrit et lentement assassiné sur le rocher de Sainte-Hélène!

Quatre grands agens de la félicité des hommes, dit l'apologue de Cranter, concoururent, un jour, aux jeux olympiques: la richesse, le plaisir, la vertu et la santé. Je suis le premier des biens, dit la richesse, par moi tous les autres s'achètent. Comment oses-tu me disputer la préséance, interrompit le plaisir, puisque ce n'est que pour me posséder qu'on s'efforce de t'acquérir. La santé allégua ses droits à la supériorité sur les autres, disant, avec raison, que, sans elle, la richesse était inutile et le plaisir impossible. La vertu rompit le silence et dit: C'est en vain que

l'homme acquerrait tous les avantages que donnent l'or, le plaisir et la santé; s'il ne me possède, il reste misérable. Dès-lors, quel rang m'assignerez-vous? — Le président des jeux décerna le prix à la vertu.

Sans vertu, il n'est point de bonheur; et là où il y a injustice, il n'existe point de vertu. Ceux qui, désirant améliorer leur sort, ont recours à l'injustice, s'adressent à leur plus cruelle ennemie. Elle leur fait de généreuses promesses pour ne leur rien donner en réalité; ce qu'elle leur accorde, est une vente des plus onéreuses, ou un emprunt à monstrueuse usure. Il arrive, trop souvent, que ceux qui, séduits par les fallacieuses promesses de l'injustice, respirent les poisons qu'elle exhale, se réveillent épouvantés, luttent contre la mort, ou sont victimes des orages qu'elle soulève autour d'eux.

Lorsque tu seras persécuté par la fortune, a dit un sage qui connut le malheur, réfugie-toi dans ton propre cœur : si cet asile est pur, le malheur ne saurait l'atteindre. Mais l'homme injuste ne possède point cet asile, son cœur ne connaît point la pureté. Soit

qu'il s'examine lui-même, ou qu'il considère les objets extérieurs qui l'environnent, il trouve toujours des motifs de crainte et de découragement. Le passé l'afflige par les tristes souvenirs qu'il lui présente, le présent l'inquiète, l'avenir l'épouvante.

En cette situation, lorsque des hommes viennent à être connus, et appréciés à leur valeur (ce qui arrive tôt ou tard), ils pourront encore entendre, parfois, la louange et la flatterie de la part de ceux qui sont sous leur dépendance ; mais jamais l'expression d'une estime sincère, d'un éloge véritable, n'effleurera les lèvres de ces derniers. S'ils prétendent tromper le public, ils exciteront l'indignation ou soulèveront le sarcasme. S'ils encensent l'opinion, l'opinion les repoussera. C'est en vain qu'ils prétendent inspirer quelque confiance, ils n'y réussiront nulle part. On les craint et on s'éloigne d'eux ; ils voient l'empressement que chacun met à les éviter, et cet empressement est surtout cruel, lorsqu'il se manifeste chez ceux-là mêmes qui, autrefois, leur donnaient le doux nom d'ami.

« Méfie-toi, dit un proverbe, du noble que

» tu aurais méprisé, du savant que tu aurais
» attaqué, du fou dont tu te serais joué, et
» du méchant ou de l'injuste dont tu aurais
» été l'ami. »

Mais au sentiment de méfiance et de crainte se joindront encore l'indignation et le mépris. Ceux qui ont violé les lois de la probité et de la justice, peuvent être persuadés qu'à l'exception de ceux qui, par un sentiment de charité et de piété, prendront compassion d'eux, tous les méprisent ou les haïssent.

La Providence ne perd jamais de vue les hommes injustes. Qu'elle le retarde ou l'accélère, leur châtiment n'est pas moins certain. Et malheur à ceux pour lesquels ce châtiment est réservé dans une autre vie.

Ah! rien n'est plus certain que cette intervention spéciale de la Providence dans les événemens de la vie. Comment se peut-il donc qu'il existe des hommes qui s'efforcent de faire croire que tout suit son cours, dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, sans l'intervention d'un souverain Maître et d'un guide suprême?

« Comment se peut-il donc que nous soyons

» ici, disait à un des plus sages ministres de
» l'Orient, son fils, jeté avec lui dans une
» horrible prison? Comment, après avoir
» servi si fidèlement l'Etat, et fait tant de bien
» aux hommes, sommes-nous tombés d'une
» si prodigieuse hauteur à un abîme aussi
» profond? — La voix de quelque malheu-
» reux que nous aurons délaissé, nous aura
» certainement accusés devant Dieu, répondit
» tristement le visir, de ne pas lui avoir payé
» la dette de la justice. »

S'il est des malheurs, causés par l'injustice, dont l'ignorance ou l'incrédulité peuvent méconnaître ou nier l'origine, combien en est-il aussi dont la cause est si évidente et si palpable, qui triomphent de l'ignorance la plus profonde, désarment ou bravent l'incrédulité? Entrez, par exemple, dans les cachots; que voit-on entre ces épaisses murailles, sinon des auteurs ou des victimes de l'injustice? Traversez les mers, et pénétrez dans ces pays malsains où la déportation jette annuellement tant d'infortunés, où s'exhalent tant de soupirs, où l'on verse tant de larmes. Ces malheureux, que la société a bannis de

son sein, que sont-ils, sinon le produit de l'iniquité, les fruits amers de l'injustice? Accompagnez les condamnés à mort, montez avec eux les marches de l'échafaud, et, en les voyant mourir prématurément, vous vous demanderez si l'injustice et ses nombreux attentats ne furent pas la cause ou le résultat d'aussi affreux malheurs.

Celui qui tire du fourreau l'épée de la haine, la fait tomber sur sa propre tête, dit un proverbe populaire. L'arme de l'injustice n'est pas moins dangereuse que celle de la haine. Après avoir blessé les autres, elle retombe d'elle-même sur celui qui l'emploie. En voyant couler son propre sang, l'homme injuste pourra-t-il se plaindre, s'il songe à celui qu'il a fait couler par son injustice?

Les grands crimes ne sont pas les seuls qui retombent sur ceux qui les commettent. Lorsque l'Ecriture nous dit que l'injustice fait le malheur des peuples, elle n'établit aucune exception, mais elle parle de toute injustice, en général. Qui sait d'ailleurs si ce qui nous semble petit et insignifiant, le paraît également aux yeux de Dieu? Personne n'ignore

que de faibles étincelles ont produit de grands incendies ; que, de certaines causes, en apparence puériles, résultent souvent des effets extraordinaires.

L'injustice est ce qui sépare le plus complètement l'homme de son semblable, et qui l'éloigne le plus du Seigneur. A la vérité elle se montre sous différentes formes, agit de diverses manières; mais si l'offense est grande dans celui qui commet une grave injustice, elle est grave encore dans celui qui se rend fréquemment coupable d'une injustice légère. Si le tigre est redoutable lorsqu'il se précipite sur sa proie, qu'il la déchire et la dévore en un instant, le serpent est-il moins terrible, lorsqu'il enlace lentement l'animal qui passe insouciant sans l'apercevoir; lorsqu'il le presse lentement de son étreinte mortelle, brise ses os un à un, jusqu'à ce qu'il vienne à le dévorer entièrement ?

Quelques auteurs comparent les crimes atroces aux maladies aiguës, qui décident promptement de l'existence d'un homme; tandis que, selon eux, les vices secondaires, auxquels quelques-uns s'habituent, sont sem-

blables aux maladies chroniques qui nous tourmentent pendant un long espace de temps, et n'aboutissent pas moins à la mort.

Mais si vous vous obstinez encore à considérer, comme puéril et de peu d'importance, ce qui vous est devenu familier et ne vous surprend plus, si vous refusez de reconnaître la suite naturelle et la conséquence de certains faits, considérez un instant les opérations journalières de la nature, et dans bien peu de choses, vous trouverez les effets en proportion avec les causes premières. Quelle proportion trouver, en effet, entre le chêne altier, à l'épais ombrage, et le gland qui l'a produit? Quelle proportion entre l'aigle majestueux, volant au-dessus des nuages, et l'œuf qui l'enferma long temps et le réchauffa dans le nid maternel? Et, cependant, la proportion n'en existe pas moins; si vous ne l'entendez pas, vous ne faites que constater la faiblesse de votre raison.

Voyez encore comment une goutte d'eau, tombant sans cesse sur une pierre, finit par y former une cavité profonde. Regardez cet arbre! naguère encore, il étalait au loin ses

rameaux ombrageux, aujourd'hui il se penche et meurt; c'est à peine s'il lui reste quelque soutien. Serait-ce que l'on a arraché ses racines, ou creusé la terre qui servait à l'alimenter? Examinez-le attentivement, et vous découvrirez dans le tronc une cavité presque imperceptible, dans laquelle existe un petit ver. Il est lui-même si faible, qu'il ne saurait résister à la moindre pression, et pourtant la nature l'a doué de la puissance de ronger ce corps solide et dur, au point de le dessécher complètement.

Qu'on ne s'imagine donc plus que, par cela seul qu'un fait est d'une grande importance, il ne saurait être considéré comme le résultat d'une cause puérile, en apparence. Qu'on cesse de croire que, lorsque notre intelligence ne découvre point l'enchaînement de certaines causes avec certains effets, cette suite ou liaison n'existe pas réellement.

Tôt ou tard, plus ou moins évidemment, le mal engendre le mal; et l'homme qui commet l'iniquité dans l'espoir d'en retirer le bien, agit plus follement que celui qui sèmerait l'ivraie pour recueillir le blé, ou

planterait le chardon sauvage, pour voir croître des fleurs odoriférantes.

La terre n'est pas plus éloignée des astres que l'injustice n'est éloignée de la véritable utilité, ou le bonheur de l'immoralité, et il est aussi impossible de les rencontrer réunies, que de voir les poissons nageant dans les forêts, ou les animaux des bois paissant dans les rivières. Le malheur, au contraire, est la compagne habituelle et nécessaire de l'injustice. Semblables à deux amies, l'une ne saurait marcher sans l'autre, et la même atmosphère est nécessaire à toutes deux.

Vous qui vivez familièrement dans l'injustice, et qui ne vous sentez pas encore malheureux, vous vous récrierez peut-être contre cette doctrine, persuadés que votre exemple donne un démenti à mes paroles. Suspendez encore votre jugement. D'un moment à l'autre peut éclater, sur vos têtes, la nuée électrique que vos faibles yeux n'ont pas encore aperçue; la terre, qui vous semble si solide, peut s'entr'ouvrir sous vos pas, et un instant suffit pour faire crouler dans la poussière, les plus superbes tours comme les plus modestes

chaumières. Au moment même où j'écris ces lignes, combien de milliers d'individus, répandus sur la surface du globe, sont considérés heureux, et dans un instant seront reconnus par tous comme infortunés? Combien en un moment passent, comme par enchantement, de la grandeur à la pauvreté, de la richesse à la misère; combien triomphent et brillent dans les fêtes et le plaisir, qui dans un instant gémiront inconsolables! Combien encore déploient l'apparence d'une brillante et vigoureuse santé, que la fièvre dévorera dans peu d'instans, et que la douleur jettera sur un lit de souffrance! ou bien encore au milieu de projets et d'espérance pour cette vie, combien s'arrêteront dans une pensée d'avenir, glacés par la main implacable de la mort!

Mais en supposant, un instant, que, dans certains cas, le bonheur s'allie avec l'immoralité, l'utilité avec l'injustice, ce fait ne pourrait exister que dans ce monde et durant cette vie, qui, après tout, n'est qu'un instant en comparaison de l'éternité! Et à quoi servirait ce bonheur d'un moment, qui con-

damne à un éternel malheur? « A quoi ser-
» virait à un homme de gagner l'univers en-
» tier, s'il venait à perdre son âme? » a dit
le Sauveur du monde.

L'homme qui pense qu'il peut lui convenir d'être injuste, perd le souvenir d'une autre vie, de cette vie dans laquelle le malheur sera la conséquence naturelle de l'injustice, qui, peut-être, sans qu'il y songe, va bientôt commencer pour lui, et qui n'aura jamais de fin.

Ne recherchez donc pas le bonheur à travers les sentiers tortueux de l'injustice. Cette règle est universelle et absolue, elle n'admet point de limites, ne connaît point d'exception; elle s'étend aux individus comme aux sociétés, et n'excepte pas plus ceux qui gouvernent que ceux qui doivent obéir. La politique qui suivra une autre marche ne sera qu'une politique fausse et mensongère, le plus mauvais de tous les systèmes; elle ne sera qu'une tyrannie cachée. La politique est aux gouvernemens ce que la moralité est aux individus: tous les deux ont la même base, la même justice. Si quelqu'un ose dire: « Telle chose

» est injuste, mais la politique l'exige, » vous avez entendu l'une des plus grandes absurdités que la langue humaine peut proférer. Aristide, ayant été chargé par les Athéniens d'examiner un projet proposé par Thémistocle, déclare au peuple, après avoir conféré, à ce sujet, avec ce célèbre capitaine, que ce projet est *utile*, mais *injuste ;* et le peuple, méprisant une si étrange distinction, rejette aussitôt le projet. La morale était encore bien éloignée, à cette époque, de la clarté et de la perfection à laquelle Jésus-Christ l'éleva depuis ; mais le bon sens de la multitude rassemblée suffit en cette occasion, et les Athéniens donnèrent aux siècles futurs un exemple bien digne d'être imité.

Les peuples ou les gouvernemens qui ne suivront pas cet exemple, qui voudront séparer la politique de la morale, et prétendront allier ce qui est complètement opposé, l'utilité et l'injustice, ne pourront jamais avancer dans la voie de la civilisation, de la liberté, de la prospérité nationale.

Que ces peuples s'efforcent d'avancer, leurs efforts seront vains, ils ne feront que

rétrograder. Ils ne seront point comme ces pélerins dont parlent les historiens des Croisades, lesquels se dirigeaient vers Jérusalem, faisant toujours deux pas en arrière et trois pas en avant. Ils ressembleront plutôt à ces animaux qu'on rencontre dans les régions de l'équateur et des tropiques, dont la marche est constamment rétrograde.

CHAPITRE XVI.

MÊME SUJET.

Les joies folles où se complaît le vice, et dans lesquelles il s'enivre, ne valent pas les larmes de la vertu. Telle était la pensée d'un sage, à qui la persécution en fit répandre abondamment; elle est d'une grande vérité et d'une beauté remarquable. L'homme vertueux est moins malheureux, en effet, au milieu des larmes, que le coupable au sein des plaisirs. Que l'on compare donc celui qui commet l'injustice, non pas avec celui qui l'évite, mais même avec sa victime; lequel sera plus à plaindre?

Socrate disait que de tous les malheurs, le plus grand était de commettre l'injustice; cela

nous fait juger de la manière dont il aurait décidé la question qui nous occupe. Après Socrate, plusieurs moralistes, fort instruits d'ailleurs, considérant l'injustice sous toutes ses faces, ont jugé que celui qui la commettait était le plus malheureux des hommes. Ils auraient bien mal consulté le sens intime, l'expérience et la raison, s'ils eussent décidé autrement. En effet, celui qui supporte l'injustice, est la victime d'un mal qu'on lui cause, mais il ne ressent point les secrètes agitations qui viennent troubler le coupable, au sein même de ses plaisirs; il ne connaît point, comme celui-ci, les sombres pensées qui suivent l'accomplissement des crimes; il ne lui est pas nécessaire de veiller sans cesse sur lui-même, pour cacher sa faute, ou pour s'efforcer de l'oublier; il ne porte pas, au-dedans de son propre cœur, un ver rongeur qui, jour et nuit, le tourmente; il ne nourrit pas, sous son propre toit, le vautour qui lui dévore le cœur. Différent de celui qui l'offense, la victime de l'injustice ne se voit pas privée de tout repos, et dépouillée de sa propre estime, comme de celle de ses semblables: la

crainte du châtiment ne l'effraie point; la vengeance publique ne lui apparaît point dans toute son horreur; il n'est point poursuivi par l'autorité des hommes, et quand bien même il le serait, malgré son innocence, il existe pour lui un tribunal et un juge supérieur à toutes les justices. Il peut recourir à ce juge souverain, sans crainte d'être repoussé.

Au contraire, celui qui se rend coupable d'injustice, et qui abandonne, pour le trouble et l'inquiétude, la paix et le repos de son cœur, se place dans un état d'hostilité à l'égard de la société tout entière. Pour un mal dont il se rend l'auteur, il s'expose et se condamne à d'innombrables peines, que la société, aussi bien que son propre cœur, lui préparent. Placé au-dessus d'un abîme, dont il serait impossible de le retirer, exposé continuellement au péril d'y tomber, sa position est des plus fausses; c'est un continuel et immense danger. Constamment en présence de trois juges sévères, de trois tribunaux redoutables, il a beau se soustraire à la juridiction de tous, il ne saurait échapper à l'autorité d'un seul. Il est à la fois soumis, et malgré lui, à sa pro-

pre condamnation, à la condamnation des hommes, à la condamnation de Dieu. Il n'aperçoit, au-dessus de lui, que le ciel qui le repousse, sous ses pieds que l'enfer qui l'appelle ! Encore, si ses désordres et ses offenses étaient de tout autre genre, quelques soupirs suffiraient, peut-être, pour apaiser la colère du Seigneur, pour le placer de nouveau dans le sentier de la vertu. Mais l'injustice le condamne à d'autres obligations : les larmes sont inefficaces pour la réparation, si de grands sacrifices ne les accompagnent. Au moment où une injustice est commise, une responsabilité est contractée; et, pour l'anéantir, il ne faut rien moins qu'une réparation complète. L'impossibilité de toute action de la part de l'offensé, ou son entier pardon, peuvent seuls dispenser de cette obligation. S'il en était autrement, le meurtrier pourrait impunément paraître, les mains encore teintes de sang, parmi les parens de sa victime, sans leur devoir la moindre réparation; l'usurpateur pourrait étaler son odieuse opulence en présence de la veuve et de l'orphelin, réduits par lui à la misère; et les événemens de cette vie réa-

giraient bien faiblement sur le sort d'une future existence. Il est positivement déclaré, dans les saintes Ecritures, que celui sur qui pèseront les résultats de l'injustice, du vol, ou de tout autre dommage causé au prochain, n'entrera pas dans le royaume de Dieu (1).

Quel que soit le tort que nous avons causé, quel que soit le lieu qui le cache et le recèle, quand même on pourrait le placer au-dessus des nuées, l'enfouir dans les entrailles de la terre, le confier aux profondeurs des mers, partout il élèvera un cri que le coupable entendra sans cesse, qui parviendra aux oreilles des hommes, qui sera écouté et recueilli au ciel.

Dieu, comme le disent les théologiens, a confié un pouvoir presque infini à ses ministres; mais ils ne peuvent rien contre la nécessité de la réparation. Les clés, que le Seigneur a confiées à saint Pierre, ne sauraient ouvrir le ciel à ceux qui sont chargés du bien d'autrui, ou coupables, envers leurs semblables, d'un tort ou dommage quelconque; et l'Eglise, qui reçut le pouvoir de lier et

(1) Cor, ch. 1, v. 6.

de délier, est impuissante en ce seul point.

Le vulgaire se plaît à faire observer qu'il n'a point commis d'homicide, dérobé le bien d'autrui, ou commis quelqu'un de ces crimes atroces, qui retentissent plus haut que le rugissement du lion, que la fureur des tempêtes. Oui, vous pouvez n'avoir commis aucun de ces crimes, mais est-ce donc seulement en cela que consiste l'injustice, ou bien sera-ce seulement de cette circonstance que l'on admettra l'irresponsabilité?

La sphère de la responsabilité est bien autrement étendue. En ce qui a rapport aux faits, elle ne se borne point aux injustices atroces, elle en embrasse tous les genres; et, quant aux personnes, elle ne pèse pas seulement sur celles qui commettent des actes injustes, mais encore sur les hommes qui les ordonnent ou les encouragent, qui les conseillent, si le conseil a pu, en quelque sorte, influer sur la perpétration du tort; elle s'attache encore à ceux qui, lorsqu'ils le pouvaient, n'ont point empêché un mal; en un mot, à tous ceux qui sont causes du mal commis, ou bien qui, ayant l'obligation de l'éviter, ou de le

prévenir, ont négligé de remplir ce devoir.

De toutes ces diverses manières, on peut nuire au prochain, et l'on contracte ainsi des dettes qu'il est absolument nécessaire d'acquitter, à moins de nous exposer à des dangers, à des embarras extrêmes.

Et, lorsque nous sommes ainsi endettés, pourrons-nous réussir à solder nos comptes envers nos frères, sans un puissant secours de Dieu? Comment mériter le pardon de Dieu, si, au préalable, nous ne sommes absous par nos frères ; si nous n'avons, du moins, tout tenté à cet effet, en nous acquittant d'abord de ce que nous leur devons?

Mais comment expliquer que les torts commis à l'égard du prochain, étant si ordinaires et journaliers, les réparations soient au contraire si rares? Pourquoi tant de facilité à nous emparer du bien d'autrui, et tant de difficulté à le rendre? Comment, avec la conscience ainsi chargée, voyons nous les hommes dormir insoucians au bord du précipice?

Pour le comprendre, il serait indispensable de sonder les cœurs, afin d'en acquérir la connaissance parfaite : mais à qui est-il donné

de sonder les cœurs et les pensées? Qui pourrait, dans une telle suite d'erreurs, en analyser les causes, en apprécier les motifs? On peut, toutefois, diviser ces causes et ces déplorables motifs, en six classes diverses; savoir : incrédulité, indifférence, ignorance, irrésolution, impossibilité supposée, et enfin, manque de confiance dans la miséricorde du Seigneur.

Les *incrédules*, ne voyant rien au-delà de ce monde, ne croyant pas, ou feignant de ne pas croire aux peines ou aux récompenses à venir, ou, pour mieux dire, s'efforçant, sans cesse, d'en éloigner la pensée, ne songent qu'à jouir d'un bien quelconque, sans s'inquiéter de la manière dont ils l'auront acquis. Il arrive souvent que la justice humaine les condamne à ce qu'ils auraient dû faire; mais, si cette justice est négligente ou impuissante, qu'est-ce qui les décidera à rendre le bien qu'ils auront enlevé, ou à compenser le tort qu'ils auront commis? Quelle puissance pourrait les décider à un acte aussi pénible, du moment où ils n'ont rien à attendre et rien à espérer.

Les *indifférens* ne diffèrent guère des in-

crédules; on pourrait plutôt dire qu'ils sont des incrédules en pratique. A quoi leur sert de croire, s'ils ne pensent pas à ce qu'ils croient? A quoi leur sert d'avoir conservé une ombre de crainte et une lueur d'espérance, s'ils ne songent ni à craindre, ni à espérer? Qu'importe, enfin, qu'ils ne nient point la laideur du vice, la beauté de la vertu, s'ils préfèrent aveuglément le vice à la vertu? Comme si leur but, si leur vocation n'était pas autre; ils ne vivent que pour ce monde. Ils ne nient point l'existence de Dieu, la vérité de la religion, ni la nécessité de la justice; mais la justice pour eux, c'est leur volonté, la religion convenance, et Dieu leur intérêt. Et néanmoins, cette volonté est déréglée, cet intérêt illusoire, cette convenance fantastique; mais la vie de ces indifférens n'est-elle pas une illusion continuelle, un rêve prolongé, un interminable délire? — Et s'ils sont incapables de sortir de cet état apathique, lorsqu'il s'agit d'éviter des actes injustes, comment en sortiront-ils pour en annuler les conséquences; comment se soumettre à la pénible réparation qui leur serait imposée?

Ceux qui, pour échapper à la responsabilité de leurs œuvres injustes, cherchent à s'appuyer sur l'ignorance, ressemblent à ces insensés qui, devant parcourir des chemins tortueux et difficiles, commenceraient par bander leurs yeux, afin de marcher avec plus de sûreté et d'aisance. Dans les occasions où le savoir est une obligation, l'ignorance est plus qu'une erreur, elle devient un crime.

Un moraliste célèbre compare celui qui ne veut point s'instruire, de crainte de connaître la vérité, au criminel qui cherche à retarder son jugement dans la crainte d'être condamné; il y a cependant cette différence, que le premier n'est point dans son droit, tandis que l'autre y est naturellement; et tandis que l'un ajoute crime sur crime, l'autre n'a rien à redouter de ce genre.

Ceux qui évitent une juste réparation, par suite de leur indécision, connaissent leur devoir, et quoique désireux de l'accomplir, ils retardent de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, peut-être même arrêtent-ils leur pensée à une époque qu'ils n'osent trop envisager. Les moindres obstacles leur

paraissent invincibles ; toutes les entraves leur semblent sérieuses et les arrêtent; la plus légère difficulté les décourage. — Si cette incertitude produit une telle inaction dans son principe, quelles ne seront pas ses conséquences dans la suite ? Ne pas vaincre l'irrésolution dans son origine, c'est rendre sa destruction impossible, lorsqu'elle sera devenue plus forte et qu'elle aura jeté de plus profondes racines. Que sont, après tout, les injustes, et que deviendront-ils ? Ce sont des déserteurs qui se maintiennent dans le camp ennemi, pour ne pas sacrifier des dépouilles mal acquises. Ce qu'ils deviendront, nous ne pouvons le dépeindre exactement ; mais on ne saurait y penser sans frémir.

Ceux qui prétextent l'impossibilité pour s'excuser d'une réparation nécessaire, peuvent encore se diviser en deux manières. Les uns faiblissent en considérant, d'une part, la grandeur du mal qu'ils ont commis, et la faiblesse de leurs moyens : d'autres se croient déchargés de leurs obligations, par cela seul qu'ils ignorent ce qu'ils doivent, et ne savent quels sont leurs véritables créanciers. Mais

quant aux premiers, par quelle raison, lorsqu'ils sont redevables de cent et ne possédant que cinquante, ne paieront-ils point les cinquante? Quelle est la législation, ou quelle est la morale qui anéantit une obligation, par la seule raison qu'elle ne peut être acquittée intégralement?

Quant aux seconds, il est, en effet, bien des circonstances dans lesquelles on ne peut apprécier les torts que l'on a causés, et où l'on ne connaît même pas les victimes de l'injustice. Ainsi, comment celui qui a établi une loi injuste ou qui a contribué à son établissement, pourrait-il connaître le nombre exact de maux qui en ont résulté, et le nombre d'individus qu'ils frappent? Le prince qui a fait une guerre injuste, pourra-t-il compter, non seulement le nombre des morts qu'il a causées, les blessures et souvent les affreuses mutilations, mais encore les dépenses immenses qui auront été faites? L'homme qui s'est enrichi en partie, en exerçant une honnête industrie, mais en ajoutant l'artifice d'une infinité de petites fraudes, de légères injustices, pourra-t-il se rendre compte de ce

qu'il doit, et à quels individus il doit, lorsque plusieurs de ceux-ci auront disparu pour lui depuis des années, par l'absence ou par la mort, et sans que leurs héritiers soient même connus? — On pensera peut-être qu'un moyen de lever cette difficulté serait de placer en dépôt la somme qu'il suppose devoir, puisque le dépôt est considéré souvent comme équivalant à une restitution, du moment qu'on avertit par des annonces les parties intéressées, afin qu'elles puissent réclamer ce qui leur est dû. Mais le dépôt si légal et convenable, dans d'autres genres de dettes, serait, lorsqu'il s'agit de réparation, une cause de diffamation et d'infamie, une difficulté de plus, et une violence inutile au lieu d'un moyen de réparation.

Aussi l'opinion la plus générale des moralistes est qu'il convient mieux, après avoir calculé, le plus justement possible, la valeur de ce qu'on devrait rendre dans le cas de restitution possible, est d'en distribuer le montant aux pauvres. Mais, dans ce cas, il ne faut point agir avec précipitation et légèreté. Dans une affaire aussi délicate et aussi impor-

tante, on ne doit épargner aucune peine, omettre aucune démarche, car le moyen indiqué n'est permis que dans le cas où il est impossible d'en trouver un plus convenable. — Qu'on évite soigneusement l'exemple des faux dévôts, qui se dispensent de rendre ce qu'ils doivent, lorsqu'il leur serait possible de le faire, et croient se décharger de cette obligation, par de grandes largesses envers les pauvres, ou les églises, libéralités qui seraient fort méritoires si elles étaient faites à leurs dépens, et ne sont que des causes de réprobation exercées qu'elles sont aux dépens des véritables créanciers.

La miséricorde du Seigneur est le plus consolant de ses attributs. Dieu, dit le psalmiste, a compassion de ceux qui le craignent, comme un père a compassion de ses enfans (1). Le cœur d'une mère est la merveille de la nature. Elle ne saurait jamais oublier le fruit de ses entrailles, ni cesser d'être émue à la pensée de ses enfans. Mais alors même qu'elle pourrait oublier ce qu'elle aime plus que sa propre

(1) Ps. 102, v. 13.

vie, Dieu ne saurait jamais nous oublier (1).

Et que deviendrions-nous, si nous ne comptions sur la miséricorde de Dieu, et si, à la pensée de paraître en sa présence, nous n'espérions trouver cette miséricorde à côté de sa justice?

Mais que peut espérer l'injuste, s'il persévère dans son injustice, s'il persiste à retenir ce qu'il doit abandonner, s'il ne se prête pas volontiers à ce que le devoir et la justice lui imposent.

L'injustice ne s'efface que devant la réparation complète. Cette règle n'admet exception que celle de l'impossibilité réelle, ou du pardon entier et spontané de l'offensé. Le *non remittitur delictum nisi restituatur ablatum* des théologiens, ne saurait jamais admettre aucune autre exception.

S'il est pénible à celui qui a commis un tort d'en offrir la juste réparation, il l'est, tout autant, à celui qui fut offensé, de ne pas recevoir cette réparation Dans l'un se trouve la faute, l'autre en est la victime; sur lequel des deux doivent retomber, avec justice, les

(1) Isaïe, ch. 49, v. 15.

conséquences, sur le coupable ou sur l'innocent? — De tout temps, on a reconnu que le résultat d'un mal doit naturellement retomber sur celui qui l'a commis. Ce principe, une fois établi, nous demanderons s'il est juste que celui dont on aura détruit la santé, ou les biens, à qui on aura enlevé un père, un fils, une épouse, vive dans la misère, le deuil et la douleur, tandis que l'injuste aggresseur entasse l'or sur l'or, ou ne songe qu'à épuiser fortune et santé, dans les extravagances du luxe et les déréglemens du vice.

Il semble pénible de sacrifier ce qui a été acquis d'une manière illicite ; mais comment, et à quel titre le conserver, du moment que ce bien n'est pas le nôtre? On redoute la pauvreté ; mais est-ce vouloir l'éviter, que de vivre chargé du poids d'une injustice? On a une famille à soutenir ; mais comment prétend-on la soutenir aux dépens du prochain, par le vol et l'injustice? Des enfans exigent des sacrifices pour leur éducation ; mais comment les élever avec le fruit de la perversité et les exemples du crime? Enfin, lorsqu'il n'y a plus moyen de répondre à ces objections, on se

dit que Dieu est grand et sa miséricorde infinie ; mais n'est-ce point une folie ou une grande témérité de compter sur cette miséricorde, sans rien faire pour la mériter? Quoi ! l'on espère la grâce promise au repentir, et l'on s'obstine dans l'impénitence!

Dieu est infiniment miséricordieux, mais sa justice est également infinie, et celui qui désobéit à ses commandemens ou persiste dans sa rébellion, par suite de son excessive confiance dans cette miséricorde, appelle sur sa tête tout le poids de cette divine justice.

Ah ! qu'ils sont à plaindre ceux que l'espérance abandonne, ceux qui se croient privés de cette manne du ciel, pour les soutenir durant leur pélerinage ici-bas; mais si la perte de l'espérance est un affreux malheur, son abus en est un tout aussi grand. Celui qui désespère, se trompe et se perd; mais celui-là ne se perd pas moins, qui s'abandonne à une confiance sans fondement comme sans limites.

La miséricorde du Seigneur est illimitée en elle-même, dit un docteur sacré, mais le sera-t-elle également dans tous ses effets? Inépui-

sable dans ses trésors, le sera-t-elle également et toujours dans la manière de les répandre?

Celui qui envoie la rosée du ciel pour ranimer les plantes desséchées, qui commande au soleil de réchauffer la terre et de l'éclairer de ses rayons, peut bien répandre sur vous la rosée de sa grâce, quelle que soit la gravité de vos attentats, et si votre douleur et votre repentir sont accompagnés de tout ce qui les rend dignes de parvenir jusqu'à son trône. Mais quelle douleur sera la vôtre, si les liens de l'injustice que vous n'osez briser, continuent à vous lier à la terre, et vous privent des ailes pour vous élever vers le ciel!

Ah! vous dites que la miséricorde du Seigneur est sans bornes, pour l'outrager sans crainte, mais vous n'y voyez pas un motif suffisant pour l'aimer sans réserve, le servir avec ardeur. Vous considérez sa miséricorde comme un asile assuré au milieu de vos crimes, et vous en faites, pour ainsi dire, l'appui et le complice de vos désordres. Vous pensez que le Tout-Puissant sommeille, parce que le son effrayant de son tonnerre ne se

fait point entendre, ou que l'éclair ne sillonne pas la nue : mais quand son ressentiment et sa vengeance vous feront connaître que votre Dieu n'a jamais cessé de suivre vos pas, malheur à vous !

CHAPITRE XVII.

DU SUICIDE.

Quelle est cette fureur dont les affreux ravages couvrent journellement, d'un deuil funèbre, les pages de notre moderne histoire ? Parmi les animaux, il n'en est point qui déchire ses propres entrailles et se prive volontairement de la vie : l'homme seul est capable d'un pareil attentat.

Toutes les créatures obéissent à cet instinct dont le Créateur les a douées : l'homme seul ose lui désobéir ! Tous les êtres créés semblent adorer la Providence, l'homme seul se révolte contre elle. Et, chose remarquable ! s'il était imposé à l'homme le plus vivement possédé de la tentation du suicide,

de sacrifier sa vie pour ses semblables, de s'exposer pour les sauver, on remarquerait combien est puissant en lui l'amour de la vie, amour qui parle plus haut que tous les raisonnemens.

Oh ! qui pourra comprendre tout ce que renferme à la fois cet acte du suicide, tout ce que ce mot indique d'audace et de délire, de désespoir et de douleur, de criminel et de misère. Défendu par la loi naturelle, par cette loi gravée dans tous les cœurs, et qui inspire une secrète horreur de la destruction, elle n'est pas moins défendue par la loi divine qui a positivement dit : « *Vous ne* » *tuerez point.* »

Ce précepte, contenu dans le cinquième article du décalogue, n'est que la répétition de la loi primitive, et défend également l'homicide sur le prochain et sur soi-même. Ce dernier crime est encore plus grave, selon le célèbre Lebrun, par cela qu'il cause à la fois deux morts, celle du corps et celle de l'âme.

La législation de plusieurs peuples a frappé de diverses peines ce fléau de la société, telles

que la perte de la main qui commit le crime, l'abandon ignominieux du cadavre, le simulacre de l'exécution après la mort, l'infamie publique, la confiscation des biens, etc.

Les anciens législateurs, au contraire, ne s'occupèrent jamais dans leurs lois de ce genre de crime : peut-être, par la même raison qui empêcha Solon de faire une loi relative au sacrilége et au parricide. Le premier de ces crimes, disait-il, est encore inconnu dans Athènes, et le second répugne tellement à la nature, qu'il devient par cela seul invraisemblable.

Les circonstances ont néanmoins changé, et le silence de nos législateurs, à cet égard, ne peut s'expliquer que par la conviction de l'inutilité des châtimens.

On prétend que ceux qui se rendent coupables du crime dont nous parlons, se placent, par ce crime même, en dehors de toute atteinte, et rendent ainsi le châtiment impossible. Mais on ne considère pas qu'un grand nombre de suicides serait évité, si ceux qui s'en rendent coupables pouvaient craindre les outrages auxquels leurs restes

seraient soumis, ou la flétrissure qui en rejaillirait sur leurs descendans; on ne songe pas que celui qui se tue, quoiqu'il meure, laisse un exemple qui ne meurt pas avec lui; qu'il importe de détruire la force de cet exemple par un autre non moins frappant, ou par la vue d'un supplice public, supplice dont la pensée peut arrêter l'homme au moment de commettre le crime, ou frapper fortement, et d'une manière utile, ceux qui assisteraient à son accomplissement.

Toutefois, il semble plus raisonnable de ne pas s'étendre sur un sujet dont il est facile de parler avec raison, de part et d'autres. En soutenant des opinions contraires, les uns ne mériteraient point d'être taxés de complicité, et l'on ne pourrait justement accuser les autres de vouloir, comme Xercès, fouetter les vagues insensibles de la mer. Il est un point dont tous doivent reconnaître la justice, et qui réunira tous les jugemens : c'est l'utilité et la nécessité de mesures préventives.

Les maux qu'il est le plus nécessaire de prévenir sont, sans contredit, ceux que le

châtiment ne peut guère atteindre. Mais s'il importe de prévenir le suicide, par cela même qu'il est plus difficile de le punir, cette obligation est encore plus grande, à raison de la triple injustice que cet acte contient, aussi bien que par la gravité et l'étendue de ses résultats. Dans l'acte seul du suicide, sont contenues trois grandes injustices : la première est envers les hommes, puisque celui qui déserte volontairement le combat de la vie, enlève les bons exemples et les services dont chacun est redevable ; la seconde injustice est commise par le coupable contre lui-même : il s'enlève le premier des biens, et cause à soi-même le plus grand des torts. Enfin, il se rend coupable envers Dieu, en disposant arbitrairement d'un dépôt dont Dieu seul a droit de disposer.

Que personne ne réponde à l'égard du premier de ces torts. « J'ai déjà payé ma » dette envers la société, en entreprenant » pour elle des œuvres que j'ai accomplies.» Cette assertion serait mal fondée, car la dette est trop grande pour être acquittée autrement que par l'emploi de la vie entière, et celui

qui abrège la durée de cette vie, néglige le paiement de cette part qu'il retranche. Qu'on ne dise pas non plus : « Je suis inutile dans » la société, ma vie lui est une charge plutôt » qu'un avantage, » car il n'est personne qui ne soit de quelque utilité. Celui qui n'est pas assez heureux pour servir activement la société, peut du moins lui être utile par ses bons exemples ; et l'exercice de la patience et de la résignation ne sont pas les moins avantageux. L'homme de bien, luttant courageusement contre l'adversité, le juste, bénissant la Providence sur un lit de douleurs, sont les plus édifians exemples que le ciel présente à la terre, que le monde renferme en lui-même, c'est la meilleure école à fréquenter, la meilleure leçon à recevoir.

Quant à la seconde injustice, celle qui a rapport à celui qui commet le suicide, la pensée de ce crime dénote une profonde ignorance du bien de la vie, comme du mal de la mort. La vie est un don d'un prix inestimable que Dieu fait à l'homme ; c'est un trésor dont la bonne et juste administration sert à lui acquérir un royaume, auprès duquel

tous les royaumes de la terre ne sont rien. Voilà ce que semble ignorer celui qui se suicide, voilà le vol qu'il se fait à lui-même.

La mort, lorsqu'elle nous apparaît à la fin d'une carrière bien remplie, et nous offre le souvenir de nos vertus, n'est point un mal; mais lorsque notre coupable impatience la cause prématurément; lorsqu'elle nous enlève à une position dans laquelle les pleurs et les ris se succèdent alternativement, pour nous précipiter dans un séjour de douleurs éternelles, la mort alors est un mal dont la profondeur est au-dessus des forces de notre pensée. Tel est le résultat du suicide. Celui qui le commet se dépouille d'un bien que son plus cruel ennemi peut lui enlever aisément, et se procure un mal que tous les ennemis, conjurés contre lui, ne pourraient lui causer. Personne n'est aussi injuste qu'il l'est lui-même envers sa propre personne. Il est son plus grand ennemi, son plus cruel bourreau, son plus cruel persécuteur.

Enfin, l'injustice commise envers Dieu, à qui nous devons tout, et à qui tout appartient, est encore plus grande. Dieu avait ac-

cordé la vie comme un dépôt dont l'homme devait jouir, et non comme une propriété dont il pouvait disposer. Par le suicide, l'homme détruit ce dépôt dont il avait la garde, il usurpe les droits du Créateur, il se rend la plus injuste, la plus ingrate des créatures. Que dirait-on d'un individu qui, possédant un dépôt qu'il serait tenu de restituer un jour, sur la demande qui lui en serait faite, se l'approprierait et en disposerait selon son bon plaisir? Que dirions-nous de celui qui briserait et foulerait aux pieds un gage de notre amitié que nous lui aurions donné? Or, il n'existe point de droits comparables à ceux de Dieu; il n'est point d'outrage que l'on puisse comparer à ceux qui ont Dieu lui-même pour objet.

On cite plusieurs exemples de morts volontaires, rapportés par l'Ecriture; et on ajoute que plusieurs chrétiens se sont offerts volontairement au martyre. Par de tels exemples on a prétendu, mais en vain, justifier le suicide. L'Ecriture, en effet, rapporte quatre exemples de mort volontaire; mais loin de les approuver, elle nous fait envisager la con-

duite de ceux qui s'en rendirent coupables, sous un jour bien défavorable, et leurs caractères comme bien peu dignes de louanges.

L'Ecriture nous présente encore trois exemples, mais d'un tout autre genre. La conduite de Razias, préférant la mort aux tortures qu'on lui préparait pour le faire changer de religion, est l'acte non d'un hypocondriaque qui se tue de sang-froid, pour se débarrasser du poids de son existence, ce n'est point non plus un acte de désespoir et de frénésie : c'est la détermination d'un homme troublé à la vue d'un danger, qui, de deux maux inévitables, choisit celui qui lui paraît le moindre. Et malgré cela, les saintes Ecritures envisagent cette conduite plutôt comme un trait de courage que comme l'effet d'un zèle éclairé. La conduite de Samson ébranlant les colonnes du temple de Dagon, se vouant lui-même à la mort, afin d'ensevelir sous les ruines trois mille Philistins, avec tous leurs princes; l'exemple d'Eléazar, se précipitant dans les rangs ennemis et se vouant à une mort certaine, dans l'espoir, par un acte

héroïque, de délivrer son peuple, furent des exemples d'une haute valeur, d'un ardent patriotisme, et non des actes de suicide. Chacun de ces héros se dévoua volontairement pour le salut de sa nation.

Bien d'autres actes de courage ou de témérité ont lieu durant la guerre, et on peut reconnaître qu'ils sont plus ou moins bien ou mal calculés. Il arrive que le résultat est parfois heureux, et, en d'autres occasions, déplorable. Mais, en tout cas, jamais on ne pourra les considérer comme suicide. La mort, dans de semblables occasions, peut être une conséquence, un résultat, mais ce n'est pas là une mort préméditée.

A-t-on jamais pu dire que l'homme qui se précipite au milieu des flammes pour sauver les victimes d'un incendie, ou bien qui ose braver la fureur des ondes pour sauver la vie de ses semblables, s'est rendu coupable de suicide?

L'on pourrait objecter, avec raison, que parmi les premiers chrétiens qui s'offrirent volontairement au martyre, il s'en trouva dont la conduite ne fut pas entièrement pru-

dente. La religion, comme l'a dit un moraliste, produit souvent le même effet que l'amour de la patrie : ceux qui en sont animés, ne sont ni impeccables, ni infaillibles.

Qui peut ignorer néanmoins que ceux qui, avides du martyre, s'y exposaient de leur plein gré, n'agissaient point dans le but de se détruire, mais bien pour donner un témoignage public de la vérité de la religion, pour convaincre les persécuteurs de l'inutilité des supplices, et souvent encore pour épargner la vie des autres, en sacrifiant la leur? Qui peut ignorer que l'on employa souvent de tels moyens pour desarmer la tyrannie, arrêter les persécutions, convertir les païens, et faire triompher la Foi? Et qui peut calculer quelles inspirations, quelles puissantes sollicitations de la grâce conduisaient ceux dont les résolutions semblent exagérées en prudence et en nécessité.

Confondre le suicide avec le sacrifice volontaire de la vie par le martyre, c'est confondre la plus révoltante atrocité dans le crime, avec le plus brillant héroïsme de la vertu. Le suicide est un attentat d'un genre

tout particulier. Nulle circonstance ne saurait le justifier, et nul crime lui être comparé. La nature se réunit tout entière pour le condamner. La société doit frémir, en apprenant qu'un de ses membres a osé le commettre. Elle doit frémir à la seule pensée qu'un tel attentat est possible.

L'homme, pour qui la vie n'est rien, est maître, par cela seul, de l'existence des autres. L'écrivain qui a dit que celui qui est capable de se tuer est un tigre jeté au milieu de la société, est demeuré trop loin encore de la réalité. La société peut se garantir des approches du tigre, parce qu'il est connu, mais qui pourra prévoir ce qui se passe dans l'âme du malheureux qui projette le suicide? Celui-là peut donner la mort à son épouse par une trompeuse caresse, étouffer son ami en lui tendant les bras; il peut ôter la vie au magistrat dont il réclame la justice, au monarque au moment où il en sollicite une faveur, et mettre un terme à ses crimes, en plongeant un poignard dans son propre sein. Laissez prendre racine à cet arbre de mort, laissez multiplier ces effroyables suicides, et

vous verrez si vous êtes en sûreté quelque-part que vous alliez.

Mais pour remédier à un mal, il est nécessaire d'en connaître les causes. Or, quelles seront les causes de celui-ci, qui fait de si affreux progrès ? En Angleterre, on attribue à l'influence du climat la fréquence des suicides. Si réellement l'influence de l'atmosphère a quelque part dans ce crime (et nous n'entrerons point dans cette discussion), là, pourtant, n'est point la cause réelle du mal. Dans d'autres pays, et principalement dans le nôtre, ces causes sont toutes morales et sociales. A un état de choses devenu pour les peuples une nouvelle nature ; à des biens auxquels ils étaient attachés; à des maux auxquels ils étaient résignés, on a fait succéder violemment de nouveaux élémens d'ordre et de désordre, des biens qu'ils n'ont point su apprécier, des maux auxquels ils n'ont point su se soumettre. Comme l'a dit un écrivain contemporain, on leur a donné une guerre revêtue de toutes les apparences de la paix, et une paix contenant réellement toutes les agitations de la guerre.

L'or et la richesse sont en profusion aujourd'hui, dans la demeure de ceux qui, hier encore, vivaient dans la misère ; de nos jours, les haillons de l'indigence recouvrent un grand nombre d'individus, qui vivaient autrefois dans l'opulence. De là, vient l'insolent orgueil des uns, la tristesse, le dégoût de la vie, et peut-être le désespoir des autres; mais cela ne suffit pas pour le suicide; il faut encore y joindre l'irreligion. En effet, quel est celui qui s'est suicidé, parmi tant de centaines d'hommes consacrés au service de la religion? Quel homme, vraiment religieux, se sentant, au coucher du soleil, à l'abri des privations et de la misère, entouré même d'aisance, et ne pouvant prévoir que le même soleil le retrouverait le lendemain, pauvre, opprimé, et voué à la persécution, sans un toit pour l'abriter, sans un pain noir pour assouvir sa faim, songea jamais à cet attentat?

Le malheur, sans l'impiété, ne suffit pas pour entraîner au suicide; l'irreligion suffit pour accomplir cet acte. Quoique le plus grand nombre de morts volontaires, soit le fait d'hommes réellement malheureux, il en

est cependant qui appartiennent à ceux que l'on nomme heureux.

« Les biens et les maux de la terre, dit un » profond observateur, fatiguent les âmes » vides d'avenir. Volant de désir en désir, » d'espérance en espérance, elles succom- » bent, n'ayant rien à désirer, ni à espérer, » et se lassent alors de l'existence. » Pour que l'homme se dégoûte de la vie, il suffit de la lui confier tout entière, de le rassasier de ses plaisirs. Connaissant tout, et ennuyé de tout, il recherche alors la mort, dans l'espoir d'éprouver une dernière et nouvelle sensation. Mais quel est celui qui osera prendre une telle résolution, avec la croyance que la mort ne sera pas, pour lui, le terme de toute souffrance, mais, au contraire, le commencement d'une nouvelle existence, toute d'horreurs et de tourmens; enfin, que ces tourmens ne finiront ni dans un jour, ni dans une année, dans un siècle, ou dans des milliers de siècles?...

Quel serait l'homme qui, n'étant pas entièrement privé de tout jugement, voudrait, dans l'espoir de se délivrer de ses peines,

ou échapper à l'ennui de son existence, se précipiter dans une fournaise ardente, où il serait assuré de brûler éternellement, où il mourrait chaque jour, à toute heure, à tout instant, sans cependant voir terminer son supplice et sa vie?

L'homme se tue, parce que la prospérité lui pèse, ou l'adversité l'irrite, et que la mort lui apparaît comme un terme à toute sensation; il se tue, parce que le dogme de l'immortalité n'en est point un pour lui. S'il pouvait se persuader que, là où s'achève cette vie, une nouvelle existence commence, et que les maux de la première ne sont rien, en comparaison de ceux qui attendent le coupable, à la fin de sa carrière; s'il croyait, qu'en cherchant à se soustraire violemment à ces maux passagers, il tombera infailliblement dans des peines qui ne finiront jamais, ah! sans doute, il n'aurait garde alors de déserter son poste, et de se révolter contre la providence; il ne se tuerait pas.

Comment, en effet, se tuer, sachant qu'un tel crime précipite celui qui le commet dans les abîmes éternels; sachant que Dieu l'a dé-

fendu, et que c'est Dieu qui doit le punir? Comment espérer le pardon d'une vie coupable, alors que le dernier acte de cette vie, sa dernière douleur, son dernier soupir, sont dans un dernier crime?

C'est donc au mépris de la religion, que l'on doit naturellement attribuer le fatal et rapide progrès d'une des plus affreuses calamités de nos jours.

Et à quel moyen recourir, pour remédier à ce mal? — Les gouvernemens feront quelque chose, pour éviter le danger, en travaillant au bien-être matériel des peuples, en améliorant l'administration, ouvrant des asiles aux indigens et aux malades, en faisant garder même certains points d'une dangereuse tentation; mais, après toutes ces précautions, et bien d'autres encore, ils n'auront guère avancé, s'ils n'ont mis leur premier soin à rétablir la morale et la religion. — Le meilleur conseil que l'on puisse donner aux gouvernemens, c'est d'aimer la religion et de la protéger; — aux peuples, d'être fidèles à l'observance de ses divins préceptes; — à ceux qui, dégoûtés de la vie, veulent y mettre un terme,

d'implorer le secours divin, afin d'en obtenir la force de supporter l'existence, et le courage de ne pas mourir.

Un philosophe recommande à ces derniers, lorsqu'ils se sentiront assaillis de cette funeste tentation, de chercher à faire une bonne œuvre, avant de quitter la vie. Il leur conseille, quand ils auront pris cette bonne résolution, d'aller à la recherche de quelque indigent à secourir, de quelque opprimé à défendre, de quelque infortuné à consoler; et il ajoute que si cette bonne œuvre a le pouvoir de les sauver aujourd'hui, elle pourra les sauver demain, et les sauvera peut-être toujours.

Certes, ce n'est pas moi qui rejeterai ce conseil. Les bonnes œuvres sont, en ce monde, nos meilleures et nos plus sûres protectrices. Elles peuvent appeler, sur le cœur aride de l'homme désespéré, la rosée bienfaisante du ciel; mais ce remède est bien loin d'être en rapport avec l'étendue du mal qu'il faut guérir. Et puis, quelle aumône pourrait faire celui qui ne possède rien? Quelle protection accordera à l'opprimé, celui qui est opprimé lui-même? Et quelle consolation offrira à

l'affligé, celui qui ne sait, lui-même, trouver de consolation en ce monde, ni l'espérer du ciel?

Malheur à nous, lorsque le désespoir nous met un poignard à la main, pour nous en percer le cœur, si la religion ne nous vient promptement en aide! Quel est celui qui peut méconnaître son divin pouvoir? A tous les découragemens, elle apporte des espérances, à toutes les espérances, elle offre des réalités, change toute douleur en consolation. — Elle ne dit pas : « *Joie et bonheur aux heureux* » *de la terre;* » elle dit, au contraire : « *Bien-* » *heureux ceux qui pleurent.* »

O vous! qui l'avez oubliée, ou qui la méprisez, ne manquez pas d'évoquer son souvenir, lorsque cette affreuse pensée du suicide vous apparaîtra. La religion est la plus tendre des mères, et une mère ne repousse jamais un fils, qui se jette, repentant, dans ses bras.

Un moment de foi peut vous sauver de l'abîme, entr'ouvert sous vos pas; et un instant, consacré à la prière, à l'élévation de votre cœur vers Dieu, peut, en perçant le

nuage qui trouble votre esprit, vous apporter cette foi qui, peut-être, vous manque. Mais encore, si vous n'avez pas le bonheur de croire, quel sera votre état, sinon celui d'un doute que vous ne pouvez vaincre? Et comment, dans un tel état, oserez-vous prendre une décision décisive et irréparable?

Vous pensez frapper aux portes du néant, mais que deviendrez-vous, si les portes qui vous seront ouvertes, sont celles de l'éternité? Votre présomption va jusqu'à dire que, même en croyant à cette éternité, vous savez n'être pas puni d'un crime qui vous semble indifférent: mais quelle sera votre destinée, si votre conduite est jugée criminelle, et si un Dieu, irrité et tout-puissant, prononce la sentence de votre condamnation? Le danger auquel vous vous exposez, est tel, que la seule pensée en serre le cœur, effraie l'imagination et confond l'intelligence (1).

(1) Ce remarquable chapitre me remet en mémoire des vers inédits, d'un de mes amis, sur le même sujet. J'ai pensé que les lecteurs seraient agréablement frappés, comme je le suis moi-même, de l'unité de sentimens qui existe entre les idées du poète et les nobles pensées de

l'auteur du présent ouvrage; et je me suis décidé à transcrire ici ces vers. *(L'éditeur.)*

LE SUICIDE.

Il avait apparu dans la dernière fête,
L'œil insolent et fauve, et secouant la tête;
Comme on foule une grappe, il foulait les plaisirs;
La luxure était froide au gré de ses désirs.
Il voulait, comme on nage au sein des vastes ondes,
Se plonger, à plein cœur, aux voluptés immondes.
Rien ne calmait le cri de sa lubrique ardeur,
Ce cancer incessant qui lui rongeait le cœur;
Il nous effrayait tous par son délire immense!
Troublant la causerie et la paisible danse,
Il venait, à travers les groupes gracieux,
Jeter sa voix bruyante et son rire hideux;
Reptile qui bavait sur nos fleurs les plus belles,
Ecume de notre onde, ombre de nos prunelles!

Le lendemain, lassé des sueurs de la nuit,
De ces chaudes sueurs que Sodome sentit,
Après avoir vidé tous les flots de l'orgie,
Et, pour elle, épuisé sa dernière énergie;
Blasé, ne buvant plus aux coupes que dégoût,
Et retrouvant l'ennui qui veille au fond de tout,
— Comme on laisse, le soir, l'habit de la journée
Il voulut déposer sa vie infortunée :
— D'un spectacle fini, d'un banquet achevé,
On s'éloigne, — il jeta sa cervelle au pavé!

C'était bien! car ce fut conséquent et logique :
Lorsque de notre foi la flamme symbolique
S'est éteinte; quand l'âme a pour tout horison,

Après nos quelques jours un tertre de gazon;
Quand la tombe où l'on dort est notre dernier terme,
Quand tout se clôt pour nous au cercueil qui se ferme,
Quand nous ne croyons plus qu'au-delà du tombeau,
Rayonne un autre jour, plus brillant et plus beau,
A quoi bon se traîner de misère en misère?
Quand le suc est sorti, pourquoi l'écorce amère?
Quand la terre n'a plus de parfum enivant,
On demande le calme aux ombres du néant!...

Le néant!... Insensé!... Tu crois que l'être intime,
L'âme, ainsi que le corps, se dissout et s'abîme,
Que le même chevet de terre ou de granit
Est réservé, là-bas, pour le front du bandit
Et pour la tête frêle, usée aux sacrifices,
De la Vierge qui meurt à toutes les délices?
Et que celui qui pleure, avec celui qui rit,
A le même destin? Qu'à la mort tout est dit?
— Non! toute vie aura justice et récompense!
Ici sera le vice, et là-bas l'innocence.
Va! tombe, avec ton œuvre, aux mains du Dieu vivant,
Tu verras ce qu'on trouve, en cherchant le néant!

Va! nous ne suivrons point ta funèbre dépouille.
Pourquoi sur tes débris veux-tu qu'on s'agenouille?
Serait-ce pour prier la bonté de mon Dieu?
Mais tu n'y croyais pas! Jamais vers le ciel bleu
Tu n'élevas un œil d'amour ou d'espérance!
Tu riais des vertus, tu sifflais l'innocence!
Pâle, devant ton Dieu, tu n'auras pas, demain,
Une bonne action à montrer dans ta main.

Va! sans nul de nos pleurs descends aux gémonies,
Avec notre anathème et tes ignominies!

Anathème sur toi, jeune homme, dont le cœur
Ne connut de l'amour que l'infâme impudeur!
Anathème aux dédains de ton âme incrédule,
Qui ricanait de Dieu, qui rendait ridicule
L'humble foi de ta mère, apprise à ses genoux!
Et cette foi, pourtant, rend tout mal bien plus doux!
Le Christ suant l'angoisse, au Jardin des Olives,
Blessant ses pieds au sol, semé de ronces vives;
Le Christ t'aurait appris à boire, comme lui,
La coupe débordant de souffrance et d'ennui!

Mais sa morale était trop belle pour ton âme;
Il fallait la matière en pâture à ta flamme;
Nouvel enfant prodigue, aux animaux obscurs
Tu demandais ta part de leurs plaisirs impurs!
A l'âge où l'âme humaine est une sœur des anges,
Ton âme était livrée à des hontes étranges;
Les blêmes voluptés avaient posé leur pli
Sur ton front de quinze ans, déjà terne et sali.
Et lorsque le remords, de sa vivante épine,
Torturait sans pitié les chairs de ta poitrine,
Au lieu d'aller à Dieu, qui t'aurait tout rendu,
Tu criais au néant. — L'enfer t'a répondu!

M. d'Etcheverry.

CHAPITRE XVIII.

DES MAGISTRATS JUDICIAIRES.

L'une des plus importantes et des plus honorables fonctions que l'homme peut être appelé à remplir, est celle de rendre justice à ses semblables, de mettre fin à leurs divisions, de venger les opprimés, de voir le pouvoir lui-même se courber devant lui comme devant l'organe et l'interprète de la loi, afin de recueillir de ses lèvres des décisions dictées par une sage et profonde équité (1).

L'Ecriture donne aux juges le nom de Dieux (2), sans doute parce que, jugeant les différens des hommes, ces juges remplissent sur la terre l'office de la Divinité.

(1) Merlin.

(2) Ps. 81, v. 1. Exod. 21-6-22-28.

Mais si leur mission est grande, si elle est noble et spéciale, qui pourra dire les qualités que doivent posséder ceux qui en sont chargés?

Ils doivent être distingués, avant tout, par une capacité naturelle, car, sans elle, ils ne réussiront jamais, quels que soient leurs efforts, à acquérir cette pénétration subtile, ce tact prompt et sûr, si nécessaires dans les décisions judiciaires.

Des talens vulgaires peuvent suffire pour remplir les obligations vulgaires de la société; mais un emploi si élevé au-dessus des autres, par l'importance de son objet, et son extrême difficulté, exige que l'homme qui en est honoré s'élève à la hauteur de ses devoirs.

A l'indispensable obligation de grands talens, il faut ajouter de longues et profondes études. Les notions du juste et de l'injuste sont naturelles à l'homme; elles sont, il est vrai, plus nettes et plus étendues dans quelques-uns, mais elles demandent toujours à être développées, d'une manière particulière, dans ceux qui se trouvent appelés à résoudre

des questions souvent fort compliquées et difficiles.

Erudimini qui judicatis terram (1). Ceci est une obligation absolue. Les moralistes assurent que le juge, qui ne possède point la science nécessaire, vit constamment en état de péché mortel, parce que son ignorance l'expose sans cesse à commettre des injustices sans les connaître. L'ignorance des juges est le fléau des sociétés, le refuge du crime, la perte de l'innocence (2).

Qu'on ne pense pas que la science, qui est exigée d'eux, soit simplement la connaissance de la législation de leur pays. D'autres connaissances sont indispensables, car il importe que le magistrat ne soit pas seulement un homme versé dans l'étude du droit, il doit être un savant. Il faut que sa raison soit la raison des grands philosophes, des grands moralistes, des grands législateurs; que son instruction soit le résultat de l'enseignement des siècles, son savoir la réunion de plusieurs sciences.

(1) Ps. 2, v. 10.
(2) S. Aug.

Les sciences s'entr'aident mutuellement : ce sont des faisceaux lumineux qui dissipent les ténèbres de notre entendement. Plus nous ferons de progrès dans leur connaissance, et mieux nous apprendrons à connaître les objets que nous examinerons.

Dans l'enfance des sociétés, tout était simple et facile, et si quelques doutes se présentaient, il était aisé de les lever ; mais la vie sociale, dans son développement, a créé de nouvelles difficultés, de nouveaux embarras; l'esprit du mal, en grandissant, n'a fait qu'inventer de nouveaux moyens de tout embrouiller, de tout confondre, et pour vaincre de semblables difficultés, pour débrouiller ce chaos, qui donc osera prétendre qu'il suffi d'une intelligence médiocre ?

Les lois ne sont pas encore parvenues à ce degré de simplicité auquel elles devraient atteindre pour être facilement comprises et exécutées ; et alors même qu'on les multiplierait et qu'on descendrait dans les plus minutieux détails, elles seront toujours moins nombreuses que les diverses circonstances qui les réclament. Or, comment résoudre

avec justesse des questions difficiles, si nous ne connaissons que le sens littéral de ces lois qui, peut-être, n'atteignent que de loin à ces difficultés.

« Lorsque la loi se tait, a dit un juriscon-
» sulte, la raison continue à parler. » Mais que nous dira cette raison si nous ne l'avons point cultivée?

Aussi les gouvernemens ne sauraient apporter trop de soins dans les nominations des magistrats, dont l'indépendance et l'inamovibilité forment une partie du caractère distinctif.

Et alors que le choix retombe en effet sur les plus capables, ceux-ci seront-ils autorisés à se reposer sur leurs travaux passés, et dispensés de toutes nouvelles fatigues? Non! ils doivent, au contraire, étudier et apprendre sans relâche. Que savent-ils en comparaison de ce qu'ils ignorent, alors même que le public les vante et proclame leur talent et leur mérite? Quel est celui qui, s'examinant avec soin, ne reconnaît pas l'insuffisance de ses lumières?

Le magistrat, qui comprend ce qu'il doit

à la société, et qui désire remplir consciencieusement sa tâche, est un homme toujours actif pour le travail et mort pour les plaisirs du monde. Il passe les années, les mois, les jours, consacrant les mêmes heures aux mêmes occupations, aux mêmes peines, et n'en retranchant que le repos et la distraction absolument indispensables à la nature. Le soleil, à son lever, le trouve déjà à ses études, et les derniers rayons de l'astre éclairent encore son persévérant travail. Une grande partie de la nuit, qui apporte au laboureur, à l'artiste, au commerçant, le repos et la cessation du labeur, est encore pour lui une veille prolongée. Ah! combien la société ne doit-elle pas de reconnaissance à l'homme vertueux et infatigable qui se dévoue ainsi pour elle! Mais aussi qu'elle est pesante, la responsabilité de celui qui voit dans un semblable emploi, non un pénible sacrifice, mais un genre de vie facile et commode.

Si on m'objecte que les héros sont rares, et que personne n'est obligé à l'héroïsme, je répondrai, avec l'irrécusable autorité du chancelier d'Aguesseau, que le magistrat qui

n'est pas un héros n'est pas même un homme de bien.

Une autre qualité, qui doit distinguer particulièrement le magistrat, c'est l'amour de la justice. « Aimez la justice, dit l'Ecriture, » vous qui jugez la terre (1). »

S'il est ordonné à tous de l'aimer et d'en avoir faim et soif, quelle obligation plus forte n'est pas imposée à ceux qui, dépositaires de son pouvoir, sont chargés d'exécuter ses lois ?

Qu'ils ne prétendent pas à l'insigne honneur d'être ses ministres, qu'ils ne pénètrent pas dans ses sanctuaires, ceux-là qui n'éprouvent pour la justice que froideur et indifférence. Leur présence irait troubler la paix et profaner ses augustes mystères.

Mais encore à quoi serviront la science et l'amour de la justice, si on ne joint à ces deux conditions premières une fermeté inébranlable. Cette qualité est de première nécessité dans ceux qui sont chargés de juger les hommes. La faiblesse, dans les juges, produit souvent les mêmes effets que la méchanceté, et la

(1) Sap. 1-1.

timidité peut amener les mêmes résultats que la tyrannie. Les juges doivent être inébranlables comme les colonnes de fer, comme des murailles de bronze, ou bien comme les rochers, contre lesquels se brisent vainement les ondes, sans réussir à les ébranler. Qui pourrait, sans cette condition essentielle, nous assurer qu'ils ne porteront jamais leurs lèvres à la coupe empoisonnée qui enivre un si grand nombre d'hommes ; qu'ils résisteront toujours aux tentations de l'ambition, aux assauts du pouvoir, attaques sous lesquelles la justice a si souvent succombé ?

Les anciens rois d'Egypte obligeaient toujours les juges, au moment où ils entraient dans leurs charges, à jurer qu'ils leur désobéiraient plutôt que de rendre une injuste sentence. « Que réclamez-vous, demandait » un roi de France au corps des magistrats » qui se présentait devant lui? La perte de » nos charges, répondit le président, la mort » même s'il le faut, plutôt que de trahir nos » consciences en consentant à des édits con- » traires au bien public. »

Les magistrats, qui ne sont justes que lors-

qu'ils n'ont rien à craindre, ressemblent au soldat qui, dans les temps de paix, remplirait exactement ses devoirs, et déserterait lâchement son poste au premier cri de guerre. Leur devoir est de maintenir avec fermeté la balance de la justice, qui leur est confiée, même au détriment de la vie. « Combattez jusqu'à la » mort, dit l'Esprit saint, en faveur de la jus- » tice, et Dieu combattra avec vous (1). » L'administration de la justice est un champ de bataille tout hérissé de difficultés et de périls, où les ruses, les embûches sont défendues, et où il est absolument nécessaire de marcher tête levée et la poitrine découverte contre l'ennemi; où il faut vaincre et proclamer sa victoire, sans crainte de déplaire à qui que ce soit, et dût-elle attirer sur le vainqueur des vengeances ou des persécutions. Que celui qui ne se sent pas assez courageux pour vaincre de telles difficultés abandonne sa charge, renonce à son emploi; il ne saurait, en conscience, le conserver sans son propre déshonneur et la ruine de ses semblables.

(1) Eu. 4-33.

Mais ce courage, si nécessaire dans les juges, doit encore être joint à une grande impartialité. Ils ne doivent se ployer à aucune crainte, dès que leurs jugemens ont été équitables. Maintenir une décision injuste, dans la crainte de se contredire, c'est un crime; céder à un esprit de partialité ou à un esprit de parti, c'est une infamie. Un magistrat partial est un homme des plus dangereux, c'est un ennemi public, ou plutôt un monstre lancé au sein de la société.

Pour lui, sa volonté est supérieure à toutes les lois, son intérêt préférable à toute doctrine, ses passions au-dessus de toute autorité. Alors on cherche à connaître l'opinion des autres, et la justice est anéantie, dit un auteur politique, du moment où les magistrats examinent les opinions de ceux qu'ils doivent juger. Le juge qui cherche à savoir ce que croit celui dont il doit examiner la conduite, n'est plus qu'un indigne factieux, qui déshonore la robe dont il n'aurait jamais dû être revêtu.

Qu'il serait à désirer, dans des temps comme les nôtres, que les magistrats n'ap-

partinssent à aucun parti politique, ne vissent dans les parties adverses ni amis, ni ennemis, et ne fussent, en aucune façon, juges dans leur propre cause, par l'identité de leurs circonstances avec les circonstances des adversaires.

Les magistrats doivent occuper un terrain neutre entre les divers partis, afin de pouvoir conserver une complète impartialité, et pour mériter cette réputation. Ceux qui s'enrôlent sous une bannière quelconque, deviennent, par ce fait même, hostiles aux partis contraires, et seront, pour le moins, considérés comme tels. Desèze, en défendant Louis XVI, jette les yeux sur l'assemblée entière qui devait décider de son sort, et s'écrie : « Je cherche parmi vous des juges et je » ne vois que des accusateurs. »

En Angleterre, les juges suprêmes se tiennent si complètement en dehors des partis, qu'ils n'exercent même pas les droits électoraux, ce qui contribue fortement, selon Bentham, à la réputation dont ils jouissent. Ce n'est point là un tort qui leur est fait, c'est un hommage rendu à leur dignité, qui

doit s'y rendre en tout supérieurs aux passions.

Avec quel trouble et quelle inquiétude ne doit pas être envisagé un juge, dès qu'on peut voir en lui un adversaire politique, et par cela seul un ennemi! Quelle confiance aura celui qui va être jugé dans la décision de son juge, s'il le considère comme l'organe d'une faction qui a juré de le perdre.

Cette considération nous amène naturellement à une autre d'une extrême importance : c'est la conduite exemplaire et irrépréhensible des juges. Dans la vie publique et dans la vie privée, ceux qui reconnaîtront dans leurs juges les mêmes crimes, ou les mêmes vices qui les accusent devant ces magistrats, auront rarement assez de vertu ou d'abnégation pour ne pas se méfier de leur impartialité.

Il ne faut point prétendre changer la nature des hommes. On a beau exiger qu'ils ne jugent pas de la conduite publique par la conduite privée d'un individu, jamais on n'y réussira. C'est en vain qu'on leur dira : « Soyez » sans crainte, le digne citoyen qui occupe » ce siége, et qui est revêtu de la robe au-

» guste de magistrat, est un être tout différent » de celui que vous connaissez ailleurs. » Vain effort : votre parole sera sans effet ; ils ne vous croiront pas, et ne pourront se rassurer.

Mais encore, il ne suffit pas que la vie privée d'un individu ne déshonore point son caractère public, il ne suffit pas qu'on ne lui reconnaisse ni fautes ni crimes : il est encore nécessaire qu'il se fasse respecter par sa gravité, par sa probité, et, encore plus, par sa religion, sans laquelle nul ne pourra se fier à son caractère, ni croire à ses vertus. La religion, la crainte de Dieu, voilà les plus durables bases de la réputation d'un magistrat, voilà la plus sûre garantie de l'incorruptibilité de son caractère. Si la crainte de Dieu, si la religion ne le conduisent, il est de toute impossibilité que les passions ne l'égarent. « Que la crainte du Seigneur demeure tou» jours en vous, » disait le saint roi Josaphat aux juges qu'il établissait pour rendre en son nom la justice. Dans les beaux jours de la magistrature, les hommes qui s'y distinguèrent le plus étaient profondément religieux : plusieurs le prouvèrent, non seulement par la

pureté de leur vie, par leurs exemples de piété, mais encore par d'excellens écrits.

Un grand poète a dit que les faibles oiseaux sont les seuls qui se laissent prendre dans des filets, et que les aigles savent s'y soustraire. Bien avant lui, un philosophe avait dit que la force des lois ne s'exerce jamais que sur la médiocrité; qu'elles sont également impuissantes contre les trésors du riche, et contre la misère du pauvre; le premier ayant de faciles moyens de les éluder, et le pauvre pouvant s'y soustraire. Ceci peut être vrai, du moment où l'homme, chargé d'exécuter ces lois, n'est point religieux. Un magistrat religieux ne fait point acception de rangs ni d'individus : devant lui, tous sont égaux, le noble, le roturier, le riche, le pauvre, le faible et le puissant; pour lui, l'oiseau qui vole près de terre, ou celui qui s'élève dans les nues, n'ont pas plus de force pour se garantir des filets, ou pour s'échapper en les rompant.

Je pourrais m'arrêter ici, mais on comprendra que j'ajoute encore quelques réflexions. La Bruyère a dit, avec raison, que c'est déjà

une injustice que de retarder un acte de justice. En effet, on doit s'efforcer de connaître ce qu'elle ordonne, pour l'exécuter avec promptitude. Souvent une décision, en temps opportun, peut réparer des maux auxquels une décision tardive ne saurait porter remède. Qui pourra, d'ailleurs, compenser les peines, les inquiétudes, les dépenses que causent souvent des retards dont les juges sont cause? Comment réparer les tourmens de la dépendance, le martyre de l'incertitude?

Si de tels tourmens sont pénibles pour ceux-là mêmes qui respirent librement l'air des champs, ou peuvent se distraire dans le tourbillon perpétuel qui entraîne les habitans des cités, que sera-ce de ces centaines d'infortunés dont la voix, brisée dans l'horrible prison, réclame à grands cris, non pas qu'on brise leurs chaînes, mais simplement qu'on les juge? Sortez maintenant de vos lits moelleux, lorsque le soleil sera déjà fort avancé dans sa course, livrez-vous aux distractions, fréquentez les sociétés, les spectacles, comme si l'oisiveté était votre devoir, votre occupation le plaisir!

Cependant, pour éviter un mal, n'allez pas vous jeter dans l'excès contraire. Si la taciturnité est un tort, la précipitation n'en est pas un moindre, et la prudence est tellement indispensable, que, du moment où elle manque, la fuite même du vice devient douteuse.

Pline le jeune nomme la patience une partie essentielle de la justice, et cette assertion est de toute exactitude. L'impatience sera une faute dans un particulier ; dans un magistrat, c'est une faute des plus graves.

Sœur de la patience, l'affabilité doit être encore une compagnie inséparable de la justice. « Dans les temps où nous vivons, a dit » un auteur célèbre, les magistrats doivent » avoir la probité de Caton, mais non son » austérité et sa rudesse. » Mais cette affabilité ne doit pas dégénérer en une excessive et indiscrète familiarité, non moins blâmable que l'excès contraire, d'autant plus que rien n'échappe à la critique de ceux qui doivent être jugés. Un mot, un geste, une pensée, suffiront souvent pour faire naître des craintes mal fondées, ou des espérances non moins vaines.

L'intérêt public, aussi bien que l'intérêt particulier des juges, leur commande d'éviter des rapports intimes avec ceux qu'ils doivent juger. Ce n'est pas toutefois en les repoussant avec rudesse, mais en leur faisant connaître, par la régularité de leur conduite, la droiture de leurs jugemens, que rien n'est plus inutile que leurs visites et leurs sollicitations importunes. Ceux qui plaident peuvent détailler les faits de leur cause dans leurs rapports, et la parole a toute son action dans les audiences. Leurs visites aux juges sont pour eux un acte de bassesse et de servilisme; pour les magistrats, c'est une perte de temps, une attaque à leur probité, un danger pour leur réputation.

Déjà nous avons eu une loi qui les défendait; et je m'étonne qu'on ne l'ait pas insérée dans le recueil des lois qui nous gouvernent. Je m'étonne encore de ce que nos législateurs modernes, si grands imitateurs de ce qu'ils ont vu dans les pays étrangers, n'aient pas introduit dans notre pays le serment de *non audiendo extrajudicialiter*, que prêtent les juges en Angleterre, à l'exacte observance

duquel ils doivent, en grande partie, leur intégrité devenue proverbiale.

Il est encore un abus plus grand : je veux parler de ces recommandations de tiers qui, toutes pénibles qu'elles sont pour ceux qui les sollicitent, sont autant d'injures pour ceux à qui elles s'adressent, et font supposer que leur justice a pu dépendre de ces recommandations, ou bien qu'elle a dû s'y ployer. De plus, elles diminuent l'indépendance, multiplient les entraves, et détruisent les réputations.

Enfin, ce que tout magistrat doit éviter, avec le plus grand soin, c'est de recevoir des présens. L'Ecriture l'a dit : ils aveuglent les sages et pervertissent les paroles des justes (1).

Et comment, sans blesser la justice, serait-il possible au magistrat d'avoir égard aux recommandations adressées directement ou indirectement pour l'influencer ? Nulle position dans laquelle la faveur convienne moins que dans la magistrature. Le magistrat est tenu, dans les causes civiles, de détourner sa vue de tous les objets étrangers, pour

(1) Deutor., ch. 16-19.

les fixer uniquement sur la balance de la justice. Dans les causes criminelles, il a, dit-on, plus de liberté; c'est là une erreur, car dans ces causes mêmes, qu'est-il, sinon le simple exécuteur, l'esclave de la loi?

Juges! quel est celui d'entre vous qui, en apercevant un coupable dont votre arrêt doit fixer le sort, n'est pas plus tremblant que celui dont le sort dépend de votre décision? Quelle responsabilité est la vôtre si vous l'absolvez quoique coupable, ou si, malgré son innocence, vous le condamnez!

De quelque point de vue que l'on considère votre charge, elle apparaît effrayante de peines et de dangers. Le chemin que vous devez parcourir est hérissé de difficultés et d'obstacles; il est à la fois étroit et escarpé. Si vous penchez d'un côté, vous tombez dans l'abîme; mais une chute du côté opposé ne nous y précipite pas moins cruellement. Ah! n'oubliez jamais en élevant la voix pour proférer une sentence, qu'un public inexorable vous voit, vous entend, vous juge, et peut-être vous condamne; mais ne vous bornez pas à cette seule pensée. Souvenez-vous en-

core qu'il est un tribunal suprême devant lequel, peut-être, vous comparaîtrez bientôt, un tribunal où celui qui doit juger les justices des hommes, sera, lui-même, votre juge!

CHAPITRE XIX.

DE L'ESPÉRANCE.

Aimable compagne de la vie, comment l'espérance se trouve-t-elle si tard sous ma plume? Comment a-t-elle cédé la place à tant de sujets divers pour ne paraître qu'à leur suite? Est-ce au défaut d'ordre et de méthode qu'il faut en attribuer la cause? — N'importe; je puis compter sur l'entière indulgence de mes lecteurs, car ce tort est tout à leur avantage.

Fatigué par un long et aride voyage, quel est le voyageur qui n'éprouve un bien-être immense en pénétrant dans une délicieuse vallée, alors même qu'il ne lui est pas permis d'y faire un long séjour? Quel est le voyageur qui n'aime à se reposer sous les frais om-

brages qu'il aperçoit, à se désaltérer aux eaux des fontaines, et respirer le parfum des fleurs du vallon?

Que nos jours seraient insupportables, si l'espérance n'en adoucissait le cours. Comme le découragement s'emparerait de notre âme, si elle ne nous soutenait sans relâche! A peine sortis du berceau, elle nous caresse et nous encourage; et si la mort vient mettre un terme à notre existence, nous la retrouvons auprès de nous, constante et fidèle, et comme notre meilleure amie.

Le Créateur, a dit gracieusement un poète, a placé près de nous deux êtres bienfaisans : le sommeil et l'espérance; mais le sommeil est l'image de la mort, l'espérance est l'image de la vie. Sans l'espérance, le laboureur trouverait-il assez de force et de constance pour cultiver la terre, au prix de ses sueurs et de ses fatigues? Le navigateur braverait-il les dangers de la mer, la fureur des tempêtes? C'est elle qui fait supporter au malade la violence des douleurs, au prisonnier le poids des fers, à l'ambitieux lui-même les plus cruels sacrifices.

« Que gardes-tu donc pour toi? » demandait un guerrier romain à César, en voyant ses étonnantes prodigalités. « Je garde l'es-» pérance, » répondit cet homme extraordinaire, qui, déjà, aspirait à l'empire du monde.

Nos jouissances actuelles sont tellement bornées, tellement incomplètes, que nous serions plus dépourvus de bonheur, comme l'observe un judicieux écrivain, que le mendiant ne l'est des biens de la fortune, si nous n'entrevoyions que les plaisirs que le moment présent peut procurer. Les hommes, après avoir accumulé d'immenses richesses, avoir atteint à un grand pouvoir, après s'être même assis sur les trônes les plus élevés, éprouvent, au dedans d'eux-mêmes, un vide et un dégoût que rien ne peut combler, et contre lesquels toutes les distractions sont impuissantes, inutiles, toutes leurs grandeurs vaines, et dont le seul remède est l'espérance.

C'est elle qui, agitant ses ailes dorées, dissipe les vapeurs malsaines, qui infectent ordinairement l'atmosphère dans laquelle

vivent ces êtres privilégiés. Et si elle est si nécessaire à ceux qui peuvent être comptés comme les heureux de la terre, combien ne sera-t-elle pas plus nécessaire à tant d'autres hommes dont les circonstances sont bien diverses, les positions précaires, dépendantes, et souvent malheureuses? Comment ces infortunés pourront-ils se consoler, s'ils ne voient briller au loin, sinon de près, quelque lueur d'espérance?

Le jour succède à la nuit, dit saint Jean-Chrysostôme, les saisons rigoureuses aux saisons riantes et agréables; mais les maux de la vie se succèdent sans interruption, et tombent sur nous sans mesure.

C'est à l'espérance seule que nous devons de ne pas être écrasés sous le poids de l'infortune.

Elle seule sait éloigner tout ce qui semble le plus près de nous, approcher ce qui est à une très-grande distance; elle seule nous fait oublier le présent, lorsque sa vue est importune, et le remplace par l'avenir, quand cet avenir apparaît plus riant.

L'espérance terrestre est toutefois bien fra-

gile, comme le sont toutes les choses de la terre; l'espérance divine est forte comme tout ce qui prend son origine à cette source toute puissante. L'une est douce en elle-même, mais ne l'est pas toujours dans ses effets; l'autre, plus douce mille fois en elle-même, l'est toujours également dans ses résultats. L'une promet et trompe souvent, l'autre promet et ne trompe jamais. L'une nous nuit par sa violence, l'autre augmente notre bonheur, en proportion de sa propre force et de son activité.

Combien, en effet, ne voit-on pas de négocians, courant de spéculations en spéculations, perdre, en un seul jour, ce qu'ils ont gagné en plusieurs années? Combien de généraux, trompés par les suggestions de l'espérance, ont trouvé la défaite au même lieu où ils croyaient trouver la victoire? Combien de conquérans ont été précipités des trônes sur lesquels les avaient porté des actions d'éclat, et ont dû attribuer leur chute à leur foi aveugle en la voix trompeuse qui leur annonçait de nouveaux triomphes.

Il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit de cette

espérance dont l'origine est plus élevée, dont l'essence est plus pure. Jamais elle ne peut être excessive, car son objet est infini : elle ne peut jamais occasioner nos chutes, ni concourir à notre malheur, puisque son infaillible but est de nous relever, nous fortifier, d'affaiblir ou diminuer nos pertes, calmer nos douleurs, essuyer nos larmes.

Messagère active, elle parcourt l'univers à la voix du Très-Haut, ne laissant tomber sur son passage que des consolations. Elle pénètre aux palais des rois, aux demeures des grands, aux habitations de ceux que l'on nomme heureux : et ce n'est point là cependant qu'elle est le plus libérale de ses bienfaits. C'est, au contraire, partout où l'humanité lutte, avec peine, contre l'adversité, dans l'intérieur des prisons, au fond des cachots, au chevet des malades, que cette divine espérance répand à pleines mains ses trésors ; c'est partout où une voix humaine en appelle à Dieu des injustices ou des cruautés des hommes. Elle dit à ceux que le monde abandonne et méprise, qu'il leur reste encore le plus puissant des protecteurs et des sou-

tiens ; aux persécutés de la terre, que toute persécution soufferte en vue de Dieu, porte son fruit et sa récompense. Elle dit aux pauvres que leur pauvreté se changera en richesses impérissables ; aux affligés, que leur douleur fera place à la joie. Enfin, à tous ceux qui souffrent, elle redit, sans cesse, que ceux qui sont malheureux en ce monde, ne sont frappés que pour être couronnés dans une vie meilleure. Quel est celui de nous qui ayant été frappé par le malheur, n'a pas été soutenu par l'espérance? Quel est celui qui ayant perdu un père, une mère, une épouse, un ami, et a élevé sa pensée vers le ciel, ne trouva pas du soulagement? Et à la seule pensée que, dans la demeure des justes, il lui sera donné de revoir, et pour toujours, l'objet de sa tendresse, qui de nous n'a éprouvé un courage supérieur à toute la violence du regret? Qui voudrait échanger cette espérance contre toutes les espérances de ce monde?

Un philosophe grec a nommé l'espérance le rêve de l'homme éveillé; mais il ne connaissait point l'espérance suprême, l'espé-

rance du bonheur éternel. Celle-là n'est point un rêve, une illusion : elle est pour nous, exilés de la patrie, après laquelle nous soupirons, la plus douce, la plus heureuse des réalités.

Mais qu'on ne pense point que l'espérance puisse exister sans la foi, son auguste mère. La foi est son principe et son soutien, comme dit l'apôtre (1). Il est encore possible de croire à ce que l'on n'espère pas ; mais comment espérer un bien auquel nous ne croirions pas ? Sœur de la charité et de la justice, l'espérance ne peut subsister en dehors de ces deux vertus. Forte et inébranlable avec leur appui, elle est faible et incertaine abandonnée à elle-même, plus faible que la feuille desséchée, qui se laisse emporter au moindre souffle du zéphir.

L'impie, selon l'énergique expression d'un écrivain, se ment à lui-même lorsqu'il dit qu'il espère : et celui-là blasphème qui, sans aimer Dieu, ni son prochain, sans pratiquer la justice et l'équité, ose dire qu'il connaît l'espérance.

(1) Paul ad Heb., ch. 11-1.

S'il existe quelqu'un qui ne trouve point dans l'espérance une force que nulle force ne peut vaincre, une douceur que n'égale aucune douceur vulgaire, ou bien qui, bornant tout son intérêt à cette vie passagère, n'éprouve pour la vie future qu'indifférence et dédain ; que celui-là, rentrant au dedans de lui-même, examine son propre cœur et son esprit : il reconnaîtra bientôt que sa foi est faible (supposant qu'elle existe), que sa charité est peu active, ou plutôt nulle ; que sa justice n'est qu'une chimère ou une ombre de justice.

L'espérance, lorsqu'elle est réelle et fondée sur les bases solides de ces vertus, ouvre une voie de communication entre la terre et le ciel, et nous donne un avant-goût des douceurs de la céleste patrie.

Oh ! quelle est profonde, l'ignorance de celui qui ne connaît point la félicité que trouvent les justes dans le repos de l'espérance. Pour eux la tristesse a des jouissances, la pauvreté des trésors, la persécution des douceurs, et le malheur des charmes.

Mais ce que bien des hommes ignorent, et

ce qu'un grand nombre refuse de croire, c'est l'ineffable joie qui inonde l'âme de ceux qui, plus avancés dans le service du Seigneur, se livrent aux transports de l'espérance. Ils ne savent point que, durant la nuit la plus orageuse, absorbé dans la contemplation des choses célestes, le solitaire n'entend point les rugissemens de la tempête qui, autour de sa grotte, déracine et brise les arbres de la montagne, qu'il est également insensible au bruit de la foudre, à la chûte des torrens, au bouleversement des élémens. Ils ignorent enfin, et en un mot, que celui contre qui se déchaîne toute la colère des hommes, se maintient aussi paisible, soutenu par l'espérance, comme celui contre qui paraît se déchaîner la fureur des élémens.

Lisez les Annales de la Propagation de la Foi, cette histoire, à la foi scientifique et édifiante, écrite de nos jours, ce récit des prodiges opérés de notre tems. Contemplez ces véritables auteurs de la civilisation des peuples, ces héros modernes du Christianisme, chargés de fers, couverts de blessures; meurtris et brisés. Entendez-les comme ils

prient le Dieu qui pardonne, en faveur de leurs persécuteurs. Admirez-les expirant au milieu des tourmens, les yeux fixés sur le ciel et le sourire de l'espérance sur les lèvres.

Espérance ! Quelques-uns te comparent à la brise bienfaisante qui vient calmer les ardeurs d'un jour brûlant : à la mélodie qui s'échappe des cordes d'une lyre ; aux rayons du soleil, brillant après l'orage ; à l'étoile qui scintille au firmament dans l'obscurité des nuits ; mais combien toutes ces comparaisons sont indignes de ta beauté! Pour moi, je ne saurais en trouver qui soit digne de toi ; je ne saurais jamais indiquer tout ce que tu nous rappelles.

C'est toi seule qui jonches de fleurs le triste chemin de la terre, toi qui nous élèves vers le ciel où nous sommes appelés. C'est toi qui nous soutiens et nous conduis jusqu'au moment où, associés aux chœurs célestes des anges, ton appui n'est plus nécessaire. Quel pinceau assez savant pourrait retracer tes charmes ; quelle plume pourrait décrire tes bienfaits ?....

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.